



LIBRERIA  
ORLANDI

R. BIBLIOTECA NAZ<sup>LE</sup>

R. BIBLIOTECA NAZ<sup>LE</sup>

155

NAPOLI









**ARCANES**  
DE LA  
**VIE FUTURE DÉVOILÉS.**

---

**TOME TROISIÈME.**

## *Ouvrages de M. Cahagnet :*

**ABRÉGÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER** de Swedenborg, 1855. 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50

**ÉTUDES SUR L'HOMME.** 1858, 1 vol. gr. in-18. 1 fr.

**LUMIÈRE DES MORTS**, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle, 1851, 1 vol. gr. in-18. 5 fr.

**LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES** du chevalier Reichenbach, traduites de l'allemand, 1 vol. in-18. 1853. 1 fr. 50

**MAGIE MAGNÉTIQUE**, ou Traité historique et pratique de fascinations, de miroirs ébalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûtement, de sortilèges, de magie de la parole, de correspondances sympathiques et de nécromancie. 2<sup>e</sup> édit, 1858, 1 vol. gr. in 18, br. 7 fr.

**SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME**, où Étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase. 1850, 1 vol. in-18. 5 fr.

**TRAITEMENT DES MALADIES**, ou Étude sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, par l'extatique ADELE MAGINOT, avec une exposition des diverses méthodes de magnétisation, 1851. 1 vol. gr. in-18. 2 fr. 50

**RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE**, par les esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, la botanique, l'hermétisme, l'anatomie vivante du corps humain, la médecine, l'existence du Christ et du monde spirituel, les apparitions et les manifestations spirituelles du XIX<sup>e</sup> siècle. 1856, 1 vol. in-18. 5 fr.

**ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE**, traitant spécialement de faits physiologiques. Magie magnétique, swedenborgianisme, nécromancie, magie céleste. 1854 à 1859, 4 vol. gr. in-18, br. 16 fr.

## *Sous presse :*

**LES MÉDITATIONS D'UN PENSEUR**, ou Mélange de philosophie et de spiritualisme, de méditations, d'aspirations et de déceptions. 2 fort vol. gr. in-18. Prix de chaque vol. 5 fr.

**MAGNÉTISME.**

---

# **ARCANES**

**DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS,**

où

L'EXISTENCE, LA FORME, LES OCCUPATIONS DE L'ÂME  
APRÈS SA SÉPARATION DU CORPS,

Sont prouvées par plusieurs années d'expériences au moyen de somnambules extatiques

Qui ont eu

Quatre-vingts perceptions de trente-six personnes de diverses conditions  
décédées à différentes époques ;

LEURS SIGNALEMENTS, CONVERSATIONS, RENSEIGNEMENTS, PREUVES  
IRRÉCUSABLES DE LEUR EXISTENCE AU MONDE SPIRITUEL !

**PAR L.-A. CAHAGNET.**

---



2<sup>e</sup> Tirage.

**TOME TROISIÈME.**

---

**PARIS,**  
**GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1860.

C.



## INTRODUCTION.

---

Les hommes sont ainsi faits que ce qui est le plus utile à leur bonheur est ce qu'ils refusent d'acquiescer avec une opiniâtreté inexplicable. Lorsque nous publiâmes, à la fin de 1847, le premier volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*, nous fûmes protégé dans le placement de cet ouvrage par M. le baron du Potet, auquel nous l'avons dédié comme étant l'homme que nous connoissions le plus capable, par sa longue étude des phénomènes du magnétisme et du somnambulisme, d'ap-

précier la justesse et la valeur des révélations que nous venions faire à l'humanité, et du présent que nous lui faisions du premier *Traité pratique* de nécromancie paru jusqu'à nos jours, du moins nous le pensons. M. du Potet louangea fort notre ouvrage en petit comité, nous en plaça près de deux cents exemplaires (moyennant remise du libraire); mais lorsqu'il fut obligé d'en faire l'appréciation dans son journal, il nous attaqua indignement, sans aucune générosité, nous faisant perdre ainsi la vente des deux cents exemplaires complémentaires du premier qu'il avait placés lui-même. Les lecteurs de M. du Potet, entendant dire à leur professeur que les *Arcanes* n'étaient que des rêveries de somnambules désorganisés, le baragouin d'un fou entêté, enfin, un livre indigeste qu'on jetterait dans un coin après l'avoir lu, ces lecteurs, disons-nous, ne durent pas acheter la deuxième partie, et nous forcèrent ainsi d'en vendre 400 exemplaires, à 1 fr. le volume, à M. Germer Bailliére. Cette petite vengeance de notre faux protecteur nous coûta plus de deux mille francs. L'AMÉRIQUE, L'ALLEMAGNE, L'ANGLETERRE, etc., ne pensèrent pas comme M. du Potet; elles ramassèrent le livre jeté dans un coin, l'imprimèrent à des milliers d'exemplaires et en firent une étude consciencieuse. Le nouveau monde, mettant à profit cette proposition, sut bien forcer notre an-

tagoniste à avouer qu'il avait eu tort, et le presser de publier son livre ayant pour titre : *Magie dévoilée*, dans lequel cet auteur accepte, selon nous, et propose, selon lui, tout ce que nous avons dit dans les *Arcanes*, sujet de son courroux.

Le peu de bienveillance que l'on marqua en France pour nos études fit que les Américains, les ayant étendues aussi loin que possible, nous les présentent en ce jour comme si elles étaient nées chez eux, quand au contraire, à consulter la date de nos premières révélations et la Sacrée Congrégation romaine, nous restons bien le promoteur de ces études, par conséquent le maudit de la chrétienté. Il y eut cependant des personnes consciencieuses qui, en France, vérifièrent nos propositions et furent convaincues de leurs résultats; aussi nous en marquèrent-elles toute leur satisfaction par une correspondance amicale qui nous aida beaucoup à persévérer dans ce genre et à pouvoir offrir au public, en ce jour, des études nouvelles qui, nous le croyons, seront appréciées des hommes bien pensants.

Comme intermédiaire entre la publication des *Arcanes*, nous fondâmes un journal au nom de la Société des *Magnétiseurs spiritualistes*, sous le titre : *Le Magnétiseur spiritualiste*, dans lequel nous consignâmes tous les faits merveilleux et d'apparition du genre de ceux contenus dans les

*Arcanes*, faits obtenus dans notre pratique ou communiqués par des magnétistes étrangers. Nous fondâmes également la Société précitée dont les travaux sont mentionnés dans ledit journal. Nous trouvâmes quelques antagonistes sur notre route, en compagnie d'une bonne foi très suspecte et d'une ignorance à l'épreuve; mais nous ne pûmes trouver un argumentateur consciencieux et logique qui attaquât franchement et publiquement nos propositions, plutôt que de les décrier dans l'obscurité. Les sots et les gens d'esprit préférèrent nous montrer du doigt en disant: Il est *fou*. M. du Potet lui-même dit encore aujourd'hui à qui lui demande notre adresse: « Oh! ce pauvre homme est fou à lier, depuis la publication des *Arcanes*. » A d'autres: « Oh! n'allez pas voir ce pauvre Cahagnet, car chaque fois qu'il reçoit un visiteur, il tombe dans des attaques épileptiques qui font peine à voir »; ce qui n'empêche pas M. du Potet d'avoir goûté au morceau qui nous a causé tous ces désordres, puisque lui-même *évoque, commande et scelle* les esprits dans des morceaux de verre. On conviendra alors que nous jouons au plus fou tous les deux, et que notre antagoniste nous rend des points, vu que nous ne croyons pas encore à cette espèce d'emprisonnement spirituel.

Comme il s'est écoulé, depuis la publication du premier volume de cet ouvrage, plus de six années,



nous avons dû retourner cette question en tous les sens, nous dira-t-on. Oui, répondrons-nous, et, loin que notre foi en soit en quelque chose altérée, elle n'en est au contraire que plus affermie. Nous avons connu le revers de la médaille, en voyant l'*erreur* à côté de la *vérité*, la *lumière* à côté des *ténèbres*, les *difficultés* à côté du *facile* ; cependant tout cela n'a pu réussir à anéantir une seule de nos propositions. Nous avons en plus entendu ou connu tous les arguments portés contre nos doctrines ; nous nous sommes cru assez fort pour les réfuter victorieusement. Enfin, nous avons désiré compléter notre œuvre par :

1° Un combat loyal d'arguments contre arguments ;

2° Des faits nouveaux d'apparitions de choix pour anéantir à jamais le doute ;

3° Des révélations et des études nouvelles, tant physiques que métaphysiques, pour prouver aux hommes toute l'étendue et la logique des connaissances spirituelles ;

4° Des révélations sur la *justice* et la *miséricorde* divine, afin de juger en dernier ressort ce qu'est la justice humaine ;

5° Des révélations sur la topographie de la lune et des pôles de notre globe, afin de mettre la science à même un jour de contrôler nos asser-

tions et de prononcer enfin comment nous avons pu connaître ces lieux encore inconnus, si ce n'est par la puissance incompréhensible de l'esprit.

Nous avons désiré étudier et toucher un peu à tout, afin de prouver à nos lecteurs notre amour pour ce genre d'études et notre bonne fraternité, en les leur soumettant à peine faites. Si nous en agissons ainsi, c'est que nous ne voulons pas connaître pour intriguer ni être admiré, mais bien pour rester un *éternel* observateur des lois *éternelles*. Si nous nous plaignons du *sot* accueil fait par les hommes à nos études, nous ne voulons pas étendre ces plaintes jusqu'aux généreux compatriotes et étrangers, qui nous ont gratifié de leur haute estime et nous ont offert de fouiller dans leur bourse à l'occasion, en cas de besoin. Nous désirons conserver cette estime aussi longtemps que nous pourrions être digne de la mériter, mais nous laissons Dieu disposer du reste. Nous ne faisons pas de nos études une question de boutique ni de suprématie quelconque, nous désirons au contraire rester toujours un simple étudiant, frère des hommes en général, les aimant tous et ne les exploitant aucunement.

Nous allons commencer par quelques dialogues qui ont cours dans le public, puis nous passerons aux réfutations de tous les arguments parvenus à

notre connaissance contre nos propositions. Que le lecteur s'apprête à voir un combat plus opiniâtre qu'intéressant, puis nous lui ferons connaître de nouvelles révélations.





# ARCANES

DE LA

## VIE FUTURE DÉVOILÉS.

---

### DIALOGUES SUR LES ARCANES.

—

#### I<sup>er</sup> DIALOGUE.

—

*Arguments contre cet ouvrage, par M. HÉBERT DE GARNAY, gérant du Journal du Magnétisme.*

D... — Que pensez-vous du contenu des *Ar- canes*?

R... — C'est un livre original, voilà tout.

D... — L'originalité est-elle vraie?

R... — C'est un rêve de fou.

D... — Mais les personnes qui s'y trouvent citées ont certifié la réalité de ces apparitions?

R... — Ce sont des personnes trop crédules, de trop bonne foi, ou intéressées à la propagation de ces rêveries.

D... — Qui vous fait juger ainsi?

R... — L'impossibilité où est l'âme qui a quitté la terre d'y revenir à volonté pour le beau plaisir des mortels.

D... — Croyez-vous cependant que cela soit possible et se soit vu ?

R... — Si j'admettais que cela soit possible, je ne nierais pas les *Arcanes*.

D... — Les livres saints citent des faits semblables.

R... — Je les nie.

D... — Chaque famille possède au moins un fait de cette nature qui ne laisse aucun doute dans leur esprit.

R... — De quoi l'esprit de tels gens pourrait-il douter ? Des croyances appuyées sur des rêves sont recevables par des rêveurs et non par des gens éveillés.

D... — Mais quelle difficulté trouvez-vous donc à ce que l'âme des décédés puisse être vue par les lucides ? Ne voient-ils pas tout ce qui a existé et ce qui existera, comme au présent ?

R... — Quand ils le voient, oui ; mais quand ils sont borgnes, non.

D... — Croyez-vous qu'il y en ait qui aient vu de ces choses ?

R... — Je l'admets sans pour cela le croire.

D... — Dans les *Arcanes*, des lucides ont vu des personnes décédées inconnues d'elles.

R... — Elles ne l'étaient pas de leur magnétiseur (1).

D... — Ils en ont vu inconnues du magnétiseur.

R... — Elles ne l'étaient pas du demandeur.

D... — Ils en ont vu inconnues du demandeur.

R... — Quelqu'un les avait connues.

D... — Certes, sans cela l'identité ne pourrait être prouvée; mais ils en ont vu inconnues de tout être connu?

R... — Qui a vérifié l'identité?

D... — Des incrédules par un portrait trouvé et des recherches.

R... — Le lucide a vu le portrait.

D... — On ne savait où il était.

R... — Le lucide a su le trouver.

D... — D'autres ont été vues et ne sont connues seulement que de l'histoire.

R... — Le lucide a lu l'histoire.

D... — Il n'y avait qu'un manuscrit ou qu'une famille dans un lieu inconnu de tous.

R... — Le lucide n'a rien d'inconnu; il a bien fallu trouver cette famille pour valider l'apparition; le lucide l'a trouvée avant vous, voilà tout le secret.

---

(1) Voir le compte rendu par cet auteur dans le *Journal du Magnétisme*, tome VIII, pages 47 et suivantes.

D... — En ce cas, vous nierez toutes les preuves possibles, car à chaque fois qu'on vous en présentera une, vous direz : Le lucide l'a trouvée avant vous ; mais cela n'explique pas comment le lucide voit des choses aussi invisibles et inconnues de tous.

R... — Je conviens qu'il y a là un peu de merveilleux, mais ne l'agrandissons pas, laissons-le dans son obscurité.

D... — C'est vous qui l'agrandissez et le tirez de son obscurité. Pour combattre une vérité très simple à admettre, vous m'en proposez une bien plus incompréhensible. Expliquez-moi comment vous comprenez cette merveilleuse faculté de vision.

R... — Le lucide dispose d'une lumière électrique alimentée par des courants ambiants qui lui permettent de voir à de très grandes distances, comme le chat et d'autres animaux en possèdent une qui leur permet de voir pendant la nuit.

D... — Comment ces lucides peuvent-ils se diriger alors vers des lieux qui leur sont inconnus, pour retrouver les *restes*, les *souvenirs* ou les *images* de ce qui n'est plus ?

R... — Ils le font, conquis qu'ils sont par la pensée du consultant.

D... — Fort souvent au contraire, ce sont eux qui renseignent le consultant sur les lieux que ce dernier ne connaît pas lui-même.

R... — Ceci est sujet à caution.



D... — Cela est très exact, et je m'offre de vous le prouver dans ce livre (1).

R... — Je ne veux pas tout nier ; le lucide désire voir ce qu'on lui demande, il le voit.

D... — Ce qu'on lui demande n'est pas près de lui, et peut être à mille lieues.

R... — Il voit à mille lieues.

D... — Qui dirige sa vue dans cette direction, inconnue de tout le monde ?

R... — Que sais-je, moi ? L'INSTINCT.

D... — Vous rabaissez l'homme dans l'immensité de sa splendeur ?

R... — Ce n'est pas mon intention.

D... — Vous ne résumerez rien par vos négations ; acceptez-vous aussi que le lucide peut voir l'avenir, qui n'est encore imagé nulle part ?

R... — L'avenir naît de déduction.

D... — Dans ce qui peut être déduit, je vous l'accorde ; mais pourriez-vous me dire ce qui se passera dans cette chambre dans un an ?

R... — Il s'y passera bien des choses.

D... — Vous ne répondez pas.

R... — J'en serais bien embarrassé.

D... — Le lucide ne l'est pas, lui.

R... — Il erre très souvent.

D... — Il est non moins souvent dans le vrai.

---

(1) Voir nos nouvelles apparitions.

R... — Ceci a besoin d'être vérifié.

D... — Qui sera le vérificateur ?

R... — Moi..... voilà mes conditions.

D... — Je m'en doutais... vous voulez soumettre l'esprit aux caprices de votre raison. Vous serez en tous lieux, mon cher monsieur, le plus fort ; car, lorsque vous ne pourrez répondre, vous questionnerez, ce qui est un sûr moyen de parler pour les autres et d'avoir le dernier mot. Vous sentez un peu trop le mauvais vouloir pour nos études... vous les voulez impossibles...

M. Hébert de Garnay argumentait ainsi, après avoir sollicité de nous l'apparition d'un de ses oncles, décédé, et avoir obtenu de la lucide des détails qu'il avouait lui-même ne pas connaître, et qu'il n'eut pas le bon vouloir de vérifier, en s'adressant aux personnes qui avaient assisté aux derniers moments de son oncle... Les tables tournantes ont, dit-on, fait tourner ce monsieur dans notre direction. Que Dieu en soit loué !

## II<sup>e</sup> DIALOGUE.

—

ARGUMENTS POSÉS PAR M. DU POTET. (Voir le *Journal du Magnétisme*, tome VIII, page 19.)

D... — Que pensez-vous des *Arcanes* ?

R... — C'est amusant.

D... — Dites : C'est consolant.

R... — Oui, si cela était prouvé.

D... — Qu'en réceusez-vous ?

R... — La possibilité de parler avec les esprits.

D... — Croyez-vous que le lucide puisse les voir ?

R... — Tout ce que j'ai vu en somnambulisme me le prouve.

D... — Qui voit un être peut lui parler.

R... — Cela est ainsi pour la matière, mais ne doit pas être pour l'esprit.

D... — Pourquoi cela ?

R... — Parce que l'esprit est dans un autre état. Il a des sensations toutes différentes et ne doit plus disposer de la parole comme sur la terre.

D... — Comment cet esprit fait-il pour renseigner le lucide sur les actions de sa vie, que ledit lucide n'a jamais connues ?

R... — Le lucide les trouve dans la mémoire de l'esprit.

D... — Comment cet esprit est-il venu à la demande du lucide ?

R... — Il a senti cet appel.

D... — Cet appel a pourtant été formulé par une pensée parlante spirituellement ; donc l'esprit entend la parole ?

R... — Il a pu la sentir par un effet d'attraction.

D... — Lorsque le lucide lui demande , par exemple, ce qu'il a fait de tel objet avant de quitter la terre, comme nous en avons un exemple de l'esprit Lemoine, cité dans le *Magnétiseur spiritualiste*, et qu'il indique où il a placé cet objet, comment a-t-il entendu cette question et y répond-il ?

R... — Le lucide peut se porter vers les lieux, à la recherche de cet objet et le trouver lui-même.

D... — Quand le lucide questionne l'esprit sur des propositions scientifiques qui étaient l'objet de ses études terrestres, et que ledit lucide rend des réponses très convenables, qui les lui a faites ?

R... — Le lucide a la même puissance que l'esprit dégagé de la matière ; il peut par conséquent étudier et connaître.

D... — Pourquoi dans son état de veille le lucide ne connaît-il pas ces choses ?

R... — Parce qu'il ne s'applique pas à les connaître ; car l'homme a toutes les sciences et connaissances possibles en lui.

D... — Puisqu'il en est ainsi, pouvez-vous nous raisonner astronomie en ce moment ?

R... — Ce sont des facultés que Dieu a mises en nous pour y être développées en temps opportun.

D... — Pensez-vous que ces facultés peuvent être en nous pour ne pas être élaborées, ni exister un jour pour celui qui les possède ?

R... — Il serait inutile à l'homme de les posséder pour ne pas en jouir dans un temps quelconque.

D... — Alors au ciel ou en enfer l'esprit peut en disposer ?

R... — Oui.

D... — Qui l'empêche de répondre sur ce sujet au lucide ? Si ce dernier a plus de faculté dans son sommeil magnétique que dans son état de veille, l'esprit, totalement dégagé de la matière, doit par conséquent en posséder aussi davantage. Il lui serait donc plus facile de répondre à ces questions qu'au lucide encore esclave de la matière ? Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il en soit ainsi ?

R... — Parce qu'il me répugne de croire que des esprits conversent avec les hommes.

D... — Cependant vous admettez qu'ils les fréquentent, puisqu'ils viennent à eux ; vous en admettez trop pour que je ne vous remercie pas de votre approbation.

R... — Je le crois, par la raison toute simple que le lucide voit des *actions*, des *lieux*, des *choses* qui ne sont plus ; pour lors l'un est la conséquence de l'autre ; voir l'action sans voir qui l'a faite, serait ridicule.

D... — Supposons un moment que les esprits ne parlent pas entre eux, ils doivent cependant communiquer avec ceux de la terre d'une certaine manière ?

R... — Oui, mais qui n'a rien de semblable à la nôtre.

D... — Vous admettez qu'ils voient et qu'ils sentent, puisque ces esprits viennent vers les lucides par un effet d'attraction. Admettez-vous que l'attraction sort du lucide ou de l'esprit évoqué ?

R... — A moins que je ne sache ce que je dis, c'est l'attraction du lucide qui va vers le décédé.

D... — Comment cette attraction sait-elle trouver cet esprit où il est présentement ?

R... — Le lucide désire le voir comme nous pouvons désirer voir matériellement quelqu'un dans une foule quelconque, et le voyons.

D... — Le lucide, pour le distinguer de la foule, doit voir la foule ?

R... — Cela va sans dire.

D... — Si cela va sans dire, il va sans dire également que ce lucide voit le lieu où est cette foule ?

R... — C'est la conséquence de la proposition.

D... — Il peut donc nous décrire ce lieu ?

R... — Cela paraît probable.

D... — Il faut que cela soit, puisque vous n'admettez pas que l'esprit communique avec le lucide par le secours de la parole : donc d'une manière

comme d'une autre ledit lucide peut être aussi instruit par la vue que par la parole ?

R... — Cependant tous les lucides ne voient pas et ne décrivent pas ces lieux de la même manière.

D... — Parce que l'esprit, dégagé de la matière, vit dans un monde de pensées *objectives*, tableaux vivants qui ornent la mémoire. Ces tableaux représentent à ses yeux des particularités en rapport avec sa manière d'en disposer. Vous savez que j'ai traité cette question à fond dans le *Sanctuaire du spiritualisme* ?

R... — Oui, mais le manque de généralité doit faire récuser cette proposition.

D... — Récuserez-vous ce qu'aura dit un orateur à la tribune, parce que dans dix minutes, désirant prononcer le même discours, il ne pourra qu'en assembler le fond sans dire une deuxième fois textuellement les mêmes mots ?... Récuserez-vous ce grain de blé ou cette semence de fleur, reproduisant la forme et les couleurs qui leur sont propres, parce qu'elles rendront un nombre plus ou moins considérable de graines et de fleurs que la plante qui les a portées ?... Récuserez-vous la description qu'un curieux vous fera d'un musée (par exemple), ne mentionnant que des objets de son goût, parce que celle d'un autre, qui n'aura également remarqué que ceux qui lui convenaient,

ne s'accordera pas avec le premier? Le muséum n'en existe pas moins avec toutes ses richesses ; chacun y admire ce qui lui plait et ignore qu'il renferme ce qu'a désiré y voir son voisin. Le ciel, où l'état spirituel n'est pas autre chose pour les lucides, c'est un vaste muséum d'êtres, d'actions, de pensées, de créations diverses, ayant des rapports avec son désir de les voir, et du présent où il les voit. Permettez-moi la comparaison suivante. Je vous rencontre dans la rue à neuf heures, mon ami vous voit à votre bureau à neuf heures cinq minutes ; qu'une troisième personne nous demande à l'un et à l'autre si nous vous avons vu à neuf heures ; nous répondrons différemment chacun, sans pour cela mentir ; nous nous tromperons seulement dans l'appréciation de quelques minutes. L'état spirituel est une semblable immensité de successions d'actes et d'états différents. Les lucides ne peuvent donc pas être plus d'accord entre eux, dans les détails qu'ils nous donnent sur les états des esprits qu'ils perçoivent dans des circonstances et à des heures si différentes, que nous ne le sommes entre nous sur la terre dans l'exemple précité et mille de ce genre. Vous savez, comme moi, que l'esprit du somnambule voit instantanément l'objectivité de sa pensée comme celle de ceux qui l'entourent. Nous-même, quand nous pensons à une ville, à une maison, à un jardin, il nous semble voir intérieure-



ment ces lieux et nous promener dedans. Ce qui n'est pour nous qu'un semblant de vision est une réalité pour le lucide. Qu'il nous voie dans cet instant, il nous trouve bien spirituellement dans une ville, une maison ou un jardin ; il y entre et s'y promène avec nous. Il ne voit pas ces choses en nous, mais bien hors de nous ; cette remarque a été sans doute votre première étude. Eh bien, que le même lucide se trouve dans la compagnie d'un esprit décédé, il trouve cet esprit dans le même état de pensée, jouissant des mêmes facultés de contemplation de ses propres affections ; il nous dépeint son état présent avec tous ses entourages. Faites la même étude quelques heures plus tard avec un autre lucide, il vous dépeindra l'esprit, vu par le premier lucide, d'une tout autre manière, ainsi que les lieux qui l'entourent, et cela par la raison que je viens de vous donner qui est que le dernier lucide voit cet esprit dans l'état présent de sa pensée, par conséquent étant peut-être dans une chambre au lieu d'être dans le jardin où le premier l'avait vu. La comparaison est la même pour les esprits que pour les hommes de la terre, l'existence des premiers n'étant QU'UNE SUITE ÉPURÉE DE L'EXISTENCE TERRESTRE.

R... — Voilà ce que je n'admets pas.

D... — Recommencez de nouvelles études, elles vous démontreront cette vérité.

Ce conseil est d'autant plus applicable à M. du Potet, qu'il était venu, accompagné de trois témoins, s'assurer de la vérité de ces facultés somnambuliques à la maison, qu'il avait fait adresser lui-même par notre lucide plusieurs questions à l'esprit évoqué dont les réponses l'avaient transporté d'étonnement. Par conséquent cet auteur ne devait pas argumenter contre ce qu'il nous avait promis *devant témoins*, qu'il « *proclamerait tout haut et TRÈS HAUT.* » Il est heureux pour nous que M. du Potet se soit chargé lui-même d'annuler son argument par la publication de la *Magie dévoilée*, dans laquelle il dit *qu'on peut entrer en rapport avec les esprits dégagés de la matière au point d'obtenir d'eux ce dont on a besoin*, etc., et même que les esprits à peine décédés peuvent *voir, connaître et assister* aux préparatifs de leur inhumation ; ce qui est, à n'en pas douter, une continuation d'usages terrestres que cet auteur n'admettait pas, continuation qui nous prouve qu'aucune de nos actions n'est disjointe dans ce monde ni dans l'autre ; par conséquent, que le progrès vers la perfection angélique ne peut souffrir aucune transfusion brusque ; au contraire, qu'il est dépendant de mille et un détails que nous ignorons.

III<sup>e</sup> DIALOGUE.

ARGUMENTS PAR UN HOMME DU MONDE.

D... — Que pensez-vous des *Arcanes*?

R... — C'est une farce.

D... — Qu'entendez-vous par farce?

R... — Que c'est un farceur qui a fait ce livre.

D... — Je n'y ai rien vu qui pût faire supposer cela.

R... — Comment, vous admettez que cette ribambelle de morts soit apparue : l'un grimaçant la douleur d'un côté..., l'autre à la face enluminée et réjouie par l'excès du plaisir...; un troisième éclopé..., un quatrième manchot..., un cinquième bossu..., un sixième borgne..., que sais-je ? celui-là couvert de haillons, cet autre d'un manteau royal ; celui-ci savant et orgueilleux comme un ministre, cet autre bête comme un amoureux. L'un toujours prêt à tendre le dos et à obéir, l'autre voulant tyranniser comme sur la terre... ? Allons, vos *Arcanes* sont des farces.

D... — Qui vous empêche d'admettre qu'il en soit tel qu'ils le disent ? Comment reconnaitriez-vous ce décédé, si son identité n'était pas parfaite ?

Comment vous paraîtrait-elle parfaite, si ce n'est par un exact signalement d'être, de forme et de costume; par une description de son caractère, de ses habitudes, de ses vices ou de ses vertus, entourage de représentatifs nécessaires à valider l'apparition...? Sachez donc que toutes ces choses sont gravées, imagées dans notre sphère; que le lucide les retrouve en elle pendant toute votre existence terrestre. Pourquoi voudriez-vous qu'il ne pût les retrouver dans celle de l'esprit évoqué, puisque rien ne périt selon l'aveu de la plus austère école de matérialisme?

R... — Je sais que rien ne périt, mais, une fois l'âme séparée de son corps matériel, elle ne peut pas être plus borgne que boiteuse.

D... — Les *Arcanes* ne disent pas qu'il en soit ainsi; au contraire, il y est assuré que la forme de l'âme est ce qu'il y a de plus parfait et inaltérable; seulement, disent-ils que cette âme peut être perçue dans toutes ses formes matérielles, passées, vu que ces formes sont aussi inaltérables qu'elle, et qu'elles servent à la classification des successions progressives de toutes ses manifestations; en plus, qu'elles font reconnaître l'immortalité, antérieure comme ultérieure, de toutes les choses existantes.

R... — Voilà ce que je ne peux admettre : l'âme humaine, une fois dégagée de sa forme terrestre,

ne peut plus être qu'un esprit qui ne tombe que sous les sens de l'esprit.

D... — Cette âme a-t-elle une forme quelconque?

R... — Une forme spirituelle ne peut être décrite matériellement.

D... — Comment cela? vous admettez une âme sans forme descriptive, et vous la faites tomber sous les sens de l'esprit ; mais il y a dans cette croyance deux propositions contraires, dont l'une est avantageuse aux *Arcanes*. D'abord, je ne comprends pas une âme sans forme ; ensuite, je ne comprends pas comment ce qui n'a pas de forme tombe sous les sens de l'esprit. Je comprends encore moins les sensations d'une chose sans forme ; mais séparons votre croyance en deux pour la faire tourner à l'avantage des *Arcanes*. En reconnaissant que l'âme ne peut tomber que sous les sens de l'esprit, vous devez admettre qu'elle peut être vue par les lucides qui sont eux-mêmes à l'état d'esprit, vu que ce n'est pas par les yeux matériels de leur corps qu'ils perçoivent ces âmes.

R... — Voilà ce que je nie ; tant que l'esprit est joint à la matière il ne connaît que la matière.

D... — Vous savez que le magnétisme le disjoint de la matière comme en chimie le feu disjoint l'esprit de toutes les substances.

R... — Le magnétisme étend les facultés de l'homme, voilà tout.

D... — C'est ce que les *Arcanes* admettent aussi, et ce sont ces mêmes facultés qui servent de preuves à l'auteur pour démontrer la réalité des apparitions.

R... — Ne me parlez pas de cet auteur, c'est un farceur.

D... — Nous raisonnons ici, bannissons l'ironie. Y a-t-il des preuves ou des probabilités en faveur de ce que dit cet auteur ?

R... — Non, parce que l'âme n'a pas de forme appréciable, elle doit vivre d'une existence toute de bonheur et de sensations inconnues sur la terre.

D... — C'est ce que disent encore les *Arcanes* ; vous ne les avez donc jamais lus ?

R... — Je ne les ai que trop lus pour y voir cette macédoine d'écloppés appelés pompeusement *âmes des décédés*.

D... — Alors, selon vous, l'âme n'a pas de forme ?

R... — Non, de forme comme nous l'entendons.

D... — Par conséquent elle ne peut être perçue dans un état quelconque de l'esprit encore enfermé dans la matière ?

R... — Non.

D... — Expliquez-moi à votre tour comment vous avez pu vous rendre compte d'une âme sans

forme connue possédant des sensations quelconques.

R... — J'ai senti, et je sens que cela doit être ainsi, sentez-le comme moi.

D... — Je sens bien que notre croyance est on ne peut plus obscure ; car une chose dont on ne peut se représenter la forme n'offre aucune réalité. Qui n'est pas réel par sa forme peut encore moins être touché ; cependant le toucher est la condition essentielle de toutes les sensations possibles ?

R... — L'esprit ne peut être senti de la matière, mais d'esprit à esprit les sensations sont très possibles.

D... — Pour que les esprits se touchent entre eux, il faut qu'ils le fassent par le contact de leur point de démarcation réciproque. Ces points de démarcation doivent dessiner une forme ou une figure quelconque ! ... Pour qu'un esprit jouisse de la vue de son moi, d'un *lieu*, d'un *être* ou d'une *production* quelconque, il faut que ces choses aient des formes ou des figures représentatives ; sans cela on ne pourrait se rendre compte comment une âme se retrouverait *elle-même* dans les milliards d'âmes et de créations diverses où elle se trouve, si elle n'était pas séparée *par sa forme*, de ces milliards d'existences.... Comment le père reconnaîtrait-il son enfant, le mari sa femme, le frère sa sœur, l'ami son ami ? Pour se retrouver ainsi, il faut être

chacun *un* quelque part, et le mot *un* exige naturellement une forme pour n'être pas le tout.

R... — L'auteur des *Arcanes* a pourtant dit dans le *Sanctuaire du spiritualisme* que l'âme humaine était un UNIVERS. Vous voyez qu'il a été plus loin que moi.

D... — Cet auteur a dit que l'âme humaine était le point central d'un univers *microcosme*, mais il n'a pas dit qu'elle était l'UNIVERS : il a dit également qu'elle pouvait être en tous les lieux à sa volonté et revêtir toutes les formes, mais il n'a pas dit qu'elle était tous les lieux et toutes les formes. Il a prétendu prouver par cette proposition qu'elle pouvait seulement entrer en rapport avec tous les points de la création, soit par un rayonnement illimité, ou une réceptibilité de mirage de tout ce qui existe.

R... — Pour ce qui me concerne, je comprends comment une âme peut ne pas avoir de forme et être *elle*, mais je ne peux l'expliquer ni ne veux de vos éclopées de décédés.

D... — Que grand bien vous soit fait : cela ne doit pas vous pousser à nier qu'un autre qui pense autrement ne soit pas libre d'expliquer sa pensée à ce sujet. Il est fâcheux que vous ne puissiez comprendre ces explications.

R... — Chacun est libre, mais je n'accepte pas les *Arcanes*.



D... — Ce ne sont pas vos arguments qui prévaudront contre eux, puisqu'ils sont sans forme, comme votre âme humaine.

#### IV<sup>e</sup> DIALOGUE,

##### ARGUMENTS D'UN HOMME D'ÉGLISE.

D... — Avez-vous lu les *Arcanes*?

R... — Oui, une fois malheureusement ; je ne les relirai jamais.

D... — Comment cela, malheureusement?

R... — Ne voyez-vous pas que cet ouvrage est l'œuvre de Satan?

D... — Quoi, Satan le diable?

R... — Oui, lui-même en personne.

D... — Mais je n'ai pas vu cela?

R... — Vous êtes donc myope? L'auteur, s'il n'est Lucifer lui-même, est un de ces mille magiciens et sorciers qui ont charge d'escamoter les âmes à Notre-Seigneur!

D... — Et que fait le Seigneur pendant ce temps-là?

R... — Il laisse venir à lui ceux qui le désirent, et le fuir ceux qui veulent se perdre.

D... — Nous ne nous entendons pas, mon ami ; je n'ai jamais été tant religieux ni tant aimé Dieu que depuis que j'ai lu les *Arcanes*.

R... — C'est un piège que vous tend le Diable.

D... — L'auteur avoue lui-même qu'il était athée avant de connaître ces études qui l'ont rendu très religieux ?

R... — Il dit cela, mais c'est un fourbe, un imposteur ; c'est un escamoteur d'âme : jetez son livre au feu, la Sacrée Congrégation l'ordonne !

D... — Non pas, s'il vous plaît, je garde ce livre parce qu'il prouve, au contraire, que la Sacrée Congrégation ne connaît pas les Ecritures, car cet ouvrage est parfaitement d'accord avec elle sur ce sujet ?

R... — Je ne nie pas que les saints aient apparu à des gens dignes de les voir, à des personnes pieuses et pures ; mais à ce misérable... allons donc, c'est blasphémer.

D... — Si Dieu emploie ces moyens pour soutenir la foi des siens, pourquoi ne les emploierait-il pas pour combattre les astuces diaboliques ?

R... Dieu le peut, mais il choisit son monde.

D... — Dieu ne peut mieux choisir que dans les pécheurs, que dans ceux qui sont possédés du diable, que dans ceux qui nient l'existence divine. C'est la conséquence de sa générosité, sans cela le diable serait toujours le plus fort. Dieu n'a pas

besoin de prouver son existence ni sa bonté à ceux qui y croient.

R... — Si vous parlez sur ce ton, nous nous entendrons.

D... — C'est ce que je désire. Écoutez, venez avec moi chez l'auteur des *Arcanes*, vous connaissez ma foi chrétienne, vous ne doutez pas de la vôtre, nous vérifierons les faits.

R... — Que Dieu m'en garde !

D... — J'ai directement rendez-vous aujourd'hui chez cet auteur avec un vénérable abbé, je ne redoute rien en sa compagnie.

R... — Quoi, un abbé chez cet homme !

D... — Il y en va continuellement.

R... — Mais ce nécromancien est à l'index ?

D... — De la Sacrée Congrégation, mais pas des prêtres bien pensants.

R... — Oh ! vous me trompez. Je veux voir de mes yeux un abbé chez ce maudit.

La séance a lieu, l'auteur des *Arcanes* invite les personnes présentes à joindre leurs prières à la sienne afin d'obtenir de Dieu la permission de faire apparaître le décédé demandé ; puis il remet sa lucide entre les mains de M. l'abbé, le priant de s'assurer, par tous les moyens et pouvoirs que l'Église lui a donnés, s'il est dans une bonne voie, et si ces apparitions sont entachées de diableries. M. l'abbé exorcise, chasse le mauvais esprit et

admet la vision comme pure. Tout le monde étonné, consterné, se regarde, la sphère du magnétiseur sent moins le soufre, et cent questions succédant les unes aux autres sont adressées à la lucide, l'esprit évoqué y répond le plus dévotieusement possible. Chacun reste convaincu que le diable n'est pour rien dans ces études. Le premier et le deuxième volume des *Arcanes* contiennent les attestations des faits précités par le vénérable abbé Almignana et l'abbé M..... Comment se fait-il, qu'en ce jour le même argument se représente, et qu'il y ait des êtres assez faibles d'esprit pour répéter que ces apparitions sentent l'enfer? Dites donc qu'elles sentent le ciel, puisqu'elles vous démontrent *à priori* la bonté et la sagesse de l'Éternel.

## V<sup>e</sup> DIALOGUE.

—

### ARGUMENTS D'UN POSITIVISTE.

D... — Eh bien ! mon digne ami, on dit que vous avez lu les *Arcanes* ?

R... — J'en suis désolé, c'est à en jeter sa langue aux chiens.

D... — Pourquoi cela ?

R... — Parce qu'on n'a jamais vu tant d'élèves pour Charenton.

D... — Je vous parle d'un ouvrage.

R... — Je vous parle, moi, de son auteur et de toute cette kyrielle de magnétiseurs, somnambules, magiciens, nécromanciens et charlatans qui pullulent dans notre siècle. Nous reculons au lieu d'avancer.

D... — Je crois au contraire que nous avançons beaucoup.

R... — Oui, vers Bicêtre s'il peut nous contenir.

D... — Vous ne croyez donc pas au magnétisme humain ?

R... — Je crois à ce qui est réel.

D... — *Qui* ou *quoi* selon vous est réel ?

R... — Ce qui s'offre à mes yeux avec permanence.

D... — Qui s'offre à vos yeux avec permanence ?

R... — Tout ce que je vois, parbleu.

D... — Tout ce que vous voyez *au moment où vous le voyez*, car avant et après, il n'y a plus que le fugitif. Mais je vous assure que le magnétisme humain est une puissance très réelle.

R... — Très réellement idéale pour un positiviste.

D... — Je vois cette puissance très positive.

R... — Que voyez-vous donc de positif dans ces tremblements nerveux, ces clignotements d'yeux et ces rêvasseries de ces prétendus lucides ?

D... — Des études très sérieuses.

R... — Qui me font rire.

D... — Et moi réfléchir.

R... — Réfléchissez, et moi j'agis.

D... — J'agis comme vous, mais dans un sens contraire.

R... — Fourrez-vous le nez dans ce borbier si cela vous plait.

D... — Croyez-vous à l'existence de l'âme humaine ?

R... — Je crois à ce que je vois.

D... — Oh ! alors, vous ne faites que l'entendre et ne la voyez pas, vous ne pouvez y croire ?

R... — Moi, entendre des âmes !

D... — Parce que je suppose que c'est la mienne qui vous parle en ce moment.

R... — Cela n'est pas prouvé.

D... — Qu'y a-t-il de mieux prouvé que la pensée ?

R... — L'action.

D... — Que serait l'action sans la pensée ?

R... — Elles sont identiques.

D... — Mais elles sont deux ?

R... — Dans un.

D... — C'est ce que je pense. Comment concevez-vous la nature de la pensée ?

R... — Comme une abstraction.

D... — Qui a fait cette abstraction ?

R... — Vous devenez insinuant.

D... — J'étudie.

R... — Moi, je me repose.

D... — Quand vous serez délassé ?

R... — Au fait, vidons cette question. Eh bien ! la pensée est la conséquence de l'harmonie de la vie.

D... — Cette réponse ne me dit pas ce qu'est la vie ; cette dernière est-elle quelque chose par elle-même ?

R... — Elle est un jeu des différentes substances.

D... — Ce jeu se meut ou est mù ?

R... — Il se meut.

D... — En êtes-vous convaincu ?

R... — Oui.

D... — Qui l'a mis dans l'état de se mouvoir ?

R... — La vie.

D... — Vous venez de me répondre que la vie était la conséquence de ce jeu. Cette vie serait donc un être intelligent ?

R... — Elle est l'intelligence générale.

D... — L'intelligence générale devenant dans chaque être intelligence individuelle, n'en est que plus compliquée et divisée ?

R... — Certainement.

D... — Qui la divise et la complique ainsi ?

R... — Les affinités, le hasard, les milieux qu'elle traverse.

D... — Il y a donc des affinités, un hasard et des milieux ?

R... — Certainement.

D... — Des affinités et des milieux correctifs me semblent représenter des puissances animées de la connaissance de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils font ?

R... — Vous voulez entrer dans votre cher temple de la métaphysique. Je vous quitte pour l'Odéon, on y joue ce soir une pièce excellente.

D... — Bon plaisir je vous souhaite ; je vais de ce pas à mon bureau tracer votre portrait.

Il n'y a rien d'exagéré dans celui-ci. Il est fidèle, et des milliers de copies existent dans ce monde qui nous entoure, monde, dit-on, éclairé.

Est-ce avec de telles créatures qu'on peut discuter sciemment et sérieusement ? Le positiviste n'admet que le témoignage de ses sens, tout moyen d'examen qui lui est étranger, il le récuse. Il doit en agir ainsi pour être conséquent avec ses propositions, car, à partir du moment où il accepterait le témoignage des autres, sa loi, serait faussée et ne lui présenterait plus l'objet de sa certitude, qui est la chose même qu'il palpe à loisir. Si cet homme paraît d'un côté dans la voie d'une



juste et sévère observation, il entre également dans la négation des études étrangères aux siennes ; il se trouve par ce fait l'être le plus ridicule qui se soit vu. Il est obligé, à chaque proposition qui lui est faite, de faire cette réponse terrible : *Je ne peux apprécier, faute de voir*. Donc il est conduit par les conséquences qu'il se crée, à ne pouvoir être plus affirmatif qu'un autre, puisque tout témoignage, hors celui de ses sens, est banni de ses études. Le lieu qu'il a visité hier, les études, les actions même qu'il a faites ne se représentant à son esprit qu'à l'état de souvenir, n'étant plus des moyens matériels de certitude tombant sous ses sens, se trouvent ne plus être que des propositions négatives pour lui. Où aller ? Que faire ? Que dire à un tel homme, qui ne veut que la permanence des choses pour croire à leur existence ? Permanence impossible et éphémère de toutes les formes matérielles connues ! Permanence qui naît d'un rayon de soleil pour disparaître dans un souffle éthéré ! Permanence dont chaque seconde fait un changement de forme et d'état différents ; forme et état qui sont chacun une négation de la forme et de l'état précédents ! Est-ce parce que je voyage, et qu'aucun lieu ne me possède une heure plus que l'autre, que je n'existe pas ? Il en est de même dans notre entrée et notre sortie de ce monde. Est-ce parce que je n'étais pas visible hier,

et que je ne le suis plus demain, que je n'existerai pas après-demain, comme j'existais avant-hier ? Non, je le répète, l'homme qui tient tant à la borne qui lui fait résistance, ne peut être heureux que dans le ciel des bornes. Qu'il y jouisse en paix de ses chères sensations !

Nous allons passer à l'étude *divisée et détaillée* de ces principaux arguments que les hommes ont faits contre nos études. Que le lecteur nous prête quelque attention, il en sera bien récompensé. On ne peut trop traiter à fond cette question.

---

#### RÉFUTATION DE L'ARGUMENT DE LA REPRODUCTION DE LA MÉMOIRE DANS LES APPARITIONS.

On nous trouvera peut-être passionné à combattre les arguments qu'on oppose à nos propositions. Notre excuse est dans le besoin de prouver que nous savons aussi argumenter en faveur d'une étude qui nous fournit les moyens de le faire. Le lecteur ne peut rien y perdre. Nous-même nous y gagnons quelque chose : un degré de certitude de plus. Si nous n'avions pas d'argumen-

tateurs contre nous, nous nous argumenterions nous-même, pour raviver notre foi et consolider notre conviction. Ainsi, que nos adversaires ne croient pas que de notre part il y a du dépit ou de l'orgueil; non, il y a ce besoin que tous les hommes ressentent dans toutes les productions de leur esprit, qui est de penser et de faire le mieux possible; être dans le vrai plutôt que dans le faux. Loin d'en vouloir à ceux qui nous argumentent de bonne foi, nous les en remercions de tout cœur; car sans l'argument, qui est la base de toute certitude, nous ne savons si l'homme pourrait connaître la vérité.

Après tous ceux qui nous ont été présentés, il en est un qui a dominé les autres, parce qu'il a un côté réel; c'est celui-ci : le lucide voit dans la mémoire toutes les images des lieux et objets des êtres que nous avons pu voir pendant notre vie; par conséquent, les personnes que nous avons connues avant leur décès ayant laissé leur image empreinte dans notre mémoire, le lucide y voit cette image et rien de plus.

Cet argument a été présenté primitivement sous celui de communication de pensée, espèce de parler mental d'être à être; mais il est tombé à la plus faible observation. Il n'a pu tenir devant la logique; par conséquent, il a été abandonné pour être exposé dans la forme précitée.

Nous avons prévu cette tactique, et l'avons réfutée à plusieurs reprises; mais, comme dans nos réfutations il a pu nous échapper quelque fait ou quelque démonstration qui fort souvent détermine instantanément la certitude, qu'ensuite l'argument précédent fait par le positivisme a besoin d'être discuté à fond, nous allons de nouveau entrer en matière : nous aimons mieux crier deux fois EN AVANT ! qu'une fois *Sauve qui peut !*

*Discussion entre la VÉRITÉ et la NÉGATION (sous leurs initiales).*

---

V... — Qui ou quoi détermine la certitude ?

N... — C'est le moi et la sensation de ce moi.

V... — Comment ce moi sait-il qu'il est lui et qu'il sent ?

N... — Il sait qu'il est lui par sa disjonction des corps qui l'entourent; il sait qu'il est sensible aux impressions que lui seul accuse sentir.

V... — Détruisons ces deux propositions, nous détruisons toute vie, toute certitude et toute logique. Il ne reste plus qu'un nous ne savons *quoi*.

La certitude étant ce qui détermine l'individualité humaine, est l'ancre de salut auquel l'homme

s'attache dans toutes les appréciations de son existence, elle devient pour lui le positif de toute proposition. Ainsi donc tout ce que voient ses yeux, entendent ses oreilles, sent son odorat, goûte son goûter, palpent ses sens et pense son être, sont les seuls degrés qui déterminent sa certitude. En effet, que mille personnes fassent savoir à un sourd que la vague mugit et que l'orage gronde, cette assertion n'est pas pour cet homme le degré de certitude qu'exigent les hommes en général ; par conséquent, en croyant ce qu'on lui dit, il fait preuve d'une bienveillante crédulité. Le positiviste est-il en droit de dire que cet homme ment parce qu'il répète ce qu'on lui a fait connaître ? Non. Eh bien ! il en est ainsi du lucide, qui dit entendre une musique délicieuse et que son ouïe seule peut entendre ; la certitude qu'il a de cette sensation ébranle si elle ne détermine la mienne. Si nous nous arrêtons à ces simples propositions, elles suffiraient déjà à paralyser les arguments du positiviste. Elles prouvent que chacun jouissant de ses moyens de certitude, est dans son droit d'affirmer sa conviction ; mais nous ne voulons pas entrer dans ces abstractions pour nous tirer adroitement d'affaire ; au contraire nous voulons prouver qu'une certitude isolée peut devenir celle de tous, par les moyens d'observation que nous allons exposer. Nous avons envie, avant d'entrer en matière,

de bien déterminer ce qui constitue la certitude individuelle et générale.

On nous accorde la vision des décédés, mais à l'état d'image seulement : c'est plus qu'il nous en faut pour nous confirmer dans une croyance à une vie future, Si l'on niait tout, nous n'entrerions pas en discussion ; mais, puisqu'on nous accorde cette faculté de vision, nous l'acceptons.

V... — Qu'entend-on par l'image d'une personne ou d'un objet ?

N... — La ressemblance exacte de sa forme externe.

V... — Est-on parvenu à faire des images de l'interne des personnes ou d'objets quelconques ?

N... — Jamais.

V... — Le daguerre est l'instrument le plus précis et le plus fidèle connu jusqu'à ce jour pour cette opération. Pouvons-nous dans l'image daguerriotypée d'une personne décédée, connaître la cause de sa mort si elle n'est pas extérieure ? des détails sur son caractère, ses habitudes, ses passions, ses œuvres, ses pensées, etc. ?

N... — On ne pourrait tout au plus prononcer qu'après des inductions et des déductions.

V... — Des inductions ne pourraient pas faire connaître le son de la voix du type de cette image, certains gestes, ni surtout représenter cette personne dans d'autres habillements, usages, passions

et actions remontant d'âge en âge jusqu'à sa naissance. Comment donc pouvons-nous connaître ces choses par le somnambulisme, surtout si nous n'avons vu cette personne qu'une fois, ou dans un temps donné qui ne correspond en rien à celui où la voit le lucide maintenant ?

N... — Votre lucide voit ces images chez les personnes où vous êtes obligé de vous renseigner, pour valider ce qu'il vous dit.

V... — Regardez ce que vous nous accordez, en nous refusant une action simple, qui tombe sous le sens commun de tout le monde, qui est l'apparition vraie du décédé. Vous niez cette apparition, pour préférer dire que ce lucide pourra, en cinq minutes, compulser des mémoires qui sont peut-être dispersées aux quatre coins du globe. Phénomène de cognition qui offre les mêmes difficultés pour ce lucide à *trouver ces mémoires*, que celles que vous faites valoir, à en trouver une seule, qui est celle du décédé. Dans une autre négation, vous préférez que le lucide se renseigne dans toutes les bibliothèques de l'univers, pour connaître un fait qu'il nous cite, fait que peut contenir un livre ignoré, qui n'a peut-être pas été ouvert depuis un siècle, livre perdu dans des millions de livres ! Mais quelle puissance donnez-vous donc à ce lucide, en voulant lui ravir celle toute naturelle que nous vous proposons ?... Comment pouvez-vous

être certain que ce que vous dites est plus exact que ce que nous disons nous-même ? Où sont les bases de cette certitude que nous avons définie en commençant cette étude ? Où en est le critérium ?... Pouvez-vous le présenter à un de vos sens pour qu'il le palpe et soit certain de son existence ?... Non, nous au contraire, nous présentons à votre raison une proposition bien moins étendue et bien moins incompréhensible. Nous vous disons que, par l'effet de la bonté divine, ce décédé que nous demandons à l'univers dans lequel il ne peut être perdu, nous répond par les cent bouches, par les cent voix, les cent échos de cet univers. Cet ami se présente à notre appel, comme le ferait l'un de nous groupé à une assemblée quelconque, entendant prononcer son nom. Une fois en notre présence, il est bien plus facile d'admettre qu'il répond à nos questions selon ses goûts présents et ses souvenirs, que d'entrer dans le vaste labyrinthe où vous voulez nous conduire.

Supposons un moment que votre argument vaille le nôtre ; il ne tend toujours pas à nier l'existence de l'âme, et surtout sa liberté de quitter son corps à volonté, ainsi qu'une faculté de cognition, qu'aucun savant n'admet, et qu'aucun philosophe n'a encore démontré *a priori*. Car, enfin, pour opérer une telle œuvre, il faut que l'âme de ce lucide aille vers toutes ces mémoires, selon vous,



ou que toutes ces mémoires viennent vers elle.... Si vous niez qu'elle va vers ces mémoires, en disant que cette âme les voit à distance simplement, vous ne faites que changer la proposition sans l'amoinvrir ; car voir ainsi à des distances infinies, sans direction aucune, surtout *voir juste* la chose que ce lucide cherche, et cela dans une *minute*, et cela dans des milliers de villes, des millions de livres, d'images ou de mémoires ; sentez-vous bien la portée de ce que vous dites là ? Mais voici le lucide qui vient combattre lui-même votre argument, en assurant, *d'après le témoignage de ses sens*, qu'il est bien tout entier, avec ses moyens d'appréciation et de *certitude*, dans le lieu qu'il visite ainsi à distance. Il nous en donne des preuves matérielles par des sensations de chaud ou de froid, des émotions causées par des accidents quelconques qui l'entourent. Que répondrez-vous à cela?... Vous nierez, selon votre habitude, et direz que ce lucide s'imagine et s'impressionne à son gré. Nous vous demanderons à notre tour si vous êtes dans votre droit en niant ce qui fait la certitude d'un autre ? Cette certitude n'est-elle pas déterminée pour lui par les moyens que nous avons admis, et n'est-elle pas le critérium de son existence?... Où est votre certitude négative à vous?... Dans votre raison ; mais ce lucide a ses cinq sens, *moyens d'observation*, et sa raison aussi qui lui prouvent

le contraire. Donc, mathématiquement, votre certitude manquant de ses *cinq moyens* d'observation, vous avez *cinq degrés* de certitude de moins que lui. La généralité des penseurs impartiaux lui accordera sa certitude, et vous refusera la vôtre.

N... — Tout le monde sait que le lucide a la faculté d'entrer en rapport avec tous les lieux ou les personnes qu'on désire qu'il voie.

V... — Nous lui accordons cette faculté dans ce qu'elle a de plus étendu à votre point de vue, mais comment vous rendez-vous compte de ce phénomène ?

N... — Par la connaissance que j'ai moi-même des lieux où je l'envoie.

V... — Comment le conduisez-vous dans des lieux dont vous ne connaissez pas l'itinéraire ?

N... — Il y a un rayon tendu de ma pensée à ces lieux qui lui sert de fil conducteur.

V... — En quoi, et comment est ce fil conducteur ?

N... — Je ne saurais le décrire autrement que comme un fil fluidique ; mais il peut et doit exister.

V... — Vous rentrez là dans la certitude de la raison que vous ne voulez pas accorder aux autres ; ce ne sont plus vos sens qui vous démontrent cette proposition ; par conséquent nous ne sommes plus des positivistes. Vous êtes exigeant envers nous, et vous ne voulez pas que nous le soyons envers

vous. Vous sentez cela pour vous seul, et vous voulez l'affirmer pour tous. Voyez où va votre logique !... Dites-nous maintenant comment le même lucide peut trouver un lieu que nous ne connaissons que de nom, et nous le décrire exactement.

N... — Il peut aussi le voir dans quelque autre mémoire que la vôtre.

V... — Oui ; mais il faut qu'il connaisse ces mémoires ; car, hors cela, ils éprouveraient la même difficulté à les trouver que le lieu dont nous parlons.

N... — Il peut les connaître à votre insu.

V... — Nous vous l'accordons... Dites-nous également comment ce lucide peut alors voir à mille lieues de nous ce qui s'y passe à l'instant où il nous en parle, ce qui certes n'est encore dans aucune mémoire humaine.

N... — Il peut y être conduit par le fil duquel je vous parle, qui part d'un point quelconque qui vous est inconnu, et arriver ainsi à voir ce qui se fait dans ce lieu.

V... — S'il ne fait que voir, comment peut-il nous rapporter les paroles qui sont prononcées dans ce lieu ?

N... — Par l'écho établi par ce fil conducteur.

V... — Vous en tenez pour ce fil conducteur ! C'est sans doute lui qui lui fait retrouver un objet

perdu, une source sous terre, un filon métallique, à telle profondeur qu'il décrit, ou un trésor enfoui depuis des siècles? Est-ce bien ce fil qui lui fait nous donner ces détails, etc., etc.?

N... — Certainement.

V... — Et vous croyez ne rien nous accorder en nous donnant ce fil conducteur? Comment, vous admettez qu'il existe et qu'il a la puissance de nous faire retrouver ainsi ce que nous désirons, etc.? S'il a cette puissance, c'est qu'il est indestructible sans doute, ou l'a été au moins du moment de la perte de ces objets à celui de les retrouver, du jour où l'on a caché ce trésor à celui où il le voit. Comment, vous nous accordez ce fil, et vous ne voudriez pas qu'il nous serve à retrouver l'âme de laquelle il sort, âme que nous avons perdue comme il nous fait retrouver les actes de cette âme!... Comment, ce fil nous lierait avec toutes les âmes que nous connaissons sur la terre, les objets détruits, séparés ou perdus pour nous, et ne nous joindrait pas à l'âme, auteur ou cause de ces actes! Nous ne pouvons comprendre le degré de votre certitude à cet égard; mais, certes, la nôtre est assise sur l'expérience, car elle a pour la déterminer un être qui nous assure que ce qu'il voit et ce qu'il nous dit est exact pour lui. Il *voit* bien, *entend* et *palpe* l'être avec lequel il est en rapport. Il ne nous manque que son coup d'œil pour être

dans les conditions exigées de vous, et vous, il vous manque tout ce que vous exigez des autres... Il faudrait, pour nier nos propositions avec succès, que les âmes des décédés ne pussent mathématiquement venir visiter les nôtres ; car admettre un seul fait de ce genre, c'est admettre que cela se peut... Existe-t-il une famille ici-bas, qui n'ait pas dans l'histoire intime de sa chronologie un fait semblable d'enregistré ? Non ; soit dans des *rêves*, *songes*, *visions* ou *éveillées*, peu de personnes ont vu de ces faits. A quoi donc sert-il de défendre aux lucides, eux qui ont la vue universelle et la connaissance de toutes les molécules de la création et de toutes les actions de l'espèce humaine, de voir ce que l'homme le moins lucide du monde a vu au moins une fois dans sa vie ? Pourquoi ce lucide ne verrait-il pas ce qu'il fut comme il voit ce qu'il sera ? où est le fil conducteur qui le conduit à la connaissance d'actes qui ne seront en vibration matérielle que dans un siècle ? Si l'on nie cette dernière faculté, il faut nier les prophéties en général, car une seule bien légitimée est la preuve irrécusable de la proposition.

Si l'homme s'en tenait toujours aux exigences du positivisme, qui sont *le palper* et *l'objectivité* des choses, qui croirait à l'histoire, au jour d'hier et à celui de demain ? Comment déterminer la certitude d'un homme telle que nous avons défini cette

certitude, en lui disant : J'ai fait, j'ai vu telle action ou telle chose ? Si le positiviste ne veut point croire au témoignage ni à l'appréciation d'autrui, comment peut-il exiger qu'on croie au sien ? Prenant la même route que nos antagonistes, ne pouvons-nous pas même nier le présent, puisque le présent n'est jamais qu'un futur au passé ?

Ne serions-nous pas en droit de récuser les *sons*, les *couleurs*, les *aromes* et les *sensations* en général ; car, enfin, où est le groupe d'hommes assez éclairés pour nous dire qu'est-ce qu'un son ? Le son est pour l'homme une sensation non générale, mais individuelle, affectant dans des sens opposés les atomes auriculaires, qui l'apportent nous ne savons où pour être sentis par nous ne savons qui. Qu'est-ce que la couleur ? où est le moyen de la représenter *sans elle* ? N'a-t-on pas remarqué, par exemple, en physique, que toutes les couleurs perdent leur objectivité dans les milieux qu'elles traversent ? Qu'est-ce que l'arome, si ce n'est une sensation agréable ou désagréable du même fruit odorant, appréciée différemment par deux êtres différents, et par le même être, à l'occasion, dans des états de réceptabilité différents ? Qu'est-ce que la sensation, si ce n'est un toucher quelconque produisant un *cri* ou un *sourire* ? à quelle distance est le sourire du cri ? Qui peut rendre objective la sensation, pour en faire une loi de concordance

générale? Qu'est le *son* pour un sourd? les *couleurs* pour un aveugle? l'*arome* pour l'être privé du sens de l'odorat? le *toucher* pour le cataleptique? Le son n'est-il pas produit par des corps qui ne le possèdent pas en eux? les couleurs par des formes qui n'en contiennent aucune? l'arôme par des fruits projetant le parfum comme la putréfaction? Ces choses ne sont-elles pas un produit de l'air, qui n'offre à nos yeux aucune manifestation semblable en lui? CET AIR, auteur et dessinateur de toutes les formes, où est la sienne? Si *trois, cinq ou sept atomes d'air*, touchés plus ou moins rapidement par deux corps, étendent leur existence sensible à mes sens par des sons différents, pourquoi deux êtres organisés à cet effet ne pourraient-ils pas rendre objectif à leurs yeux un troisième être qui n'a fait que changer de nature, et dont on ne peut nier l'existence antérieure? Le miracle de l'un est-il plus grand pour vos moyens de certitude que l'autre? Pouvez-vous plus tenir ce son entre vos bras que cette âme, qui, comme lui, est un être *aérien, être d'espace et de liberté*?

Si à l'instant vous prenez votre archet pour produire ce son afin de le rendre sensible à mon âme, ne pourrai-je pas prendre aussi mon instrument de lucidité pour produire dans mon genre ce que j'avance? Si vous me dites que vous ne voyez pas cet être, faute d'optique disposé à cet effet, ne

pourrai-je pas nier aussi votre son, faute d'ouïe disposée à cet effet ? Votre son et mon âme de décédé en existeront-ils moins, parce que nous n'aurons pu les observer selon les exigences de la certitude ? Si vous ne voulez pas que l'aveugle et le sourd nient ce que d'autres affirment, ne niez pas à votre tour ce que nous affirmons ; nos lucides sont aussi nombreux que vos observateurs : vous-même, acceptant toutes les ressources que nous présentent le magnétisme et ses adjuvants, vous finirez par voir et affirmer ce que vous niez aujourd'hui ; ce ne serait qu'une question de temps et de bonne foi.

Nous le demandons, toutes les choses qui alimentent la vie des cinq sens de l'homme, qui font ses degrés de certitude, sont-elles toujours telles à ses yeux ? Ne les recherche-t-il pas pour les fuir ? N'est-il pas obligé, pour parler d'elles avec ses frères, de les enfermer dans des noms qui sont les seules substantialités de leurs substances, noms qui ne représentent que des abstractions au fond, puisqu'ils ne représentent que des formes non objectives, et sans manifestations permanentes de même sensation sur le même individu ! Il sied bien au positiviste de venir nous parler de formes et de productions objectives, quand ses moyens d'observation, ses moyens de certitude, dépendent de telles incertitudes d'appréciation. Dans les argu-



ments de ces hommes, il y a plus de grossière ignorance des choses que de sévère observation. Le positivisme est un sommeil de l'esprit qui parlê progrès comme contre-sens de la permanence objective qu'il exige dans ses propositions, nous le répétons, ce prétendant progressiste sommeille, puisqu'en tout il ne veût que des POINTS D'ARRÊT.

---

#### RÉFUTATION DE L'ARGUMENT DES FILS CONDUCTEURS.

---

La réfutation suivante n'est faite qu'en vue de défendre le système de l'homme *microcosme*, que nous avons étudié dans notre *Sanctuaire du spiritualisme*, système offrant une facilité de compréhension bien plus rationnelle que toutes les propositions faites sur ce sujet jusqu'à ce jour.

Admettant la possibilité de l'existence d'un fil conducteur, qui, partant du demandeur au demandé, conduirait le lucide vers ce dernier, se basant pour cette proposition sur ce que ledit lucide le retrouve dans tous les lieux qu'a traversés ou habités le sujet égaré, on admet donc que ce fil existe bien dans tous les lieux.

Si l'homme laisse ainsi un tel fil dans tous les

lieux où il a passé et passe journellement, il est juste d'admettre que ce fil est indestructible.

S'il surmonte tout obstacle qui pourrait le rompre, et qu'il soit en ce jour le seul conducteur du lucide, il existe au moins aussi longtemps que son fileur, sans quoi les actions passées de ce fileur ne pourraient être retrouvées.\*

Si ce fil existe ainsi, ajoutons-nous, chacun de nous doit avoir le sien déposé de la même façon dans tous les lieux où il est allé. Nous ne simplifions pas les choses ici par cette proposition ; nous compliquons au contraire passablement cet échveau, au point que nous n'allons bientôt plus pouvoir le démêler.

Comment alors ce fil qui est déposé dans toutes les rues, habitations et lieux où le sujet a habité ou passé, peut-il être franchi en une minute par le lucide, au point que ce dernier vous dise à peine le sujet demandé : **LE VOILA...**? Avez-vous quelquefois fait une semblable recherche?... Je l'ai faite cent fois, moi, sans lier aucun rapport avec le demandeur, sans conduire par conséquent mentalement étape par étape le lucide, comme le font ordinairement les magnétistes, jusqu'aux lieux qu'ils désirent que les premiers voient.

Que j'aie à demander une personne terrestre ou une personne spiritualisée, je prononce simplement son nom de famille et ses prénoms, comme

si j'appelais cette personne à quelques pas de moi, le lucide accuse la voir de suite, il voit également de la même manière les lieux que je désire lui faire visiter. Si ce lucide suivait dans cette opération un fil quelconque (ce que la logique de votre argument exige pour qu'il en trouve le ou les bouts), ledit lucide ne pourrait en aussi peu de temps le trouver, car il doit faire quelques milliers de circonvolutions au milieu de bien d'autres fils semblables, qui l'enserrent de leurs mailles, fils que ledit lucide ne doit pas perdre de vue. Nos argumentateurs, devant un tel aperçu, vont se récrier que le fil duquel ils parlent est direct entre l'être éloigné et le demandeur. Nous dirons à notre tour ; Qui a pu établir ce fil direct ? C'est le demandeur, répondront-ils, qui pense à l'être égaré, et le joint ainsi par la pensée... Comment fait-il pour fixer sa pensée vers un point inconnu de lui *fort souvent* ? car n'oubliez pas que nous retrouvons dans d'autres lieux que ceux où on les a perdus de vue, des êtres disparus depuis plusieurs années... N'oubliez pas non plus que le demandeur ayant le pouvoir de retrouver ainsi par la pensée le sujet qu'il fait chercher par un lucide, ne serait pas en droit de dire à ce dernier : C'est moi qui établis ce fil conducteur, car le lucide pourrait lui répondre qu'il a la même propriété.

Voyons, nos pauvres argumenteurs, nous allons

vous présenter un argument plus avantageux, qui est de dire, que c'est l'être éloigné qui, connaissant toujours le point d'où il est parti, peut tendre sa pensée vers ce point et par conséquent établir ce fil dont vous êtes amoureux... Mais c'est cela que nous voulons dire, s'écrieront nos adversaires, contents qu'ils seront de cette nouvelle arme que nous leur présentons. Un argument faux ne peut jamais être vainqueur de la vérité ; aussi croyons-nous être plus dans le vrai, en répliquant : Si vous admettez qu'il en soit ainsi, c'est donc que c'est là la loi de cette étude ? Comment nous expliquerons-nous alors la faculté qu'a ce même lucide de voir certains lieux et certains objets vers lesquels il ne trouve aucun fil tendu, vu qu'aucun œil humain ne connaît ce qu'il voit lui-même ? C'est ainsi, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il trouve des sources d'eau, des filons métalliques, des ruines d'édifices, etc, etc., des plantes inconnues de tous, que nous trouvons au lieu qu'il nous a indiqué. Il est donc plus rationnel de dire que ce lucide *peut voir où il étend sa vue*, si vous ne voulez pas qu'il y aille en esprit... Si, au contraire, vous vouliez que c'est l'être éloigné qui, ayant toujours connaissance de son point de départ, établit lui-même ce fil, vous le mettriez dans le cas de pouvoir se tromper, car fort souvent le lieu d'où il est parti est inconnu du demandeur. Comme ce dernier peut

lui-même avoir changé de pays depuis leur séparation, par ce simple fait les deux bouts du fil se trouvent lancés de nouveau dans l'inconnu ; mais en admettant que ce fil soit trouvé, il ne peut être apporté vers nous, comme vous le dites, que par la pensée de l'être éloigné. Nous voilà encore avec un moyen de transport, ma foi, qui en vaut un autre. Voyez-vous cette jolie pensée ailée, parlant d'un pôle de notre globe, pour nous apporter ce fil délicat à l'autre pôle, pensée que tout à l'heure vous niez à nos lucides, pensée dont vous faites malgré vous un intelligent voyageur?... Voyez où vous arrivez\*en argumentant *quand même*. Vous ne pouvez sortir de ces deux propositions : 1° Ce lucide suit le premier fil duquel nous avons parlé, fil embrouillé dans des milliers de circonvolutions, 2° ou il nous faut un fil direct, filé de quelque manière que ce soit !... Je sens que je vous fais souffrir avant de vous tuer.... N'en faites-vous pas autant à mon égard ? Ne suis-je pas à vos yeux, un fou, un halliciné, qui a la turpitude de vouloir vous apporter quelques paroles de consolation, de vous offrir quelques moyens de contrôle, en vous prouvant que vous donnerez encore un baiser à l'enfant que la tombe a réduit en poussière?... Oh ! voyez-vous, c'est que je veux être généreux jusqu'au bout, voilà pourquoi je vous tiens sur la sellette, que je vous réargumente, et que je

veux malgré vous vous rendre heureux par mes études... Revenons à notre fil conducteur, ne le perdons pas de vue. Si je vous accorde que l'être éloigné de vous puisse, par la pensée, établir ce fil de lui à vous, vous me permettrez d'admettre que chacune de ses pensées en établira un semblable. Par pure fraternité vous permettrez bien à tous les êtres distancés les uns des autres de pouvoir ce qu'un peut; par conséquent, nous allons posséder bientôt une pièce d'étoffe ayant une trame passablement serrée, pour laquelle il faudra quelque sagacité au lucide pour en démêler le fil que nous cherchons. Nous aurons changé la proposition sans la rendre plus compréhensible, voilà tout. Terminons cette petite discussion : vous admettez ces fils, je n'ai aucun droit d'en nier l'existence, seulement je doute fort qu'ils soient le moyen par lequel le lucide opère. Admettons cependant qu'ils existent; si je vous accorde qu'ils soient ce moyen sur la terre pour retrouver l'inconnu, vous ne voulez pas me l'accorder pour retrouver également l'inconnu au spirituel. Vous voulez que, le fileur mort, tout fil qu'il a ainsi filé soit rompu entre lui et nous. Cependant vous ne me dites pas comment je peux trouver un trésor, ou tout autre objet caché par cet homme pendant son existence. Vous croyez expliquer les révélations qu'il m'a faites en disant qu'étant obligé de

les vérifier par le secours de [quelqu'un, c'est dans la mémoire de ce quelqu'un que le lucide trouve ces révélations. Mais, je vous le répète, vous ne pouvez m'expliquer qui a conduit le lucide vers ce quelqu'un ou jusqu'à cette cassette enfouie en terre voilà un siècle, ni comment il sait ce qu'elle contient... Vous ne pouvez dire que nous voyons la mort cacher cet objet, ce qui serait admettre une *action en permanence* ; vous ne pouvez admettre également que le lucide soit vrai, en disant qu'il entend parler, et voit agir cet homme au passé. Oh ! n'allez pas dire cela ou vous seriez le plus malheureux des hommes, puisque cette admission seule prouverait que rien ne meurt. Si vous voulez être bien mort, cent fois mort après votre mort, je vous laisse jouir en paix de ce stupide repos, et je n'irai certes pas vous troubler pour vous dire que vous étiez déjà mort sur la terre à toute simple observation et à tout bon sens.

Je vous conseille de faire déposer dans votre cercueil les révélations d'Adèle sur la *nature des pensées* que vous allez lire plus loin, ainsi que les propositions que j'ai faites dans le *Sanctuaire du spiritualisme* à ce sujet ; vous pourrez peut-être vous réveiller pour mieux les étudier et croire que vous êtes moins mort que jamais.

RÉFUTATION DES ARGUMENTS CHRISTICOLES, PROTESTANTS, ETC., ETC., CONTRE NOS ÉTUDES.

---

La lecture des *Arcanes de la vie future dévoilés* est défendue dans toute la chrétienté par décision du tribunal suprême et sacré, nommé la *Sacrée Congrégation*, tribunal christicole et non chrétien. Si l'on nous demande pourquoi, nous répondrons qu'on nous l'a laissé ignorer, qu'on nous a jugé sans nous entendre et condamné sans d'autre forme que le bon plaisir de jeter trois de nos ouvrages dans un seul jour au feu... Si l'on n'a pas voulu nous instruire du sujet de notre condamnation, nous nous en sommes instruit nous-même en relisant ces ouvrages... Nous y avons vu que nous n'admettions pas la divinité du Christ, ni les peines éternelles de l'enfer christicole. Ces derniers tenant même plus à leur enfer qu'à la divinité du Christ, ont cru voir dans nos propositions une négation de la justice divine et en même temps ont craint de perdre un fouet qui leur sert à chasser les masses devant eux, à leur gré, où bon leur semble. Nous répondrons à ces chauffeurs de locomotives lucifériennes, que nous ne savons pas jusqu'à ce jour ce qu'ils entendent par ENFER ; nous leur dirons : Mettez-vous d'accord avec vous-mêmes pour nous présenter ce lieu ou état dûment



constaté et constitué, en ne laissant pas dire par de vos théologiens: 1° que c'est un état dans lequel l'âme souffre *idéalement* de ne pouvoir jouir du sujet de ses affections, souffrance qui pour elle est comparable à un feu dévorant; et 2° laissant dire par d'autres que votre enfer est un immense atelier garni de chaudières d'huile bouillante et de matières sulfureuses dans lesquelles sont plongés à plaisir ceux qui n'ont pas eu le moyen sur la terre de vous acheter une indulgence. Ne venez pas soutenir que la cause de condamnation à de tels tourments dépend de la plus futile action, quand vous permettez aux *jésuites* d'assurer que cette cause réside dans la *conscience*, la *connaissance* que l'on a de cette action. Soyez conséquents entre vous en n'exigeant pas une dispense de 300 fr., par exemple, pour me permettre d'épouser ma cousine, quand les *jésuites*, vos FRÈRES EN TOUTES CHOSES, m'assurent que je peux épouser ma fille si j'ai de l'amour pour elle et que je croie cet amour légitime; que je peux assassiner tel individu si je m'absous dans ma conscience de ce crime!!! Voyez où de tels enseignements conduisent: 1° à pouvoir m'absoudre *sans votre secours si je le juge convenable*; 2° à satisfaire à tous mes appétits *s'ils me paraissent naturels*; 3° à nier les punitions que vous y attachez *si je ne les trouve pas punissables*.

Passons maintenant à une autre question. Vous méconnaissiez la pureté de nos apparitions, parce qu'elles ne sortent pas d'un *couvent* ou de l'*autel*. Cependant vous voulez légitimer celles que vous citez dans vos livres. Quelle différence y a-t-il entre les saints qui ont affirmé les vôtres et les pécheurs qui affirment les nôtres ? Ne prenez-vous pas à tâche de nous dérouler la vie de ces saints, avec toutes les macules de fautes, péchés et crimes qui l'ont salie ? Ne dites-vous pas vous-mêmes que Dieu choisit les siens dans les plus infimes ? Le Christ avait-il ou non choisi ses disciples parmi les moins lettrés et les plus obscurs des hommes ? Saint Paul n'était-il pas un hérétique comme nous avons pu l'être ? Sa foi et son respect pour les œuvres de Dieu étaient-ils plus purs que les nôtres ? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas *voir, dire et faire* ce que ces hommes ont *vu, dit et fait* ? N'avons-nous pas le même amour de connaître l'auteur de tant de merveilles et de lui rendre hommage ? Nous enseignez-vous les moyens de faire cette étude, en nous disant que le doute est un crime, la réfutation un péché mortel ; nous répondant en latin quand nous vous questionnons en français, posant l'éteignoir sur la lumière qu'admirent nos yeux, et nous enfermant dans vos temples *que le Christ est venu fermer* ? devant vos reliques *que le Christ a refusées* ? ... aux pieds de vos personnes que le

Christ a nommées *sépulcres blanchis*?... prier un Dieu que le Christ nous enseigne être dans notre cabinet et non dans ces lieux publics où nous prions pour être vus?... nous commandant de vous croire de par la foi, que le Christ a définie autrement, en disant à Thomas : *Palpe-moi, mets tes doigts dans mes plaies pour déterminer ta foi*? Nous enseignez-vous d'être charitables, par les malédictions que vous portez sur tout ce qui n'est pas vous? d'être humbles, vous offrant à nos yeux couverts des richesses de *nos sueurs*, et nous faisant baiser vos pieds? d'être fraternels en armant nos bras pour telle ou telle cause qu'il vous plait que nous défendions? d'être bons pères de famille, en prenant la moitié de notre avoir, pour dire des messes à l'occasion de fautes que vous n'avez pas su nous *donner l'exemple* de ne pas commettre? Je vous le dis avec sincérité : si vous m'avez chassé de vos temples, c'est qu'il y a longtemps que je n'y allais plus. Si vous êtes aussi puissants par la chair, c'est que l'esprit ne lit pas vos écrits, que les yeux ne voient pas vos fautes, et que la raison humaine dort sur vos portiques.

Dans mes amertumes contre mes ennemis religieux, je fais une grande différence entre les chrétiens et les catholiques ; je respecte les premiers, je méconnaiss les autres ! Je méconnaiss d'autant plus ces derniers, qu'ils sont descendus jusqu'au

niveau des jésuites, de ces hommes de spéculation qui, de la queue du billard à l'épée du soldat, arment leurs mains pour tendre plus assurément leur sébile à notre ignorance, afin de mieux vivre à nos dépens. Oui, tout homme, fût-il un ange dit envoyé du Seigneur, qui viendra vers moi échanger un passeport spirituel contre quelques deniers terrestres, au nom d'un Dieu juste, me fera couvrir cette action de mon mépris, dût-il en découler ma damnation éternelle. Il me serait plus doux de souffrir éternellement dans l'enfer de ces boursiers religieux, que de maculer en quoi que ce soit cette *belle et noble* justice du créateur, telle qu'elle m'a été révélée.

Les protestants ne nous ont pas excommunié, vu qu'ils n'ont pas cette habitude, mais ils portent contre nous les mêmes accusations. Le Christ est bien pour eux *le seul et unique Créateur du ciel et de la terre*, par conséquent, *le seul et vrai Dieu*. Si nous supposons les protestants plus instruits que les catholiques, nous les prierions de ne pas confondre métaphysiquement la nature du Christ avec celle de Dieu, pour en déduire qu'il est vraiment Dieu. Le Christ, étant la *pensée*, le *verbe*, l'*agent* moléculaire de Dieu, est bien Dieu par sa nature, mais il n'est qu'une partie, qu'une fraction de ce grand tout, et non pas le tout lui-même. Des controverses innombrables ont eu lieu

sur cette question, pour prouver que l'esprit et la molécule étant de même nature et aussi anciens que Dieu doivent, par conséquent, être DIEU. Hélas ! un Dieu microscopique et microcosme, je vous l'accorde ; mais autrement, je vous le nie. Vous appuyez votre proposition d'un mystère, qui consiste à nous dire : 1° que l'homme avait offensé Dieu en obéissant, et non en désobéissant, à l'injonction que Dieu lui avait faite de « CROÎTRE ET DE MULTIPLIER » ; 2° que cet homme avait transmis à sa postérité la charge de sa faute ; mais que Dieu, après quatre mille ans de réflexion, s'apercevant qu'il a été un peu rigoureux, et sans doute injuste, en bannissant de ses cieux toutes ces innocentes créatures, décide de se transformer en homme, pour venir sur la terre se faire assassiner par ses enfants, afin de leur pardonner par ce crime la faute d'obéissance de leur père. Et, tout rachetés que sont ces enfants de Dieu, ils sont encore, comme auparavant, privés de sa vue s'ils meurent sans être inscrits sur vos registres : une goutte d'eau et un grain de sel sont plus puissants, en ce cas, à vos yeux que le sang de votre Dieu ! Je ne comprends rien à la morale de cette proposition ; je préfère ne pas vous écouter *que de vous entendre*.

Physiquement parlant, est-ce là le seul moyen qu'avait la divinité de nous sauver ? Ne nous

semble-t-il pas, au contraire, que votre Dieu a voulu nous prouver par là que notre liberté d'action était une vaine proposition ; puisque LUI-MÊME s'offre à nous, crucifié aux quatre membres, par la *nécessité de ce rachat* ? Que deviendraient alors la morale du libre et non libre arbitre, les prières, les indulgences et les religions en général ? Je vous le répète, j'aime mieux ne pas vous écouter que de vous entendre.

D'autres *religionalistes* nous ont argumenté sur l'espèce de purgatoire que nos lucides admettent à la sortie de l'état terrestre. Nous ne voulons pas engager ici une discussion sur la vérité de cette révélation, c'est une question de morale et d'appréciation ; ce n'est pas à nous de définir la justice de Dieu, c'est au contraire à nous de la respecter. Nous prions le lecteur de bien méditer, à ce sujet, ce qui nous a été révélé par Adèle, concernant *la justice et la miséricorde divine*, révélation qu'il lira plus loin. Nous pensons établir par nos réflexions sur cette révélation que nous entendons quelque peu la morale religieuse, non d'une caste, *mais universelle*. Nous ne désirons pas influencer le lecteur à l'entrée de ce livre, au contraire, nous nous faisons un devoir de taire nos observations. Que les catholiques, les protestants et toutes les Eglises du monde sachent seulement que nous venons au secours de leur ensei-

gnement dans ce qu'il y a de respectable pour Dieu et de digne pour l'homme ; que, loin de leur présenter (comme quelques écoles magnético-spiritualistes l'ont fait jusqu'à ce jour) une vie toute de bonheur à la sortie de celle-ci, sans aucun compte à rendre de la vie terrestre, nous allons au contraire, leur prouver qu'il n'en est pas ainsi, que chacun médite pour son propre compte et non pour le compte d'autrui ; que les catholiques argumentent moins nos propositions s'ils ne veulent pas que nous argumentions les leurs. Nous damner n'est pas nous combattre, entrer en lice avec nous serait misérable si c'est pour nous assassiner lâchement ; qu'on nous donne d'égales armes pour la discussion, nous ne rougirons point la terre d'une seule goutte de sang, mais nous stigmatiserons le front de nos adversaires du rouge de l'ignorance et de l'impudicité.

---

RÉFUTATION DE L'ARGUMENT CONTRE LA VIE  
TERRESTRE.

---

Un jour une dame d'une égale instruction à sa haute position sociale nous fit les observations suivantes : « Hélas ! monsieur, ce que contiennent

les *Arcanes* est parfait, au point de vue de tout ce qui a été dit jusqu'à ce jour sur la sagesse divine ; mais est-ce que cette sagesse n'eût pas pu éviter aux hommes toutes les douleurs dont ils sont assiégés sur la terre, et les faire jouir du même bonheur que vous dites qui les attend à la sortie de ce monde ? »

— Si le bonheur était égal, répondis-je à cette dame, il eût été inutile à l'homme de le quitter pour un état semblable.

— Pourquoi alors Dieu n'a-t-il pas voulu que l'homme comprît et restât dans son primitif état ?

— Parce qu'il y a la nécessité qui domine les actes de Dieu, comme elle domine les nôtres. Dieu a voulu procurer un bonheur constant à l'homme puisqu'il l'a créé au sein de toutes les joies désirables comme vous l'avez lu dans le premier volume de cet ouvrage, et dans la *Lumière des morts*, mais Dieu n'a pu faire comprendre à cet homme la beauté et la bonté de son état présent, qu'en le plaçant dans un état contraire, pour qu'il les compare tous les deux, les apprécie, et détermine sa conviction à cet égard.

— Vous dites que Dieu n'a pas pu... Y aurait-il quelque chose au-dessus de la volonté de Dieu ?

— Je le répète, madame, il y a au-dessus de la volonté divine le complément et l'exécution de cette volonté, exécution qui exige les moyens d'être



comparée pour être comprise. Si vous enlevez à l'homme tous les moyens de comparaison, il ne pourra connaître ni le beau, ni le laid; le bon et le mauvais. C'est au contraire le grand amour que Dieu avait envers ses enfants, qui l'a forcé de les placer dans des conditions moins heureuses, afin de leur faire comprendre la béatitude de leur premier état. Si vous voulez porter vos regards sur votre position présente, madame, vous qui possédez la santé, la fortune, les honneurs et toutes les joies de cette vie terrestre, ne verrez-vous pas que vous êtes la première à faire entendre des plaintes? Votre bonheur est cependant bien grand auprès du mien, vous ne pouvez l'apprécier qu'en observant que je suis plus pauvre, plus malade, plus ignoré, et moins aidé que vous dans mes besoins. Comment alors pourriez-vous comprendre le beau de votre position, si vous n'aviez pas le laid de la mienne à observer, l'obscur et le triste de milliers d'autres qui souffrent chacun à leur part d'une souffrance nécessaire à calmer celle de son voisin par l'appréciation que ce voisin fait d'un état encore pire que le sien? Dieu n'a pas voulu autre chose que ce que nous voulons nous-mêmes envers nos enfants lorsqu'ils s'ennuient auprès des jouets dont notre sollicitude les entoure, Dieu a distancé ses dons, comme nous reprenons les jouets à nos enfants, ce qui cause alors leur grand désir de les

reposséder; leurs pleurs remplacent, il est vrai, leur ennui, mais aussi leur joie succède à ces pleurs. Toutes nos accusations contre la divinité sont aussi injustes que nos désirs sont insatiables. Méditez bien cette proposition, et vous jugerez autrement l'état terrestre. Chacun est en regard devant ce qu'il a perdu ou ne possède pas. Le riche comme le pauvre a ses désirs dévorants : s'il possède beaucoup, il lui manque toujours l'accomplissement du plus cher de ses vœux, il offre moins de plaies et de haillons à nos yeux ; mais en revanche, il offre à notre ouïe, les plaintes de son âme, et les haillons de la honte qu'il éprouve de n'être pas le plus grand d'entre les grands. Je vous le répète, madame, NE JUGEONS PAS LA DOSE DES SOUFFRANCES DE CHAQUE ÊTRE, AU SOURIRE DE SES LÈVRES NI AUX PLEURS DE SES YEUX, MAIS BIEN AUX DÉSIRS BRULANTS DE SON ÂME.

C'est là que je pense que la part de tous est égale, et cette part étant utile comme nous l'avons vu, devient la bonne part, puisqu'elle est le stimulant et le complément de notre bonheur futur.

---

RÉFUTATION DEL'INDIVIDUALITÉ COLLECTIVE DEL'HOMME  
EN FAVEUR DE L'INDIVIDUALITÉ DE L'ÂME HUMAINE.

---

L'argument le plus subtil que nous avons en-

tendu jusqu'ici, c'est, sans contredit, celui qui n'admet l'existence de l'individualité humaine que par le concours des agrégats atomiques qui dessinent sa forme; ce qui, par conséquent, représente une individualité collective et non pas une individualité réelle définie sous le nom d'âme humaine.

Combien y a-t-il d'hommes qui se renferment dans la subtilité de cet argument pour combattre nos propositions et confondre ainsi l'*habit* avec le *corps*, la *pensée* avec l'*action*? Hélas! c'est ce même argument lui-même qui nous fortifie dans nos études. L'on nous dit : Voyez une nation qui porte un nom, vivant sous un gouvernement quelconque, que devient cette prétendue nationalité dans la GRÈCE absorbée par la TURQUIE, dans la RÉPUBLIQUE ROMAINE absorbée par le CATHOLICISME, dans l'IRLANDE absorbée par ALBION, dans la POLOGNE absorbée par la RUSSIE, dans la HONGRIE absorbée par l'AUTRICHE, dans l'AFRIQUE absorbée par la FRANCE et dans l'EUROPE qu'absorbe assurément l'AMÉRIQUE?... Ces nations sont bien des CORPS, des MOI, des RÉSISTANCES constituées ayant vie de par la pensée et l'action collectives de êtres qui les composent, ce qui leur fait dire à chacune : Je *pense*, je *veux*, je *fais*!... que deviennent, dirons-nous, ces grands êtres dans les positions précitées, et à la disjonction des molécules

humaines qui les composent? rien!... L'homme n'étant qu'un pareil assemblage d'individualités atomiques n'est plus rien à la disjonction des parties qui le composent... Toutes les productions des trois règnes ne sont qu'une semblable agrégation de molécules diverses qui subissent la même loi de jonction et de disjonction!...

Nous répondrons : On ne peut douter que la forme matérielle de l'homme ainsi que les pensées qui le font agir ne soient pas une semblable agrégation d'atomes de toutes espèces, *vivants, pensants et agissants*. Ces agrégats se joignent à l'exemple des hommes à tel *attrait* qui présente des affinités à leurs appétits et ils se disjoignent comme l'homme pour suivre le tourbillon torrentiel du mouvement général et subir d'autres états sans doute. Nous sommes d'accord en cela, parce que c'est une vérité mathématique qui, en dehors de la physique, nous a été démontrée par l'esprit Emanuel Swedénborg (voir les révélations que nous rapportons plus loin sur l'incarnation de l'âme humaine), mais nous n'avons qu'une observation à présenter à nos argumentateurs, qui est celle-ci : Voyons-nous une seule forme dans les trois règnes se présenter à nos yeux sans avoir pour principe de vie un germe quelconque? Une fleur pousse-t-elle sans une graine, un arbre sans une amande ou une rebouture, un être enfin sans semence? Cette graine,

cette amande, cette rebouture ou cette semence, ne sont-ils pas les *points attractifs* éternels et *immuables* de tous les agrégats atomiques qui se groupent à eux pour présenter à nos yeux les formes que nous voyons ? Lorsque ces formes disparaissent, les atomes qui les composaient ne vont-ils pas ailleurs construire un autre édifice ?... N'admet-on pas qu'un seul de ces atomes ne peut être anéanti sans compromettre la sécurité de l'univers ? S'ils ne peuvent être anéantis, ils sont donc immortels ? S'ils sont immortels et qu'ils recomposent ainsi indéfiniment d'autres formes, ils ont donc l'attrait éternel de composer des formes ?... Nous voici malgré nous à trouver une *intelligence* immortelle dans le moindre atome de l'univers, intelligence enfermée dans un rôle quelconque, soit *colorant*, *odorant* ou *sonore*, se résumant dans *une même* immortalité d'objectivité ou de sensation pour nos sens. Si nous *sommes forcé* de par l'*expérience* de concéder une telle faculté au simple atome, nous ne pourrions en méconnaître une pour le moins semblable, si elle n'est plus compliquée, A L'ATOME GERME ATTRACTIF autour duquel il se groupe pour représenter une forme quelconque à nos yeux.

Sans le vouloir, nous voilà arrivé (tout en acceptant l'argument qu'on nous a posé) à nous en servir pour qu'on accorde le même droit d'immortalité à l'*atome attractif* qu'à l'atome attiré. Peu

nous importe donc maintenant que la vie collective du vêtement matériel de l'homme soit détruite par la désagrégation des atomes qui le composaient, si l'on nous laisse la vie de l'atome *attractif*, après comme on nous l'a accordée auparavant.

On nous accordera cette vie immortelle, à n'en pouvoir douter, *des germes de toutes formes*, mais on nous dira qu'elle n'est ce que nous la connaissons, que, pendant sa vibration collective ; car, lorsqu'elle rentre dans son primitif état, elle n'est plus qu'un être sans sensations, sans connaissance ni souvenir de son moi passé et présent... Nous réfuterons cet argument victorieusement, nous le pensons, en établissant même qu'une nation ou une société, parce que c'est un être collectif, n'est pas plus privée d'immortalité ni du souvenir de son passé que toutes les individualités matérielles. Si nous avons prouvé que les formes en général étaient dues chacune à un germe préexistant, nous allons prouver également qu'une nation, comme une société, doit son être à un semblable germe, mais à un germe qui n'est démontré à notre observation qu'à *l'état de pensée seulement*. Un *Romulus*, par exemple, a la pensée de fonder une ville, une province, une nation, qui sait, peut-être un empire universel. Cette pensée renferme en elle, comme le germe des formes matérielles, tous les moyens d'obtenir ce résultat.

L'esprit de Romulus voit dans et par cette pensée l'existence d'une quantité immense d'actions utiles à son exécution avec une telle précision, qu'il ne peut douter du succès de sa vibration future. Cet homme soumet, à ceux de ses frères qu'il croit capables de l'accepter, le plan qu'il médite et tout ce que lui suscite d'avantageux sa pensée. Le projet est vaste, bien combiné et complet en lui-même ; il ne s'agit plus que de lui donner cours par l'action. Des masses d'hommes le soutiennent et le rendent sensible aux sens de leurs frères contemporains et successeurs pendant des siècles, jusqu'à ce qu'un Pierre, ou tout autre religieux, donne cours à une autre pensée suivant la même route, et change ainsi le Capitole de Romulus en chaire évangélique du catholicisme. Je demande si la nation romaine, grand corps collectif, n'est plus, parce que la bannière du Christ a remplacé celle de Romulus, et si même la chaire de Rome ne sera plus, parce qu'elle sera remplacée par quelque chaire plus ou moins puissante... Non, les individualités intelligentes qui se sont jointes à la pensée-mère de Romulus ou de Pierre n'ont rien enlevé à ces pensées, parce qu'elles sont remplacées par d'autres. La nationalité romaine, comme la chrétienté, existe en entier *spirituellement*, dans les pensées d'où elle est sortie, comme l'arbre, la fleur ou l'homme vivent en entier *spi-*

*rituellement* DANS LE GERME D'OU ILS SONT SORTIS. S'ils ont laissé sur la terre l'objectivité collective de leur forme matérielle, on ne peut douter, par les raisons que nous venons d'exposer, qu'ils doivent être spirituellement, où l'on admet que soient les atomes qui ont vécu dans leur sphère, et qu'ils n'y soient avec toutes les puissances de *cognition* qu'ils avaient avant de revêtir une forme objective à nos sens. Si ces germes n'avaient pas possédé en eux primitivement tous les *attraits*, toutes les puissances des choses et des formes qu'ils ont manifestées matériellement, ces choses, à l'état d'atome, ne se fussent pas trouvées dans leur sphère. Se trouvant à l'état spirituel dans leur sphère, avant comme après leur manifestation objective à nos yeux, ces germes, disons-nous, peuvent donc très bien disposer spirituellement de leur entourage, comme ils en ont disposé matériellement.

Ce n'est que la vie et l'intelligence d'un atome de plus à admettre dans cet immense *magasin atomique*. Nous ne voyons pas pourquoi l'on voudrait anéantir l'un pour laisser vivre l'autre. Cet argument atomique n'est donc qu'un véritable atome de raisonnement.

---



RÉFUTATION DE L'ARGUMENT FAIT CONTRE LES  
VÊTEMENTS QUE PORTENT LES ESPRITS.

---

M. du Potet, dans son appréciation du premier volume de cet ouvrage, ridiculisa ce que nous disons sur les vêtements que portent les esprits qui sont demandés par nous dans nos séances d'apparition, en criant : « Voyez-vous tel esprit habillé en garde national, tel autre, etc. ? » Cet auteur fut dans la même appréciation jusqu'à nous nier la possibilité de converser avec ces esprits dans le *patois que nous parlons*, aussi ne voulut-il pas admettre qu'ils portassent des vêtements terrestres.

Le 162<sup>e</sup> numéro du *Journal du magnétisme*, contient un récit très curieux sur les manifestations spirituelles, qui ont lieu de nos jours en Amérique, par lesquelles les esprits lient rapport avec les hommes de la terre, conversent avec eux, et leur rendent leur présence sensible par des attouchements, par des transports de meubles et des bruits que tous les spectateurs entendent.

L'auteur de cet article, suivant les mêmes errements que M. du Potet, ne paraît pas admettre que ces esprits soient couverts des vêtements que les spectateurs accusent leur voir.

Nous demanderons à ces écrivains s'ils préfè-

raient que ces esprits se montrassent à nos yeux dans l'état d'Adam.

Nous leur demanderons en plus ce qui leur prouverait qu'ils sont des êtres pensants s'ils ne parlaient pas...; ce qui leur prouverait que ce ne sont pas de simples images des décédés, daguerréotypées dans la mémoire du demandant, s'ils ne répondaient pas à leurs questions, dans la *patois que nous parlons*, bien entendu, pour être compris de nous.

S'ils n'avaient pas un langage tant représentatif que terrestre, on dirait qu'on ne peut les questionner.

S'ils nous répondaient dans un langage musical, aromal, ou sensitif, on dirait que ce sont des linguistiques orgueilleux, qui ne veulent pas salir leur langue par des phrases et des sons dont ils se servaient sur la terre.

S'ils sont vêtus comme ici-bas, on les trouve trop communs, et en dehors du progrès des modes terrestres.

S'ils sont plus élégamment vêtus, on les trouve trop attachés à l'idéal des *Mille et une nuit*.

S'ils sont nus, on les trouve impudiques, et l'on veut savoir comment ils étaient habillés sur la terre.

De quoi veut-on donc les couvrir? car tel tissu, si spiritualisé soit-il, sera toujours un tissu prouvant un reste d'usages terrestres, et exigeant un

*tisserand*... Les religions en général ont tellement senti la nécessité morale de représenter vêtus les esprits et les anges, qu'ils en ont agi de même envers Dieu. En effet, à partir du moment où l'on veut donner la forme humaine à cet être *sans forme*, on ne peut faire autrement que de le couvrir de manière à commander à notre respect et à ne point blesser la pudeur de notre âme.

Nous demanderons à ces argumentateurs ce qu'ils veulent enfin qui existe pour l'esprit dans l'état spirituel. Si on lui ravit tout ce qui est connu de nous, on ne comprend plus son existence...; si on lui laisse quelque peu que ce soit de ce que nous connaissons, on ouvre le chemin des suppositions et ce chemin est large.

Si l'on admet qu'il pense comme sur la terre, et lie rapport avec les hommes matériels, parle avec eux par le secours des lettres alphabétiques, comme cela se pratique dans les manifestations d'Amérique, on le fait parler forcément le patois des hommes.... S'il frappe des coups, remue des meubles, etc., etc., il sait donc ce qu'il fait et ce qu'il dit et, à n'en pas douter, ce que nous faisons nous-mêmes; ce qui prouve une continuité d'affection pour ces choses, comme nous l'avons avancé. Que répondra à cet argument?

Pauvreté des pauvretés, ne croit-on pas entendre un avocat à bout de droit et de savoir s'écrier qu'il

en rappelle... à qui ou à quoi ? A l'orgueil de dire le premier ce qu'il ne veut pas que les autres disent avant *ou avec lui*.

Ne voulant pas fatiguer nos lecteurs par une dissertation plus étendue des arguments que la malveillance a faits contre nos études, nous avons cru annuler les principaux. Nous allons passer à l'appréciation des apparitions qui suivent, apparitions de choix, répondant chacune à un des arguments précités. Le lecteur sait que nous tenons à sa disposition l'original des procès-verbaux que nous citons, et que nous nous ferons toujours un devoir de lui donner tous les détails complémentaires et les renseignements dont il aura besoin. Nous le prions de nouveau de se mettre à l'œuvre lui-même et d'obtenir de ces apparitions, d'après les recommandations que contient cet ouvrage. L'étude faite par soi-même, si pauvre soit-elle, est cent fois plus convaincante que celle des autres. Nous avons entendu une grande partie des hommes dire : Nous n'avons pas de lucides, nous ne pouvons en faire, nous ne connaissons pas le magnétisme ; nous voudrions croire, mais nous n'en avons pas les moyens. Il nous semblait entendre un gastronome prier qu'on savourât le suc des mets pour lui, un amoureux qu'on embrassât sa fiancée en son nom, ou un amateur qu'on allât au théâtre à sa place. Il faut être franchement bien peu soucieux de son

avenir, et de ceux que l'on pleure, si l'on n'a pas la force de tenir dix minutes sa main sur le front de qui veut bien la supporter, jusqu'à ce qu'on trouve une organisation somnambulique. Il faut être privé de tout amour de l'étude pour préférer sottement nos propositions plutôt que de leur sacrifier quelques heures d'examen. Il faut enfin être bien orgueilleux et peu fraternel que de traiter d'aussi consolantes propositions d'hallucinations ou de charlatanisme. Avoir en soi les moyens de contrôle que nous réclamons, et ne pas vouloir s'en servir pour apprécier !... Nous le disons à regret, le premier mot de cette faculté que nous avons découverte chez l'homme serait encore à prononcer de notre part, que nous y regarderions à deux fois, tant nous sommes peu récompensé de tant de travaux d'études et de dévouement.

Notre adversaire, M. le baron du Potet, nous avait dit ces mots qui étaient prophétiques pour nous, lorsque nous publiâmes le premier volume de cet ouvrage : « Vous traitez vingt ans trop tôt de ces questions, l'homme n'est pas préparé à les comprendre. » Hélas ! répondions-nous alors, pourquoi le voyons-nous baigner de ses larmes la cendre de ceux qu'il croit à jamais perdus pour lui ? A quel moment de l'existence humaine pouvons-nous arriver plus à propos pour dire à cet homme : Console-toi, frère, celui que tu crois à jamais séparé de

toi, est là à tes côtés, qui t'assure par ma voix qu'il vit, qu'il est plus heureux que sur la terre, et qu'il t'attend dans des sphères rapprochées pour continuer ses intimités avec toi. Si tu ne veux pas en croire ma parole, tiens, regarde cette jolie tête enfantine, qui pleure parce qu'elle te voit pleurer, parce que tu lui dis qu'elle ne reverra plus sa mère chérie ; pose ta main sur son front, et dans quelques minutes, tu vas la voir sourire à celle que tu crois morte ; elle va te conter ce qu'elle est, où elle est, et ce qu'elle fait. Tu ne pourras douter un instant que ce marbre qui t'effraye, est la porte du temple de l'immortalité où nous vivons tous éternellement pour nous aimer éternellement !

Je dis cela à ce frère malheureux, et loin de me serrer la main en signe de gratitude, il me regarde avec mépris, en s'écriant : Cet homme est fou !!...

Puissent tous mes frères ne pas penser de même, afin de me donner l'espoir que le fruit de mes veilles n'a pas rencontré que des sourds et des aveugles, et puissent les argumentateurs de doctrines aussi consolantes avoir au moins la générosité du silence ; car c'est un crime aux yeux de Dieu, plus répréhensible qu'ils ne le croient, que de changer le sourire de leurs frères en pleurs de désolation.

C'est un raffinement de cruauté bien inexplicable que de torturer son intelligence avec un certain

plaisir, pour prouver aux hommes qu'aucun autre bonheur ni aucune existence ne les attendent à la sortie de la vie terrestre, et que l'œuvre de l'Éternel est noyée dans les ténèbres et les larmes de ses créatures.

Puissent de tels hommes, enfin, pleurer le passé si bon leur semble, mais laisser les autres sourire à l'avenir !



## APPARITIONS NOUVELLES.



### ATTESTATIONS.

1<sup>re</sup>. Je, soussigné, certifie avoir demandé l'apparition de ma mère décédée il y a dix années, à madame Adèle Maginot en sommeil magnétique, et avoir reçu de cette lucide un signalement détaillé très exact. Je reconnais en plus que, parmi la quantité de détails que m'a donnés cette somnambule, il s'est trouvé deux particularités qui m'étaient totalement inconnues, qui sont : 1<sup>o</sup> que ma mère souffrait d'une douleur rhumatismale à la jambe gauche ; 2<sup>o</sup> qu'elle affectionnait beaucoup la fleur du réséda. Je me suis renseigné à l'égard de ces deux révélations auprès des personnes qui

pouvaient le faire, et j'ai acquis la certitude qu'elles étaient exactes. Dans l'état d'inquiètes et consolantes observations, on m'avait jeté cette apparition, faite cependant sans lier aucun rapport avec la lucide. Je désirai en obtenir une deuxième de la même manière. Cette fois je demandai, en présence de deux témoins, l'apparition de mon oncle, décédé depuis six années. Les renseignements que j'ai reçus à son égard ont été aussi détaillés et aussi exacts que ceux que j'ai obtenus sur ma mère. Il s'est trouvé également une particularité qui m'était inconnue, qui était une douleur rhumatismale qu'avait mon oncle dans le genou de la jambe droite; les renseignements que j'ai pris à cet égard m'ont prouvé que la lucide avait vu juste.

Je n'ai pas moins été étonné à la description qui m'a été faite de ses vêtements, en y reconnaissant après avoir fouillé dans mes souvenirs, une veste d'une certaine couleur et un pantalon *à pont*, au lieu d'être fendu par devant, comme on les portait alors.

J'ai cru par la réussite de ces deux séances devoir en marquer ma satisfaction à M. Cahagnet en signant le présent pour lui servir au besoin.

Paris, ce 3 mars 1852.

*signé : MARCHANDISE,  
négociant rue aux Ours (Paris).*



2°. Je, soussigné, reconnais avoir demandé à madame Adèle Maginot, en sommeil magnétique, l'apparition de mon mari; les détails minutieux, ainsi que les conseils donnés par le décédé, m'ont paru d'une exactitude irréprochable; en foi de quoi j'ai signé le présent pour servir au besoin.

Le 30 mars 1852.

*Signé* : Thérèse SVICHEVESKY.

OBSERVATIONS SUR L'ATTESTATION PRÉCITÉE.

Je dois faire observer que plusieurs particularités de l'ordre de celles qui suivent ont été révélées par la lucide dans cette apparition, particularités que j'ai crues assez curieuses pour être mentionnées. La personne décédée était âgée de quatre-vingts ans et n'avait quitté la terre que depuis quinze jours. L'épouse de ce monsieur lui fit demander si elle devait quitter la France et retourner en Pologne, sa patrie, demande à laquelle il répondit ainsi : « Je te conseille de quitter ce pays, qui *sous peu sera très agité* (1), et de retourner en Pologne veiller toi-même aux affaires d'intérêt qui te concernent. »

---

(1) Nous croyons voir cette agitation dans les événements de décembre 1852.

D... — Redouterais-tu la guerre ?

R... — Après les troubles qui surviendront en France, oui ; mais je ne redoute pas la guerre.

Adèle dit voir, à ce mot, ce vieillard se traînant à peine il n'y a qu'un instant, se redresser avec fierté et orner sa poitrine de plusieurs décorations qu'elle ne lui avait pas vues auparavant : elle lui en distingue une entre autres aux couleurs nationales de France, qui est beaucoup plus petite que les autres et à laquelle il paraît attacher un grand prix. Cette dame dit que cela ne lui semble pas étonnant, vu que c'était la croix d'honneur ; qu'à la vérité son mari portait plusieurs décorations qu'on nomme *crachats*. Ce monsieur avait servi sous Napoléon, qu'il aimait beaucoup ; mais qu'à la chute de ce grand homme il avait pris la France en horreur, ce qui pouvait contribuer à lui faire conseiller de la quitter.

Cette dame lui fit demander s'il avait revu sa mère. Il répondit qu'il n'avait pas encore eu le temps de le faire, occupé qu'il était à admirer les brillantes choses qu'il voyait. Mais Adèle accusa voir venir à lui un ami, dont elle donna le signalement à la consultante. Cette dame, plongée dans une profonde douleur, par tout ce qu'elle avait entendu dire à la lucide, s'était approchée d'elle en passant son bras dans le sien, comme si elle pensait par cette jonction pouvoir toucher de plus près

celui qu'elle regrettait si amèrement. Ses larmes commandaient le silence des deux personnes qui l'accompagnaient, et elle ne paraissait pas reconnaître le signalement de l'ami de son mari, qu'Adèle assurait être connu de cette dame. Après un instant de pieux recueillement, cette épouse infortunée pria la lucide de demander seulement le prénom de cet ami, vu que son mari en avait perdu plusieurs avant de mourir. Adèle s'acquitta de cette demande, mais je voyais qu'elle n'osait rendre la réponse.

Moi, de mon côté, sachant que c'est là l'écueil que nous rencontrons le plus souvent, je la pressai peu. Cependant nous ne pouvions en rester là, lorsque Adèle, partageant l'état de gaieté dans lequel était cet ami, s'écria : « Ce monsieur se moque de moi, sans doute ; je n'ose répéter ce qu'il me dit en se frappant la poitrine, vu que cela ne répond pas à ma question. J'engageai Adèle à tout dire. Au même instant, elle répéta en riant ce qu'elle venait d'entendre : « DU DERNIER DES ROMAINS VOILA CE QU'IL EN RESTE ! » Qu'on pense l'effet que devait produire cette réponse arrivant aussi brusquement et surtout dans un moment aussi religieux. Je craignais que notre expérience ne fût compromise, surtout à l'air de gaieté d'Adèle, qui ne s'occupait plus qu'elle avait une infortunée qui sanglotait pendue à son bras. Il n'en fut pas ainsi, car cette

dame ne faisant attention qu'au nom de *Romain* qu'elle avait entendu prononcer, s'écria tout de suite qu'elle reconnaissait ce personnage, qui effectivement était très gai et portait le prénom de *Romain*.

Adèle dit que ces deux amis avaient servi ensemble; et au moment où la consultante faisait prier son mari de tâcher de voir sa mère, la lucide dit qu'elle avait entendu dire à l'ami du mari : « C'est cela, va voir ta mère. Je vais en faire autant envers ma fille. Au revoir. » Cette dernière révélation fut encore très exacte, car ce monsieur avait effectivement perdu sa fille quelque temps avant de mourir.

Que penser de ces faits? sont-ils concluants? sont-ils une communication de pensée? Cette dame eût-elle jamais pensé à répondre un tel vers qui était si bien approprié à la demande faite? La lucide eût-elle osé rire si elle n'avait pas été avec un personnage très gai qui lui faisait partager son état? etc., etc.

Au mot de guerre, eût-elle pu, comme un éclair, voir cet homme chargé de décorations et en affectionner une aux couleurs tricolores, elle qui savait qu'elle parlait à un étranger? Cette dame pensait-elle davantage à cette circonstance? Il faudrait vouloir argumenter quand même, pour le faire dans une telle circonstance.

3°. Après avoir lu l'ouvrage ayant pour titre : *Arcanes de la vie future dévoilés*, publiés par M. Alph. Cahagnet, je désirai recevoir une plus ample confirmation de ces faits incompréhensibles.

Je me rendis à cet effet chez ce monsieur, et le priai de me donner une séance d'apparition, lui disant que j'avais été chargé par un petit groupe de mes amis, *étudiants* comme moi, de vérifier ces faits qui produisaient une certaine sensation d'incrédulité dans notre esprit ; que si la séance réussissait, j'étais prêt à l'attester à mes amis, ainsi que publiquement. M. Cahagnet me répondit qu'il me donnerait cette séance à cette condition. Au jour convenu, je me rendis chez ce monsieur. Il endormit devant moi sa lucide, madame Adèle Maginot, et lorsqu'il le trouva convenable, il me demanda simplement le nom et les prénoms de la personne que je désirais faire apparaître. Je n'avais pas terminé ma réponse, que la lucide accusa voir l'ami demandé. Le signalement qui m'en fut donné (sans aucune question adressée par moi) fut très exact... ; les circonstances très détaillées de la mort de mon ami me furent également révélées, au point que la lucide accusa lui voir rendre du sang par la bouche.

Je voulus connaître si on serait aussi vrai dans les détails des affections, je fus entièrement sa-

tisfait... Je voulus fouiller dans le passé et m'assurer si des scènes de jeunes gens, des conversations animées, etc., étaient en permanence éternellement chez le décédé ou dans ma mémoire ; j'obtins la certitude que la lucide pouvait connaître le passé d'une manière qui ne répond nullement à nos souvenirs, car le fond de ses réponses est le même, mais les détails ne sont nullement ceux que le souvenir les rappelle à notre esprit. Pour me rendre bien compréhensible, j'expliquerai ces choses d'une autre manière, sans pour cela dire plus ou moins ; il me fut même dit plusieurs choses que je ne connaissais pas. Il m'en fut dit d'autres à titre de prophéties, dont une s'est déjà réalisée ; c'est l'apparition de mon ami à moi-même dans un état voisin du sommeil... L'ensemble très compliqué de ce que j'ai entendu et vu commande à ma sincérité de certifier que les quelques doutes qui restaient dans mon esprit après la lecture des *Arcanes* sont totalement dissipés, et que je crois à la possibilité de communiquer avec les personnes décédées, sans pouvoir me rendre compte de ce surprenant phénomène.

*signé : H. GODQUIN,*  
*étudiant en médecine, 60, rue Blanche,*

SUPPLÉMENT A L'APPARITION PRÉCITÉE.

Un jour, un de nos bons amis nous envoya la traduction d'un article du *Magiskon*, journal allemand traitant de magnétisme. Cet article porte pour titre : *Désordres par le magnétisme en Amérique*, et il est inséré dans notre cinquième livraison de l'*Encyclopédie magnétique spiritualiste*. Il est question dans cet article d'un *voyant* ou *medium*, personne jouissant d'une haute considération et d'une position élevée dans la magistrature de ces contrées. Ce monsieur y déclare avoir demandé aux esprits avec lesquels il était en rapport dans ses états de voyance, si ces derniers pouvaient lui enseigner quelque ouvrage traitant des lois physiques de la nature pour faire cette étude, dont il n'avait aucune notion. Les esprits lui répondirent de consulter les *Lettres odiques-magnétiques* du chevalier de Reichenbach, de Vienne (Autriche), vu que cet ouvrage était le plus parfait en ce genre. Ce monsieur assure qu'il n'avait jamais entendu parler de cet ouvrage, quoiqu'il soit publié depuis un an. Le même traducteur de l'article précité, possédant cet ouvrage, eut la bonté de nous le traduire ; nous en primes connaissance avec le plus grand plaisir, vu qu'il infirmait la principale des propositions que contient notre *Sanctuaire du spiritualisme*, qui

est que tout ce qui existe de matériel à nos yeux, de quelque nature, de quelque règne et forme que ce soit, n'est qu'un composé de lumière, lumière que M. de Reichenbach nomme *od*. Nous avons acquis cette certitude, comme on a pu le lire, dans un moment d'extase provoqué artificiellement. Lorsque nous eûmes pris connaissance des recherches du savant précité, il nous revint à la mémoire qu'un jour étant à la bibliothèque de l'Institut, nous avions vu un ouvrage traitant de métallurgie, en deux ou trois volumes in-4°, publié par Emmanuel Swedenborg, ouvrage qui est encore le seul dont on se sert aujourd'hui dans cette étude. Comme il était écrit en latin, nous ne pûmes prendre connaissance que des figures de tous genres qu'il contient, parmi lesquelles nous remarquâmes des pierres d'aimant, ou de toute autre nature, qui étaient entourées d'une espèce d'atmosphère fluide représentant des courants, s'étendant dans toutes les directions. Nous crûmes donc que Swedenborg avait étudié cette question et l'avait traitée plus amplement encore que M. Reichenbach, en ajoutant des figures à des démonstrations écrites. Nous priâmes Adèle, en sommeil, de demander ce savant pour nous renseigner sur cette question. Lorsqu'il fut présent, il approuva fortement l'ouvrage de M. Reichenbach, et nous dit que les propositions que cet ouvrage contient sur la substance



lumineuse dont sont formés tous les corps sont exactes. Nous demandâmes à cet esprit si lui-même n'avait pas traité cette question en parlant des métaux. Il nous répondit qu'il l'avait traitée pour ce règne seulement, mais que l'auteur précité avait été plus complet que lui à cet égard ; et il ajouta : Ce n'est point en traitant des métaux, comme vous le dites, que j'ai abordé cette question, mais c'est en traitant des *minéraux*. Adèle me dit : Fais bien attention, il te dit *minéraux*, et toi tu dis métaux, ce n'est donc pas la même chose ? Qu'est-ce que c'est que des minéraux ? disait-elle en marmottant dans ses dents. — Ne t'en inquiète pas, je sais ce que veut dire notre bon ami, lui répondis-je, mais demande-lui s'il ne serait pas bon que l'ouvrage de M. Reichenbach fût publié en France. — Certainement, lui dit Swedenborg, c'est *pour cela qu'il vous a été envoyé tout traduit*. — Mais je ne puis faire les frais de cette publication en dehors de ceux que me coûtent les miennes propres. — Il vous viendra un *ruisseau*, et cet ouvrage sera publié.

Ainsi se termina cette séance que j'ai citée ici comme une partie du préambule de l'histoire suivante et comme s'y reliant trop pour en être disjointe. M. Godquin, cité dans l'apparition à laquelle ce supplément fait suite, continua de me fréquenter vu que dans une nouvelle apparition qu'il avait eue

lui-même de son ami, ce dernier lui avait dit : « Te voilà bien adressé, tu fais bien de voir Cahagnet, c'est le centre du spiritualisme qui te convient ; il est dans le vrai. » Ce monsieur, étant frappé de cette révélation, la mit à profit en me rendant visite souvent. Dans un de nos entretiens je lui parlai de l'ouvrage de M. Reichenbach, et des doutes que j'avais conçus, que Swedenborg avait traité cette question dans un ouvrage sur la *métallurgie*, ainsi que des réponses qui m'avaient été faites à cet égard. M. Godquin me dit : Je peux prendre connaissance du texte de cet ouvrage et vous en dire un mot. La nuit même du jour où il était dans cette disposition, une voix inconnue vint lui dire à l'oreille : Consulte la page ou l'article 84... Frappé de cet indice, le lendemain matin il n'eut rien de plus pressé à faire que d'aller à la bibliothèque précitée et de demander cet ouvrage... Mais, ô désappointement ! on ne put le trouver inscrit dans le vieux et le nouveau catalogue. Désespérant de ce contre-temps, ce monsieur lisant le titre suivant dans le catalogue, demanda cet ouvrage, qui était également d'Emmanuel Swedenborg : « *MÉLANGES d'observations au sujet des choses de la nature et surtout au sujet des minéraux, du feu et des couches de montagnes.* » Ce monsieur lut dans la deuxième partie de cet in-12, DIRECTEMENT A LA PAGE 84 ENSEIGNÉE, le passage suivant qui a une trop

grande analogie avec la question qu'il nous intéressait de connaître pour ne pas la transcrire ici.

« Si on pouvait découvrir quelle est la nature du  
« feu qui *entre dans les corps durs* et la nature de  
« celui qui *en sort*, on en tirerait, ce me semble,  
« de grands avantages pour expliquer la calcina-  
« tion des corps, la fixité ou la non-fixité des mé-  
« taux, des soufres et des sels, lorsqu'on les soumet  
« au feu, et pour la connaissance de leur *texture*  
« *intérieure*. »

M. Godquin n'avait pris aucunement connaissance des lettres précitées, il ne m'avait qu'entendu dire qu'elles étaient une grande lumière pour la connaissance des lois physiques. Tel l'avaient annoncé les esprits dans l'article d'*Amérique*. L'on voit donc que pour celui qui sait assembler et tirer parti de ces fragments de révélations, on arrive à construire des rapprochements entre eux qui nous prouvent que nous sommes les agents d'êtres supérieurs qui, par des voies plus ou moins détournées, nous guident dans nos études et nous font concourir à notre insu à l'instruction générale. Les faits que je viens de citer en sont un exemple frappant; puisque je suis choisi pour publier un ouvrage qu'un bon ami traduit à soixante lieues de moi et qu'un étranger nous annonce à mille cinq cent lieues. Je connais à peine ma langue, et je trouve des interprètes en toutes langues qui ne m'abordent

souvent que pour me remettre un article étranger que je ne connaîtrais pas ni peut-être ma patrie sans leur secours.

Je n'ai pas d'argent, et je payé comptant, parce qu'au moment où je m'y attends le moins, le *ruisseau* de Swedenborg vient jeter dans ma sèbile ce qu'y vient prendre l'imprimeur. Mes lecteurs savent que je dois l'impression du premier volume de cet ouvrage au prêt de 500 fr. que me fit un vénérable vieillard, qui n'avait pour toute ressource que 600 francs de rente. Je n'avais jamais vu ce frère obligeant avant le jour où il atteignit ce billet de son porte-feuille, fruit de dures économies. Eh bien ! en ce jour, je dois l'impression de ce volume à un libraire allemand, qui m'a acheté la même somme ces manuscrits, sans que je sache comment il était instruit que je les possédais. Je n'ai aucun appui dans la publicité des journaux. Les mains se chargent de ce rôle et font passer mes ouvrages en tous lieux, où ils sont traduits... Après avoir enseigné le premier à ma patrie l'arcane d'évoquer les esprits, *arcane qui a déjà fait le tour du monde*, et n'avoir reçu pour récompense que de grossières injures de la part de ceux que ces études invitaient à prendre leur défense, l'on m'a fui et montré du doigt, enfermé dans mon grenier, abandonné à mes propres ressources, pensant que par moi-même je ne pourrais jamais soutenir victorieusement mes

propositions. L'on s'est trompé, et assez trompé, pour ne plus oser prononcer mon nom en ce jour, comme étant le promoteur des phénomènes qui bouleversent les intelligences les plus belles. Je souffre depuis plusieurs années. Je peux à peine me tenir à mon établi ; j'obtiens des aides, des douces, et je peux, en dehors de mes écritures, aller cultiver quelques fleurs dans un coin de jardin que je loue hors Paris. Comment oserais-je et pourrais-je nier la protection qui m'est accordée, écrivant aussi librement, par un temps où chacun se dénonce pour prendre une place vacante, où chacun est plein de jalousie contre une position qu'il n'a pas, et attaqué surtout comme je l'ai été, par des forces aussi considérables que celles de Rome !... Je le dis en toute humilité, je ne mérite pas autant de bienfaits de la part de ceux que j'ai ridiculisés avec autant de passion que je mets d'amour à les honorer en ce jour. Quel exemple, quel contraste de dualité ! quelle source d'étude pour un homme aussi ignorant que moi ! et pour plus savant que moi !

4°. Je reconnais (1) être allé chez M. Cahagnet demander une apparition, pour asseoir ma conviction sur la possibilité que les lucides magnétiques

---

(1) Ce procès-verbal mentionne textuellement les paroles du magnétiste dont il est question, ainsi que celles dites dans les séances citées.

communiquent dans cet état avec l'esprit des personnes décédées. Je fus poussé à m'assurer de ce fait en ma qualité de magnétiste, et après avoir lu l'ouvrage ayant pour titre : *Arcanes de la vie future dévoilés*, publiés par le sieur Cahagnet pour prouver cette propriété des lucides ; ouvrage que nous avons étudié à Berlin, en un comité spécial de magnétistes et envers lequel nous avons conclu que nous avions besoin de preuves directes. C'est à cet effet que je les ai demandées au sieur Cahagnet, qui s'est empressé de me les accorder, en me donnant une séance d'apparition par le secours de madame Adèle Maginot. Je déclare que les renseignements que j'ai obtenus dans cette séance ont suffi à lever les doutes que j'avais conçus sur ce sujet. Je déclare en plus que je suis allé une deuxième fois chez M. Cahagnet, pour obtenir une semblable apparition pour une de mes cousines que j'accompagnais ce jour, et que ladite apparition n'a laissé rien à désirer à cette cousine, qui était disposée à l'accepter, mais qui ne pouvait le faire qu'après en avoir été témoin elle-même. Cette séance n'a pas duré moins d'une heure, pendant laquelle la lucide n'a cessé de nous demander des détails de la vie intime et des affections du décédé, détails qui ne lui étaient pas tous demandés et auxquels nous étions peu disposés.

Une troisième fois, le 6 avril 1853, je conduisis

chez M. Cahagnet deux de mes amis pour obtenir une semblable apparition à celle que j'avais obtenue précédemment. Cette dernière n'a pas moins bien réussi que les deux précitées. Il y a eu beaucoup de particularités dites dans la présente, en dehors du signalement d'usage et de tous les autres détails que donne le lucide ; il apparut en premier lieu un monsieur dont le signalement ne répondait pas à celui de la personne demandée, mais M. Cahagnet eut l'idée de demander à cette dernière, à la fin de la séance, si elle ne connaissait pas cette personne apparue avant elle ; la lucide répondit que c'était un ami du décédé mort avant lui, et qui ne le quittait presque pas. Elle augmenta les détails qu'elle nous avait donnés en spécifiant le genre de mort de cette personne qui avait été tuée, etc., ce qui nous la fit reconnaître de suite. La lucide parla aussi d'une particularité de la vie du décédé qui étonna beaucoup les demandeurs, une question tout en dehors de la réponse suivante lui était adressée, lorsque nous la vîmes hésiter avant de nous dire : « Ce monsieur a dû s'occuper de ballons étant sur terre ; car j'en vois autour de lui six de différentes formes, et même il vient de monter dans un qui portait des ailes comme celles de nos moulins à vent, il s'est élevé et est descendu où il l'a désiré. » Il fut reconnu par mes amis que cette déclaration était exacte. Rien ne pouvait at-

tirer chez nous l'attention de la lucide sur ce sujet, vu que ce monsieur était un ancien militaire, ce que la lucide ne put voir; elle nous dit que s'il avait été militaire il ne devait plus l'être depuis quelque temps au moment de sa mort et, qui plus est, *qu'il devait n'avoir jamais affectionné cet état*, ce qui fut reconnu exact. Sur une autre question qu'on lui adressa ainsi conçue : Avec qui le voyez-vous présentement ? après avoir dit assez haut, pour *qu'elle pût l'entendre* : Est-il avec son frère ?

Madame Adèle répondit : Je le vois avec une sœur qu'il aimait tendrement et un petit enfant qu'il affectionnait encore plus. Cet enfant est mort et est à lui, c'est un petit garçon d'environ deux ans, cheveux blonds et bouclés, etc. Mes amis ne parurent pas accepter de suite cette révélation comme vraie. Était-ce pour voir jusqu'à quel point la lucide persisterait à la soutenir ? Toujours est-il que les larmes de l'épouse de mon ami accusèrent avant sa parole que la lucide voyait bien ; aussi cette séance pleine de révélations de ce genre fit-elle la plus grande impression sur mes amis et sur moi-même.

Je ne peux faire suivre de la signature de M. W. DE VOIGTS-RHETZ ce procès-verbal que cet honorable magnétiste eût signé avec plaisir si des affaires, que je ne connais pas, ne l'avaient pas



empêché de venir à temps s'acquitter de cette dette envers une science qu'il respecte comme elle mérite de l'être. Je livre donc son nom à la publicité avec assurance, sachant que je ne serai pas désapprouvé.

Ce monsieur demeurait dans ce temps, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 14 (Paris). Je ne peux attendre une nouvelle visite de lui, vu le peu de temps qui m'est accordé pour la publication de ce volume, et vu qu'il est déménagé sans que je sache où il demeure.

---

#### QUADRUPLE APPARITION

5°. J'ai parlé dans le deuxième volume de cet ouvrage de l'apparition de plusieurs membres d'une famille à l'appel d'un seul nom. Cette séance très curieuse ne s'est renouvelée qu'une fois depuis cette époque; voici dans quelles circonstances. Une dame du monde vint à la maison le 16 novembre 1852. Envoyée de la part d'une mère inconsolable de la perte de son fils demander l'apparition de ce dernier, la dame qui s'était chargée de cette commission nous dit que pour sa part elle ne croyait pas à ces choses; mais que son amie, la mère du défunt, lui en avait marqué un tel désir qu'elle s'y était prêtée pour l'obliger. Elle ajouta : « Mon

amie a déjà tenté cette expérience avec une autre somnambule qui lui a donné un signalement très exact de son fils, avec quelques révélations qu'elle veut contrôler par le dire d'une autre lucide, pour raffermir sa foi dans la croyance à l'autre vie. » Je répondis à cette dame que je ne pouvais tenter d'obtenir que la concordance du signalement, mais nullement celle des révélations.... M'étant assuré que cette dame pouvait accepter ou rejeter le signalement, j'endormis Adèle qui demanda M. Ernest Aimé, comte de Mont-Mari, noms du défunt. Adèle dit voir un jeune homme dont l'âge, la taille et la couleur des cheveux ne répondaient nullement à ceux du décédé. J'ai pris pour habitude de demander à la lucide, à chaque apparition, ces trois renseignements que je regarde comme primordiaux. Lorsqu'ils n'ont aucune ressemblance avec ceux exigés sur la personne demandée, je ne passe pas aux renseignements beaucoup plus minutieux qui leur font suite. La personne qui se présentait n'étant pas celle demandée, Adèle redemanda de nouveau le défunt... Elle dit voir un homme de quarante ans environ, cheveux brun-noir, taille moyenne : cette dame se récria contre ces renseignements, en disant que le défunt avait une couleur de cheveux très reconnaissable et tranchée, qui n'était pas celle que voyait la lucide... Je passais avec peine à un troisième appel... Adèle

accusa voir un homme âgé de soixante ans environ, etc. Cette dame se récria de nouveau qu'il y avait erreur, vu que le défunt avait à peine quarante ans. J'excusai Adèle en disant qu'elle ne pouvait voir la personne demandée faute de lucidité ou, reprit Adèle, « parce qu'elle ne veut pas venir. » J'allais réveiller cette dernière, lorsque j'eus l'idée de lui dire : Donne donc un coup d'œil sur les traits de la personne que tu as vue la deuxième, portant l'âge du défunt. Adèle détailla, du front au menton, tous les traits, avec une netteté qui ne fut point récusée par cette dame. Cette dernière lui dit : Si vous pouvez me décrire un *signe particulier* que le défunt portait dans la figure, je serai convaincue que c'est bien lui que vous voyez. Adèle fatigua beaucoup à la recherche de ce signe et n'en trouva aucun, nouveau contre-temps ; séance manquée ! C'en était fait, je m'apprêtais à réveiller cette lucide, lorsqu'elle s'écria. En fait de signe particulier, je vois qu'il est blessé à une jambe, au genou, suite d'une chute de cheval ; mais il y a loin de ce signe à celui que je ne peux voir...

Cette femme fut frappée de cette révélation et me pria de suspendre à mon tour le réveil de la lucide, mais je priai auparavant cette dame, qui me disait posséder des cheveux du décédé, de me les montrer afin de comparer la différence qui existait entre leur nuance et celle décrite par la

lucide. Quels ne furent pas mon étonnement et ma satisfaction en même temps lorsque cette dame me remit en main une mèche de cheveux noirs : « Vous voyez, me dit-elle, qu'ils sont d'une couleur très tranchée. — Oui, madame, répondis-je ! mais cette couleur n'est pas aussi tranchée que je le supposais, d'un brun noir au noir la différence pour moi est minime. Je fus encouragé à continuer cette séance par la preuve que j'avais affaire à une personne parcimonieuse, qui, en en acceptant les résultats, me prouverait que cette séance serait *doublement* bonne. Dieu le permit, et le reste des détails qu'Adèle donna à cette dame, tant sur la cause de la mort, les souffrances, le caractère avant et pendant la maladie, les affections et jusqu'à la date de la mort (à un mois près) furent acceptés avec une aussi sincère loyauté qu'avec des sensations qui allèrent jusqu'aux larmes. Nous avons terminé, lorsque Adèle dit ces mots : « Ceux qui sont apparus auparavant ne s'en sont pas allés, en voilà un nouveau. — Quel est donc le nouveau ? demanda cette dame. — C'est, reprit Adèle un homme encore plus âgé que le vieillard précédent, il a environ soixante-six ans. — Et quels sont ces hommes ? — Le premier est celui qui l'a reçu au ciel, vu qu'il était mort avant lui et qu'il était son père. — Cela est impossible son père est mort plus jeune que lui. — Nous n'avons pas qu'un

père, madame, et nos grands-pères ne les comptez-vous pour rien? — Si c'est son grand-père, donnez-m'en le signalement. » Adèle donna des détails suffisants à ne pouvoir s'y méprendre. « Et cet autre de soixante-six ans? — Ah! celui-là est l'oncle, je le crois. Et la lucide donna également des détails irrécusables. Tiens, continuait-elle, en voilà encore un qui vient, qui a été tué sur un champ de bataille; c'est un guerrier celui-là. — Quel âge a ce nouveau venu? — Il est plus jeune que celui demandé et je le crois son père. Il n'est pas mort sur le champ de bataille, mais il y a été frappé à mort effectivement.... » De nouvelles questions touchant l'intimité furent posées, auxquelles Adèle répondit de la même manière. Il ne m'est pas donné de les faire connaître, je dirai seulement que cette dame ne suffisait pas à les écrire. La séance fut terminée après une bonne heure d'étude, et cette dame en parut très satisfaite; mais il me restait une petite inquiétude, qui était de savoir pourquoi Adèle n'avait pu voir ce *signe particulier* de la figure. Je priai cette dame de me le décrire, elle me dit : « La personne demandée portait une barbe noire magnifique. » Adèle, entendant ces paroles, dit : « Ah! sa barbe, je l'ai bien vue; mais j'étais loin de la prendre pour un signe particulier, on ne voit que cela tous les jours. Je cherchais après quel-

que signe de naissance ou une cicatrice. Ah ! vous appelez cela un signe particulier, etc., etc. »

J'ai pris note de cette séance, parce qu'elle nous prouve une fois de plus que dans ce genre d'étude on ne peut pas toujours ce que l'on veut, et qu'il ne faut jamais désespérer de la réussite aux premiers empêchements qui semblent s'y joindre. Si j'avais réveillé Adèle aux deux fois que j'en ai eu l'envie, je n'eusse pas obtenu ce résultat qui est très curieux pour la science que nous étudions. Je le dis très curieux, il l'est en ce que : 1° les dispositions d'esprit de cette dame lui étaient contraires ; la personne demandée se présente accompagnée de trois membres de sa famille auxquels on était loin de s'attendre, et dont on récusa la simple connaissance ; la persévérance que ces personnages ont mise à vouloir être reconnus prouve de leur part une espèce de désir de nous récompenser de notre persistance à continuer cette séance, ce qui l'a rendue des plus concluantes.

En effet, s'il y avait la moindre communication de pensée entre le consultant et le lucide, Adèle n'eût-elle pas décrit de suite cette barbe, signe particulier auquel tenait tant cette dame ? La consultante fut jusqu'à me demander de la laisser prendre la main d'Adèle pour lui aider à trouver ce signe, ce que je refusai, voulant qu'il n'y eût au-

cune communication vraie ou présumée de pensée ; il y avait donc, d'une part, désir de présenter à la lucide en tableau *ce signe*, et désir ardent de la part de cette dernière de le voir. Il en a été de même pour les cheveux, elle les eût dit noirs au lieu de *brun-noir*.

Je conseille donc aux magnétistes qui étudient cette question de conserver tout le calme désirable dans de telles confusions d'apparitions, de ne point accabler de questions le lucide, le prier simplement de donner les renseignements nécessaires à établir l'identité des personnages qu'il voit. C'est ce que j'ai prié cette dame de faire, et bien m'en a pris, car dans notre silence la lucide a puisé de la précision, et nous a éclairés bien mieux que nos questions eussent pu le faire.

Je n'ai pu appuyer ce procès-verbal que du nom du défunt, nom qui à l'occasion conduirait à l'auteur de cette apparition ; car j'ai tant éprouvé de refus de la part de personnes de distinction de signer ces procès-verbaux de crainte, disent-elles, de compromettre leur nom, etc., etc., que je n'ai pas prié cette dame de me laisser son attestation. Mes lecteurs savent que je ne voudrais pour rien au monde défigurer en quoi que ce soit de telles études ; je compte sur leur confiance pour accepter, sous ma responsabilité, ce procès-verbal.

APPARITIONS PAR LE PROFESSEUR DYNE ET  
M. MARCILLET.

La séance précédente me conduisit à parler d'une visite qui lui succéda; cette visite fut celle du professeur Dyne (1), savant et studieux magnétiseur qui servit d'interprète au baron du Potet, il y a vingt ans, lorsque ce dernier fut faire son cours de magnétisme à Londres. M. Dyne était venu exprès de Boulogne-sur-Mer pour avoir plusieurs entretiens avec moi, concernant les deux premiers volumes de cet ouvrage qu'il avait lus, et qui avaient affermi chez lui des idées semblables. D'après des révélations tout à fait identiques qui lui avaient été faites précédemment, voici ce que ce monsieur me dit :

« J'ai eu à ma disposition un petit lucide âgé de sept ans, du sommeil duquel j'ai obtenu de précieuses révélations concernant le monde des esprits. Cet enfant m'assurait que j'étais journellement entouré de membres de ma famille décédés en ce monde, qui ne cessaient de me vouloir du bien; il me dit un jour : « Je ne sais comment vous ne les voyez pas; ils sont ici dans cette chambre, à plusieurs. » Il me donna un signalement exact de

---

(1) Chez M. A. O.-Harris, 50, High.-Holborn, London.



chacun d'eux. Je vois en plus, ajouta-t-il, plusieurs petits enfants qui *sont morts dans cette chambre*, qui vous entourent avec beaucoup d'affection ; dans ce moment, y il en a deux assis sur vos genoux, et un troisième qui vous caresse la figure. — Que me veulent ces enfants, reprit M. Dyne ? — Ils aiment à vous entendre lire les écritures ; les conclusions qu'en tire votre jugement interne leur plait et les instruit beaucoup.

Je ne dus donc pas être étonné, à la lecture de vos *Arcanes*, continua ce monsieur, d'y trouver la confirmation des révélations de mon jeune lucide.

Je donnai à M. Dyne une séance d'apparition de laquelle il fut très satisfait. Mais, me fit observer ce judicieux magnétiste, je voudrais pouvoir affirmer qu'Adèle ne possède pas seule cette spécialité ; en consultant d'autres lucides à ce sujet, pouvez-vous m'enseigner l'adresse d'Alexis ? Je m'empresai de la remettre à ce monsieur, qui fut consulter ce bon lucide. M. Dyne, venant me rendre compte de cette séance, me dit : Alexis ne peut voir que les choses terrestres, par conséquent, il n'a pu répondre à mes questions. Cependant, ajouta-t-il, j'ai été satisfait de ce qu'il m'a dit. Lorsque je me suis plaint à son magnétiseur, M. Marcillet, qu'il ne le conduisait pas dans la voie spirituelle, ce monsieur m'a dit qu'il avait eu une lucide très-bonne, laquelle un jour il voulut

pousser plus loin, mais qu'il ne le put, vu que cette fille lui dit : Je ne peux voir.... un brouillard.... un horizon noir se présente devant moi, je ne peux aller plus avant... Franchissez cet horizon, lui dit M. Marcillet avec la volonté qu'on lui connaît ; la lucide répondit : Je ne pourrai le faire qu'après avoir communié. Son magnétiseur crut qu'elle déraisonnait et la réveilla ; mais il lui vint dans l'esprit, le jour suivant, de lui imposer dans son état de veille d'aller à l'église et de communier. Cette fille ne savait ce que cela voulait dire de la part de M. Marcillet ; elle lui répondit qu'elle avait, comme toutes les jeunes filles, fait sa première communion. Cela ne suffit pas, reprit son magnétiseur, il faut communier de nouveau. Cette fille obéit à cette injonction ; lorsqu'elle eut fait cette communion, M. Marcillet l'endormit et lui commanda de nouveau de franchir cet horizon noir qui l'avait effrayée précédemment ; la lucide s'écria qu'elle ne voyait plus cet horizon, qu'au contraire le ciel était d'une pureté et d'une clarté éblouissantes, et qui plus est, qu'elle était entourée de tous les membres décédés de sa famille qu'elle avait les plus affectionnés lorsqu'ils étaient sur la terre, etc... M. Marcillet termina là son récit, en disant à M. Dyne : Voilà ce que j'ai obtenu dans ce genre d'études.

M. Dyne me demanda si je pourrais lui enseigner une autre lucide qui eût cette spécialité. Je lui

donnai l'adresse de mademoiselle Hauet, 80, rue des Marais, jeune lucide dont j'ai parlé dans le journal *le Magnétiseur spiritualiste*. Ce monsieur s'y présenta, et fut très satisfait de l'apparition qu'il sollicita de cette jeune fille.

Il ressort de ces renseignements, 1° que ce qu'a avancé Swedenborg, au sujet de l'affection qu'ont certains décédés pour les personnes et les lieux qu'ils ont aimés et habités matériellement, est une exacte vérité, vu que cet enfant âgé de sept ans, qu'endormait M. Dyne, n'étant nullement questionné à cet effet, disait à ce monsieur voir ses parents ainsi que plusieurs enfants qui l'entouraient qui lui témoignaient leur affection, révélation vérifiée par l'exactitude des signalements obtenus. 2° Il ressort également, que cette faculté de communiquer avec les décédés est plus étendue qu'on ne le croit, vu que M. Marcillet, qui n'est nullement disposé à faire ces études, a obtenu des résultats semblables. Il nous reste seulement à savoir en quoi et pourquoi cette communion exigée et faite par la lucide a facilité à cette dernière de pouvoir pénétrer au delà de l'obscurité qui lui était opposée avant cet acte. Nous pensons à bon droit que la communion n'est pas une condition divine, puisque cent autres lucides, ainsi que tous les peuples qui ont de telles communications, ne communient pas, et peuvent très bien ne pas admettre cet acte.

Nous voyons simplement dans ce fait, une idée dominante chez les parents décédés de cette lucide, qui, comme nous l'avons vu plusieurs fois, étaient morts dans l'affection des pratiques religieuses du catholicisme, et croyaient ne pouvoir se présenter à la vue de leur parente que lorsque cette dernière serait en état de grâce. Cela avait lieu autrefois et encore aujourd'hui chez certains extatiques religieux de toutes croyances, qui croyaient et croient encore ne pouvoir parvenir à ces communications, qu'après les épurations exigées par leur culte; par conséquent, leur désir n'est bien ardent que dans l'état auquel ils ont foi.

Voilà donc une observation digne de remarque qui porte à prononcer, *à priori*, que la foi enfante l'état, l'état la vision, et la vision la certitude confirmative de la foi. Cependant il y a des exceptions, nous le remarquons tous les jours, qui ont eu lieu à notre égard, car personne moins que nous était disposé à l'étude de ces questions.

---

2<sup>e</sup> APPARITION DE M. CAHAGNET, MON PÈRE,  
DÉCÉDÉ.

---

*Procès-verbal de cette séance, faite le  
15 décembre.*

7°. Les lecteurs des *Arcanes de la vie future dévoilés* n'auront pas oublié les récits de la mort et de la première apparition de mon père à Adèle en sommeil magnétique. Depuis ce jour j'avais fait apparaître ma sœur, décédée une année après notre père, et je lui avais fait demander si elle lui était réunie. Elle m'avait répondu qu'elle l'avait retrouvé, mais qu'il s'obstinait à se croire toujours chez elle, dans sa petite chambre, où il avait ses outils et un petit ménage auxquels il tenait beaucoup. Quant à elle, elle avait compris presque tout de suite son état présent et avait cherché à faire comprendre à mon père celui dans lequel il se trouvait. Mais il lui disait : Te voilà donc comme ton frère te fourrant des idées baroques dans l'esprit ; laisse-moi faire mon café et me tiens tranquille. Ma sœur, désolée de son peu de succès, après plusieurs tentatives infructueuses, avait cessé ses sollicitations et jouissait de son état, selon son bon plaisir. Adèle m'avait fait espérer que plus tard elle demanderait mon père et pensait le trouver

mieux éclairé ; c'est ce que nous avons fait aujourd'hui. Elle le demande et lui adresse les questions suivantes auxquelles il fait les réponses qu'on va lire :

— Eh bien, comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Très bien, je ne souffre plus.

— Avez-vous enfin connaissance que vous n'êtes plus sur la terre, et que vous êtes, comme l'on dit, MORT ?

— Certainement, je vous l'ai dit l'autre fois, mais ce n'est pas chose facile à arranger tout cela, et de se *caser* comme il faut.

— Etes-vous *casé* maintenant ?

— Oui, je suis dans le grand ménage.

— Qu'appellez-vous le *grand ménage* ?

— Je ne suis plus dans mon petit ménage où vous m'avez connu ; je suis dans le *grand ménage* de famille à présent.

— Quel est ce ménage de famille ? Est-ce celui de la vôtre ou de la famille universelle ?

— La mienne, s'il vous plait !

— A quelles personnes êtes-vous réuni ?

— A ma femme, ma sœur, ma fille, la mère de ma femme et le petit *mioche*.

— Votre sœur est-elle réunie à son mari et à son fils ?

— Non, ils n'ont pas les mêmes goûts.

— La mère de votre femme n'est donc pas avec son mari?

— *Non, non.*

— Votre fille est avec vous?

— Certainement. Il y en a bien d'autres; c'est le *grand ménage*, celui-là.

— Quelles sont vos occupations à tous?

— Moi, j'arrive de Saint-Domingue faire mes provisions en café, car celui-là agite moins que le Martinique et le Moka. Ma femme fait de la *dentelle*, ma sœur fait la *lecture*, ma fille garde le *mioche* et la grand'mère soigne le *jardin*.

— Où est le lieu de votre demeure?

— A deux lieues de Caen, très près de la mer, endroit magnifique, le plus beau des environs.

— Comment ! vous êtes près de Caen?

— Eh oui, vous savez un lieu qui correspond, ou représente ces parages, au monde des esprits.

— Est-ce vous qui avez choisi ce lieu?

— Non pas, je les ai tous retrouvés là.

— A qui appartient votre demeure?

— A nous, puisqu'on a ce qu'on veut chez les esprits.

— Mais si vous avez ce que vous voulez, pourquoi allez-vous à Saint-Domingue chercher du café?

— C'est directement parce que cela me convient de faire un petit voyage de temps à autre, que je

le fais. Hors cela, il ne faudrait donc pas changer de place ?

— Vous êtes bien alerte maintenant ?

— Certainement, je ne souffre plus, j'ai vingt ans de moins.

— Boitez-vous encore ?

— Oh ! non.

Vous me disiez tout à l'heure que vous préféreriez le café de Saint-Domingue, parce qu'il n'agitait pas ; vous êtes donc encore susceptible d'être agité ?

— Si on ne *sentait* plus ce que l'on prend, ce qui vous fait *du bien*, ce qui *réjouit*, autant être véritablement mort.

— Pensez-vous quelquefois à votre fils ?

— Certainement. Lorsque je le verrai, j'en aurai long à lui conter.

— Sur quoi ?

— Sur tout ce que j'observe.

— Ne pourriez-vous pas lui apparattre ?

— Je l'ai déjà fait *plusieurs fois*.

— Il voudrait bien être avec vous ?

— Oui, pour se fourrer dans quelque coin à penser comme un imbécile à des choses qu'il ne peut approfondir et qui lui fatiguent la tête.

— Vous savez qu'il n'a pas toujours été ainsi ; ce sont des idées nouvelles qui lui sont venues sans qu'il les demande ?

— Il en a trop d'idées. A quoi cela lui sert-il ?



— A les communiquer aux hommes.

— Aux hommes ! Ils en valent bien la peine ! Cassez-vous donc la tête pour eux, ils vous en seront bien reconnaissants, etc.

— Enfin vous savez que chacun a son petit rôle sur la terre ?

— Oui, mais qu'il garde son petit rôle et n'en prenne pas un plus fort qu'il ne puisse remplir.

— Cependant il n'est pas libre de choisir, si Dieu le veut ainsi.

— Dieu ! Dieu ! qu'il pense un peu moins et prenne un bon verre de rhum. Ah ! bien oui, c'est une fille que j'ai faite pour un garçon. Je lui parlerai, je veux qu'il devienne un homme...

— Puisque mon père te parle de café, dis-je, et que la dernière fois il t'en a fait prendre, demande-lui-en une petite tasse, cela te fera du bien.

— Oh ! oui. Il me répond qu'il n'en a pas de fait, mais que ce ne sera pas si long que sur terre, que j'attende un peu. Il est bon là, ton père, que j'attende : il ne me l'apportera pas ; il faudra que j'aille chez lui le prendre ; je n'ai pas le temps aujourd'hui ; puis je ne connais pas tout ce monde-là. Remettons cela à un autre jour...

— Mais, fis-je observer à Adèle, puisque tu étais la dernière fois chez lui, ne pourrais-tu pas faire aujourd'hui ce que tu fis l'autre jour ?

— L'autre jour, je fus le trouver dans son petit

ménage, comme il le nomme; et c'était à Bati-gnolles; mais aujourd'hui je l'ai demandé, c'est lui qui est venu et non pas moi qui suis allée le trouver; il faudrait que je m'en aille avec lui à son grand ménage, près de Caen, que je passe dans un autre état, et je n'ai pas le temps aujourd'hui.

— Tu me dis que tu ne connais pas tout ce monde-là, cependant tu les as vus tous les uns après les autres, dans des apparitions différentes.

— Voir des personnes isolément une fois, et rendre visite à une grande famille, cela est différent; on parle plus facilement à une personne qu'à dix; puis je ne les connais pas toutes; je n'ai vu que celles qu'il me nomme. Mais il y en a bien d'autres, remettons cela à plus tard...

---

#### OBSERVATIONS.

Je dois au lecteur un mot biographique sur mon père, pour l'intelligence de la séance qui précède. Mon père est né à Caen, d'une famille honorable et aisée; son père était procureur au baillage, etc.; dès l'âge de quinze ans, ses études presque terminées, il désira naviguer, fut reçu capitaine au long

cours à l'âge de quarante ans, et navigua jusqu'à l'âge de soixante-deux ans, puis il fut dix ans syndic de gens de mer au bureau des classes du Havre; ensuite il vint habiter simultanément chez moi et ma sœur où il termina, âgé de quatre-vingts ans, une existence péniblement passée, un demi-siècle sur la mer, et le reste au sein de sa famille.

Dans les dernières années de sa vie, il s'occupait à des petits ouvrages de fantaisie en bois, et à faire des calculs, car il avait la passion des mathématiques, ayant reçu une éducation soignée. Ayant vécu dans le monde, il n'en avait pas moins conservé ce type franc et dur de l'homme de mer. J'ai moins tenu, dans ce qu'on a lu à son sujet, à corriger son style qu'à le présenter, tel il le trouve bon lui-même. Je ne tente pas ici de me faire autre que ce que je suis, par la position de mon père, l'étude passe avant les sots usages de ce monde. Il s'agit ici d'étudier cette existence future dans une personne quelconque, autant et mieux même mon père qu'une autre. Voyons ce qu'il y a de recevable, d'admissible, de vraisemblable dans ce qui nous est révélé à cet égard; ne recommandons pas nos études de *ce monde*, mais continuons-les.

1° Mon père dit qu'il ne souffre plus, c'est énorme, car sur les derniers temps de sa vie il se plaignait et se droguait continuellement; il avait plus peur

d'enjamber un ruisseau qu'autrefois de faire un voyage d'un an.

2° Adèle qui, à sa dernière apparition, l'avait encore entendu se plaindre, n'a donc pas de système à elle, puisque aujourd'hui elle dit le contraire de ce qu'elle a dit antérieurement; c'est donc qu'on lui répond ce qu'elle dit elle-même, et non pas un enfantement de son imagination.

3° Mon père dit qu'il est maintenant dans le grand ménage, et qu'il n'est pas facile de se *caser*. Voici deux mots dont le premier est nouveau, et prouve que les affections terrestres, quoique nous suivant au monde spirituel, n'en subissent pas moins une amélioration, une progression digne de remarque.

Ce que disait Adèle, au sujet d'Élisa mangeant *une pêche*, aurait pu faire croire qu'on pouvait rester un temps infini enfermé dans une seule pensée. S'il en était ainsi, j'ai la conviction que le petit ménage de mon père lui convenait mieux que le *grand* dont il parle.

On pourrait me répondre que ma sœur ainsi que moi aurions pu, par nos prières, lui aider à changer d'état, cela nous prouverait toujours qu'on peut en changer, et que cela s'est opéré pour mon père. En effet, avec qui le trouvé-je réuni? Avec ma mère, qu'il aimait beaucoup; — avec ma tante, morte entre ses bras, et qu'il affectionnait égale-

ment à un haut degré; — avec ma sœur, chez laquelle il est mort, et dont il aimait la compagnie agréable et dévouée; — avec ma grand'mère qu'il avait eue chez lui, dans les premières années de mon enfance; le mari de cette dernière n'y est pas, vu que mon père n'aimait pas sa conduite; ma tante n'a pas près d'elle son mari duquel elle eut à se plaindre; — son fils n'est pas près d'elle, étant comme sur la terre toujours en voyage. — Que font ces principaux personnages? Mon père voyage plus dans le but de s'approvisionner que par plaisir; et d'où vient-il?... de Saint-Domingue, contrée de prédilection pour lui; — ma mère fait de la *dentelle*, ouvrage qu'elle aimait faire avec passion étant jeune fille; — ma tante lit, occupation qu'elle aimait beaucoup; — ma grand'mère travaille au jardin; en femme de la campagne qui a toujours aimé les champs, il est naturel qu'elle aime les fleurs; — ma sœur soigne le *mioche* (expression *triviale*, mais *vraie* de mon père); ma sœur aimait les enfants autant qu'elle-même. — Tout ce monde est donc bien *casé* (autre expression *vraie* de mon père) selon ses goûts, goûts que ne connaissait pas Adèle, qui n'a jamais vu ces personnes qui étaient mortes avant que je ne la connusse elle-même, et qu'il m'a fallu quelque effort de mémoire pour me souvenir moi-même; il y a dans cette révélation quelque chose d'extra-

ordinaire : 1° ces personnages ont ces affections, ou Adèle voit qu'elles les ont eues sur la terre par le secours de ma mémoire ; mais, puisqu'elle fait bien faire de la musique à ses frères qui n'en faisaient pas sur la terre, qu'elle fait lire sa mère qui n'en avait pas le goût ni le temps, entourée qu'elle était de dix-huit enfants, pourquoi mes parents n'auraient-ils pas, comme les siens, des affections de fantaisies qu'ils n'avaient pas sur la terre, et qui démontrent plutôt un séjour céleste qu'un séjour terrestre ? Cela prouve qu'Adèle reste dans le vrai, dit ce qu'elle entend dire et rien de plus ; car elle est la première à argumenter ; ne dit-elle pas à mon père : Puisque vous avez ce que vous désirez, pourquoi allez-vous chercher du café à Saint-Domingue ? La réponse de ce dernier est aussi rationnelle que l'observation est logique ; mais quand on arrive au stimulant de ce *café*, qui était bien réellement celui que mon père aimait le mieux, ce dernier fait une réponse aussi pleine d'esprit que la demande était captieuse.

Nous arrivons à moi, mon père répond à ce sujet comme il l'eût fait sur terre ; il me semble l'entendre parler, nous ne partageons pas la même manière de juger les hommes et les affaires politiques ; aussi je reconnais, à la sécheresse de sa réponse, l'ancien homme *de l'ancien temps*. Adèle ne prêterait à personne de telles réponses qui sont

aussi blessantes pour moi, selon les hommes, qu'elles sont contraires au but de nos études.

Mon père se dit logé dans un lieu près de Caen, je crois me rappeler qu'il m'a dit quelquefois que son père ou sa famille avait une petite propriété à deux lieues de Caen, près de la mer, mais je ne peux l'assurer. Ce qui couronne cette apparition, c'est l'observation judicieuse d'Adèle, lorsque je l'engage à demander une tasse de café à mon père. Tout le monde comprendra à propos de sa réponse, qu'Adèle eût pris du café; nous rapprochions trop d'une création imaginaire, mais étant obligée de passer dans un autre *état* pour *aller* en prendre, nous restons soumis à des lois que notre raisonnement est bien aise de rencontrer dans de telles circonstances pour vaincre nos arguments.

Le lucide ne crée donc pas, il observe; il ne trompe pas, il se trompe ou est trompé, ce qui peut être évité en ayant toujours l'esprit tendu vers le piège, ne pas l'argumenter, mais ne lui passer rien de ce qui ne paraît pas en rapport avec ses révélations antérieures.

Exiger toujours qu'il s'explique de manière à être mieux compris, voilà où j'en suis arrivé avec Adèle. Je ne peux la prendre en contradiction avec elle-même, elle a réponse à tout, et tout ce qu'elle dit est tellement lié ensemble, que huit années d'étude me semblent une heure; pas une

faute, toujours des probabilités très recevables.

Mon père m'est réellement apparu en songe plusieurs fois. Adèle n'a connu mon père qu'imparfaitement; il n'était plus chez moi lorsque je l'ai connue elle-même. J'attends maintenant une autre séance dans laquelle Adèle ira prendre connaissance des lieux et de ce *grand ménage* dans lequel, peut-être, trouverons-nous une nouvelle satisfaction pour nos études.

### 3° APPARITION DE MON PÈRE.

#### *Séance du 25 avril.*

8°. Adèle en sommeil appelle mon père, et le prie de la conduire dans cette propriété de laquelle il lui a parlé dans sa dernière visite, propriété où, dit-il, est rassemblé le *grand ménage*..... Adèle s'exprime ainsi : « Tiens, Caen est un pays élevé au-dessus du niveau de la mer. Cette propriété est située à environ deux lieues de cette ville, à droite, sur la route qui conduit au Havre.... J'y vois une dame âgée et impotente, taille petite, etc. » Suit le signalement de ma grand'mère qu'Adèle n'a jamais connue ni entendue parler; ce signalement est très exact pour ce que je me rappelle de cette bonne personne.



« Je vois aussi un monsieur dont l'extérieur et l'air sévère ne me plaisent guère. » Suit le signalement de mon grand-père que je ne peux contrôler, ne l'ayant pas connu ; mais en ce qui concerne les manières de ce monsieur, elles sont celles dont j'ai entendu souvent mon père me parler... Adèle garde quelque temps le silence, et fait des gestes extérieurs qui me prouvent qu'elle parle et agit dans cette maison comme elle le ferait matériellement ; entre autres, elle prend une prise de tabac dans la tabatière de mon père, et accepte une tasse de café que lui présente ma grand'mère ; cependant, je la vois reculer sa tasse, vu que cette dame veut lui mettre du rhum de la Jamaïque, dit-elle, ce qui l'agiterait trop, vu qu'elle en a déjà pris une première fois... Après un instant, Adèle devient très grognon, comme je l'ai vue quelquefois dans son état matériel lorsqu'il lui arrivait de prendre de cette liqueur... Ma sœur lui apparaît à son tour lui offrant de manger d'une espèce de galette de sarrasin, galette qui se fait en Normandie, et qu'Adèle ne connaît pas ; aussi refuse-t-elle net, disant qu'elle ne veut pas manger quelque chose d'aussi peu appétissant. Elle a hâte de quitter ce monsieur à l'air sévère, dont la présence la gêne beaucoup, ce qui fait qu'elle ne peut me donner une description plus détaillée des lieux.

Adèle, toujours boudeuse, ne veut pas inter-

roger les assistants; elle me donne seulement quelques détails sur l'ameublement de la pièce dans laquelle elle s'est trouvée, ameublement qui me paraît répondre à celui des campagnes de la Normandie qu'Adèle n'a jamais vu.

Ma sœur a bien conscience de son état présent, et s'occupe de jardinage; mais mon père l'oublie assez souvent pour que ma sœur le lui rappelle; c'est alors où il s'écrie: « C'est f..... vrai, je n'y pense jamais. » Son affection est de voyager comme il le faisait sur la terre; il a trouvé des marins, décedés comme lui, qui avaient navigué sous ses ordres, avec lesquels il voyage comme par le passé. Je fais quelques observations à cet égard à Adèle, en lui disant que cela paraît impossible, vu que ces marins, dans leur état spirituel, doivent pouvoir voyager sans être sous les ordres de mon père. Elle me répond *très contrariée*: « Tu n'entends rien à cette existence, tu ne la comprends pas, ne m'argumente pas, je te dis que cela est ainsi... »

Sur mon observation que la vieille dame qu'elle a vue ne peut plus être impotente, et que son mari doit être plus sociable, elle me répond: « Je les vois tels qu'ils étaient sur la terre, comment les reconnaîtrait-on autrement?... Ta sœur, qui n'est jamais allée dans cette maison, s'y trouve bien; tu vois donc que le passé et le présent ne font qu'un pour moi, ce qui ne veut pas dire que ta grand-

mère soit souffrante, telle que je la vois ; mais tu n'entends rien à ces choses, réveille-moi...

» Je te le répète, ne crois pas que la vie future soit une existence de repos absolu, elle est semblable à celle de la terre... on y jouit de ses affections, et comme on ne peut affectionner quelque chose qui déplaît, on y jouit donc sans cesse de l'objet de ses affections.

» Il y a également une loi qui dirige ces affections, de manière qu'on ne peut instantanément affectionner une chose à volonté. Cette loi est la même que celle qui régit l'harmonie terrestre, loi qui limite les fantaisies de cette dernière.

» L'on jouit donc de ses affections en progressant dans le bonheur de les savourer, et d'atteindre à d'autres qui sont l'effet du temps !... Crois-tu, par exemple, lorsque tu mourras, que tu vas monter de suite au ciel divin où les usages sont la connaissance des mystères de la création ?... Oh non, ne monte pas là qui veut, et toi pas plus que d'autres, quoique tu saches ce que tu sais sur cette harmonie. Il faudra que tu passes comme les autres par cette *filière*, cette *continuité imperceptible* d'usages, jusqu'à ce qu'il t'en soit influé d'autres... Oh ! vous autres hommes de la terre qui croyez tout *connaître* et *faire*, après votre mort il faudra que vous en rabattiez, et que vous vous *conformiez aux lois divines* ! »

Je fais observer à Adèle que mon père n'aimait pas qu'à voyager, mais à commander avec sévérité ses marins. Comment ces derniers peuvent-ils aimer à obéir?

R... — Ton père aimait à commander avec justice, son caractère est connu des marins qu'il a sous ses ordres; ils n'y sont plus que comme amis, et sans lui, ils ne pourraient pas satisfaire à la même affection qu'ils ont de voyager. Ce sont des voyages d'agrément qu'ils font ensemble au lieu de voyages pénibles.

— Éprouvent-ils des tempêtes et une mauvaise mer comme ici-bas?

R... — Non, tout est en rapport avec leur état présent et les lieux où ils sont. La matière n'y est pas aussi *lourde* ni *agitée*. Ils sont dans une *substance* plus diaphane, plus douce, qui offre bien moins d'obstacles à leurs désirs, mais cependant qui a ses lois de *distance* et de *résistance* comme sur la terre... Toi, tu n'es qu'un loup qui aimes méditer et écrire à l'écart, tu resteras comme un loup dans quelque coin; mais moi, je suivrai ma vie active en fréquentant mes semblables, comme je le fais sur la terre. Sur une observation que je fis à Adèle concernant l'espèce d'oubli que les esprits semblent éprouver des êtres qu'ils ont le plus affectionnés sur la terre, elle me fit cette réponse, qui du reste est conforme avec sa manière

de décrire les joies spirituelles. « Retiens bien ceci, me dit-elle, lorsqu'on entre dans cet état, les personnes qu'on voyait selon les usages et les exigences terrestres, avec des dehors de sympathie, mais pour lesquelles, au fond, on n'en ressentait aucune, se trouvent séparées de vous et même effacées de votre souvenir ; si vous venez à vous rencontrer, vous n'éprouvez plus pour elles qu'une sensation indifférente; seraient-ce vos plus proches parents ou alliés, tout lien se trouve rompu, et chacun retrouve sa liberté d'agir et de penser *dans les limites de l'état où l'on est, bien entendu.*

» Voilà une des lois consolantes du monde spirituel, ce monde ou état est une continuation de l'état terrestre, moins ses souffrances et ses troubles. L'on ne peut se grouper à aucune société que par un effet sympathique d'affections semblables, ce qui éloigne toutes querelles et dominations quelconques. »

#### OBSERVATIONS SUR CETTE SÉANCE.

Par la définition qu'Adèle vient de nous donner sur l'affection du commandement et de l'obéissance, nous voyons que ceux qui aiment commander et conduire les hommes sont recherchés par ceux qui, sur la terre, leur reconnaissent de la supériorité, et affectionnaient leur manière de les traiter. C'est

ce qui arrive à mon père, qui nous est donné pour exemple dans cette étude. Ses marins, dont l'intelligence sur la terre était limitée à la connaissance de savoir exécuter simplement les manœuvres utiles à la conduite de leur navire, ne progressent pas instantanément, en entrant dans l'état spirituel, au point d'obtenir la science de leur capitaine; s'il en était ainsi, ce dernier devrait franchir les mêmes distances d'instruction, et serait de suite capitaine de vaisseau.

Toutes les connaissances marchant du même pas, le plus instruit sur la terre serait un demi-dieu dans le ciel. J'admets donc, après y avoir bien réfléchi, ce que dit Adèle comme devant être très probable, si cela n'est pas très vrai. La progression de l'intelligence dans cet état est en tout semblable à ce qu'elle est sur la terre; une pensée succède à une autre. *L'observation* et *l'amélioration* viennent avec le temps, et je comprends alors par cette loi d'affinités sympathiques qui préside à l'existence spirituelle, comment il peut être doux de commander et doux d'obéir en même temps. Nous reviendrons sur cette question dans les résumés que nous a faits Swedenborg à ce sujet.

## APPARITIONS DIVERSES.

9°. Je l'ai dit plus loin, si j'exigeais des attestations de chaque personne qui me demande des apparitions, j'éprouverais des refus, basés sur les positions sociales ou officielles de ces personnes; puis le nombre des procès-verbaux que je soumettrais à mes lecteurs, deviendrait par l'uniformité qui règne entre eux, aussi ennuyeux à lire que des pàperasses de notariat : c'est pourquoi j'ai fait un choix convenant aux arguments qui m'ont été posés, afin de prouver que ces arguments sont sans fondement.

Il y a quelques mois, je reçus une lettre d'Ettingen, grand duché de Bade (Allemagne), signée simplement des initiales J. J., dans laquelle on me demandait une apparition, pour contrôler par l'expérience ce que contiennent les deux premiers volumes de cet ouvrage. Comme je reçois journellement beaucoup de demandes semblables auxquelles je ne peux répondre, je présentai quelques difficultés, qui furent combattues, et levées enfin par cet inconnu. A partir de ce jour, j'entrai en relation avec cette personne, et il s'ensuivit une quantité d'apparitions et d'études qui toutes furent couronnées d'un beau succès. J'avais af-

faire à une famille haut placée, sans doute, à en juger par les titres des personnes décédées demandées, et, en plus, à des étudiants studieux qui, infatigables, voulaient pousser cette étude aussi loin que possible. J'ai entre les mains une liasse de lettres que je ne peux publier, vu l'engagement que j'ai pris à cet égard et les intimités qu'elles contiennent; mais je me permets d'en extraire les résumés suivants, en réservant à mes lecteurs le droit de s'assurer de leur exactitude, en vérifiant eux-mêmes les acceptations des apparitions suivantes. Je ne peux également faire connaître les personnes apparues, que sous les initiales de leurs noms qu'il m'est défendu de livrer à la publicité. Dans toutes ces apparitions, nous n'étions possesseur que des noms des décédés, et rien de plus, puisqu'on avait eu la prudence même de nous faire adresser notre correspondance poste restante. Ce ne sont pas les seules expériences que nous avons faites en ce genre. Des commissions nous ont été déléguées de l'ANGLETERRE, de l'AUTRICHE et de la POLOGNE, dans le même but, sous l'égide de personnages très influents. Nous avons été heureux dans toutes ces expériences, ce qui fait qu'en ce jour la primeur de ce troisième volume est enlevée à la France par l'Allemagne. Nous pourrions même assurer que nos propositions n'ont pas été dédaignées dans les hautes régions, où, par nos opinions et notre



obscur position, nous n'avons pas envié d'atteindre; mais comme la vérité, surtout la vérité consolante, trouve asile sous le chaume comme sous les toits royaux, nous nous estimons trop heureux d'être par l'esprit le bien vu de ces frères en l'Éternel, si nous sommes de par le corps le banni de leur palais. Voici le résumé de ces séances dont les détails formeraient à eux seuls un petit volume.

**1<sup>re</sup> APPARITION. — *M. le comte Fr. D.***

Cette apparition fut acceptée comme exacte par les détails que nous avons donnés du signalement et autres particularités, comme nous avons l'habitude de le faire; mais on désira qu'Adèle visitât la tombe de ce monsieur, pour dire ce qu'elle verrait dedans, et de quelle manière était enterré ce décédé. Cette expérience n'était nullement du goût d'Adèle, vu, comme je l'ai déjà dit, que dans son état de veille, elle a une peur très grande des morts, et que je n'ai pu jusqu'à ce jour la décider à lire les *Arcanes*. Elle se refusa net à tenter cette expérience. Je lui en demandai la cause, elle me répondit que, n'étant jamais allée aux cimetières, pour voir les cadavres qu'ils contiennent, elle ne voulait pas commencer en ce jour, vu qu'elle aurait trop peur. — De quoi peux-tu avoir peur,

puisque tu sais mieux que personne que nous ne sommes pas morts, tels qu'on le croit, mais bien vivants, tels que tu nous vois? — Je sais cela, reprit-elle, mais il m'est plus agréable de voir ces esprits et converser avec eux que d'aller fouiller dans ces tombeaux, où je sais qu'ils ne sont pas. — Prie M. le comte D... de te conduire lui-même visiter sa tombe pour dire à ses parents ce que tu y verras. En sa compagnie tu n'auras plus peur. — L'esprit présent la rassura, l'emmena avec lui, et fut le premier à fouiller dans son cercueil pour en retirer un habit de cérémonie, couvert d'insignes honorables, puis des armes, etc., etc. Adèle eut hâte de sortir de dessous ces pierres qui lui pesaient sur le dos, et se trouva presque réveillée de suite. J'envoyai la relation de cette séance, à M. J.-J., qui fut trouvée exacte.

Je compris pourquoi Adèle redoutait cette expérience, c'est qu'elle ne pouvait la faire qu'en descendant en lucidité d'un degré, vu que la perception du monde spirituel demande un état supérieur. Par conséquent, elle rentrait presque dans son état normal, ce qui lui reproduisait les sensations qu'elle éprouve dans cet état à l'égard des cimetières.

2<sup>e</sup> APPARITION. — *Madame la comtesse G. de J...*

La première apparition de cette personne fut

refusée, parce que nous donnions le signalement d'une personne âgée de soixante à soixante-dix ans, quand c'était une demoiselle qu'on demandait, qui n'était âgée que de trent-cinq ans. La deuxième personne qui apparut fut acceptée comme étant celle demandée hors ces deux observations. Adèle dit voir les yeux d'un bleu clair, lorsqu'ils étaient plutôt verts, dit-on; physionomie longue, on la dit être large; mais les autres détails sont tellement précis et en dehors de ceux ordinaires, que cette apparition fut concluante. Ce qui ne le fut pas moins, c'est qu'Adèle accusa voir cette personne accompagnée par la vieille dame apparue quelques jours avant elle en son nom; qu'on pense quel fut mon étonnement, lorsque M. J.-J. nous récrivit qu'au signalement donné de cette personne âgée, on avait reconnu M<sup>me</sup> la comtesse G. de J... qui était la bisaïeule de la demoiselle demandée. Ce qui avait causé cette erreur, c'est qu'on avait demandé en premier lieu madame au lieu de mademoiselle, vu que les deux personnes portaient exactement les mêmes noms. Qu'ajouter à des faits semblables? Adèle est-elle allée en Allemagne chercher ces détails dans la mémoire de M. J.-J. qui semble n'être qu'un prête-nom, et où, dans le cas contraire, ils n'étaient pas présents, vu que ce monsieur devait plutôt penser à la demoiselle qu'il faisait demander? Oh! argumentateurs, vous ne pouvez soutenir

que cela soit, car votre proposition serait plus immense que votre négation !

3° APPARITION. — *Madame la baronne de S...*

St<sup>e</sup> C... S... Une seule observation fut faite sur cette apparition. Adèle dit la bouche moyenne, on la dit petite. Il y avait eu erreur sur la nuance des yeux ; mais cette erreur provenait de moi, je le pense, qui avais transcrit bruns pour bleus. Les autres détails, ainsi que les particularités du caractère, étaient trop exacts pour qu'on balançât à accepter cette apparition.

4° APPARITION. — *M. le baron C. de Z...*

Les détails que nous donnâmes du signalement, du caractère et du genre de mort, ne laissèrent aucun doute que l'esprit apparu était bien celui demandé ; mais nous fîmes deux séances à ce sujet, vu que les recherches qu'on nous pria de faire ne pouvaient avoir lieu dans une. C'est là que nous entrons dans le merveilleux de ces études et que nous allons soulever contre nous le rire moqueur de nos antagonistes. Peu nous importe, il est plus agréable de voir rire l'homme que de le voir pleurer. Nous ne savons rien taire, par le fait que nous voulons présenter nos études dans

toute leur nudité. Ce n'est plus un seul esprit qui se présente aux yeux d'Adèle, mais bien deux esprits, homme et bête, *deux créations immortelles du Seigneur* ! Oui, Adèle voit apparaître un guerrier armé de pied en cap, monté sur un superbe cheval gris. Que vient-il faire ainsi près de notre lucide ? Va-t-il la faire monter sur la croupe de son pégasse et l'emmener pour assister à quelque tournoi ? Oh ! non, elle n'a pas besoin de ce secours, elle le suivra bien en déployant ses ailes. Elle a quelque appréhension, et paraît redouter quelque fin tragique ! Hélas ! elle va assister à un combat entre la liberté et le despotisme : elle va voir les Autrichiens aux prises avec les Hongrois, — dans le temps qu'ils étaient aux prises ensemble ; — car pour les lucides, le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un. Voyez-la plutôt bondir dans son fauteuil, la figure pâle et les traits contractés ! Que voit-elle, que se passe-t-il ? Les boulets et les balles peuvent traverser ses jupons sans qu'elle craigne pour ses jambes ; cependant elle souffre et ne veut plus voir ce carnage. Je la force d'aller jusqu'au bout et de ne pas perdre notre beau cavalier de vue.

— Oh ! s'écrie-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Il vient de recevoir un coup de sabre sur l'épaule, et presque en même temps un petit boulet

gros comme un œuf dans le bas-ventre. Oh ! si tu avais vu avec quelle ardeur ceux qui l'entouraient, lorsqu'ils l'ont vu tomber, ont foncé sur l'ennemi, et que d'hommes sont tombés à terre ! Oh ! cruelle espèce humaine, sauvage espèce, es-tu créée pour ainsi te détruire, et te détruire par tes propres mains?..... Les Hongrois avaient perdu du terrain, mais ils l'ont repris et sont restés vainqueurs sur le champ de bataille... Ils ont ramassé ce pauvre jeune homme... ; c'est une famille aisée, dont la maison était près de là, qui l'a rentré chez elle ; on lui a porté tous les soins possibles... Il a encore vécu six heures sans connaissance, puis il s'est réveillé, a voulu parler, mais il n'a pas pu... Il n'a pas souffert... Il me dit en ce moment qu'on pardonne à ses ennemis, comme eux-mêmes *lui ont pardonné en le soignant comme un des leurs*... Oh ! je ne veux jamais revoir des choses semblables !...

Cette narration, comme je l'ai dit, est le résultat de deux séances, ce qui fait qu'Adèle ne cesse pas d'être accompagnée par l'esprit évoqué, qui lui-même fait dérouler à ses yeux toute cette triste scène. J'envoyai ces détails à M. J.-J. ; ils furent reconnus exacts jusqu'à la mort sur le champ de bataille ; mais, n'ayant pas retrouvé le corps, on ne put apprécier le genre de blessures qu'il avait reçues. Ce que cette apparition offre encore de

remarquable, c'est que les détails donnés du costume ne représentent pas le costume autrichien, et que cet officier portait deux décorations, l'une grande et l'autre petite, ce qui fut reconnu exact. Je doute fort qu'il y ait un être sur la terre qui puisse avoir dans le domaine de ses souvenirs de telles images vivantes, *qu'il n'a jamais vues*, pour les présenter ainsi au lucide à quelques centaines de lieues de distance.

5° APPARITION. — *M. R.-T. K...*

La première personne qui se présenta ne fut pas reconnue, mais à la deuxième séance les détails furent reconnus exacts.

6° APPARITION. — *Un enfant âgé de trois ans,*

Cette apparition fut acceptée comme la précédente. Nous continuons ces études avec M. J.-J., qui, encouragé par nos succès, veut entrer ainsi en rapport avec tous ceux qu'il a perdus. Nous voudrions pouvoir donner connaissance publiquement de la grande quantité de questions adressées à tous ces esprits par M. J.-J., et des réponses faites par eux. Nous nous contenterons des suivantes, vu qu'elles ne peuvent en rien compromettre le silence que nous sommes obligé de garder, elles nous ont été faites par M. le comte F... D...

1° — Le monde spirituel est-il plus élevé que la terre?

R... — Oui, il est beaucoup plus *élevé*, plus *pur* et plus *animé*.

2° — Comment définissez-vous l'état où vous êtes?

R... — C'est un complément de *vie*, de *pensées*, de *bonheur* et de *lumière* incompréhensibles pour les hommes de la terre.

3° — Quelle idée vous faites-vous de Dieu, dans votre état?

R... — Je sens Dieu par un rayon de *lumière*, de *chaleur* et de *vie* extraordinaire.

4° — Il y aura-t-il une fin du monde, la terre existera-t-elle toujours?

R... — La terre a toujours existé, et existera éternellement; il n'y a pas de fin du monde possible.

5° — Y aura-t-il un jugement dernier tel que l'enseigne l'Église?

R... — Il n'y a qu'un jugement continu et permanent, qui suit les âmes dans chaque sphère d'épuration où elles passent.

Ces quelques questions ont été adressées au nom de M. J.-J. à cet esprit, et non au mien, les réponses qui y sont faites sont trop importantes pour que je ne les aie pas mentionnées. Leur composition est trop bien combinée pour qu'on n'y fasse



aucune attention. Voilà ce que les dévots de toutes églises ne veulent pas que nous sachions ; voilà pourquoi ils disent que ces révélations viennent du diable. Dans tous les cas, le diable s'est bien purifié lui-même ; car il est le plus respectueux historien des œuvres de l'Éternel, que nous ayons entendu. Ce n'est pas avec de telles notions, qu'il emplira ses chaudières, et je ne suis pas mécontent d'avoir fait sa connaissance. Plus d'un lecteur dira comme moi.

#### CORRESPONDANCE.

---

Octobre 1851.

Monsieur Cahagnet,

10°. Vous désirez, monsieur, que je vous rende compte de la séance d'apparition que vous m'avez donnée, il y a quelques mois, par l'entremise de votre somnambule, madame Adèle. Je ne sais si je pourrai le faire convenablement, car j'ai dans l'esprit tant de choses que je voudrais vous dire et vous demander, que j'ai bien peur de ne pas m'exprimer aussi clairement que je le désire. Dans tous les cas, je réclame l'indulgence qui est l'apanage des personnes douées

d'un vrai mérite et dont par conséquent vous devez être abondamment pourvu.

La lecture de vos *Arcanes de la vie future dévoilés* a vivement piqué ma curiosité ; j'avais hâte de vérifier un peu par moi-même les choses merveilleuses que vous annoncez. Je sollicitai une apparition et demandai mon frère H.... Madame Adèle dit voir un tout jeune homme de treize ans. — Je vous fis signe, monsieur, que ce n'était point cela du tout. Vous priâtes madame Adèle de bien voir si elle ne se trompait pas pour l'âge. — Elle répondit qu'à la rigueur on pourrait lui donner dix-sept ans, quoique elle-même pensât qu'il n'en avait pas plus de treize. — Ce ne peut être mon frère ! Vous fîtes redemander une seconde fois M. H.... Madame Adèle garda quelques instants le silence et, les yeux fermés, semblait chercher à voir en face d'elle dans le lointain. — Madame Adèle dépeignit mon frère tout en faisant remarquer que le jeune homme apparu en premier n'était pas parti. — Vous l'engageâtes à ne pas s'en occuper et à prier M. H.... de s'avancer, car madame Adèle paraissait voir avec quelque difficulté. Enfin, elle le dépeignit convenablement sauf une chose très remarquable pour moi, à laquelle je pensais plus particulièrement, et j'attendais avec impatience qu'elle me la désignât pour décider ma conviction. Ce fut peut-être cette impatience même

qui fut cause que je ne lui laissai pas le temps de m'en parler, et que je me mis à la questionner moi-même sur cet objet, ne l'ayant pas écrit. Je priai madame Adèle d'examiner le cou de mon frère et de me dire si elle ne voyait rien de particulier. — Je vois comme un signe, c'est rouge, c'est blanc, comme une brûlure ou une blessure. — Je ne voulus pas l'interroger davantage à ce sujet ; j'aurais cependant désiré que madame Adèle me dit quelle maladie ou blessure avait produit les cicatrices profondes que je savais exister au cou de mon frère et qui étaient très visibles de son vivant lorsqu'il avait ôté sa cravate et rabattu le col de sa chemise. En définitif, madame Adèle a parfaitement dépeint son caractère en en traçant avec force les traits les plus saillants, tels qu'une parfaite bonté et un courage à toute épreuve. — Est-il heureux ? — Oui. — Distes-lui, je vous prie, que c'est sa sœur qui est là. — Oh ! il vous aimait bien, car, aussitôt que je vous ai annoncée, une exclamation de joie lui est échappée ! Il dit qu'il a bien souffert, et que vous avez bien souffert aussi de votre côté. — Reconnaît-il à présent que dans les discussions que nous avons ensemble sur la religion, la raison n'était pas de son côté ? — Il me charge de vous dire qu'il a bien changé de façon de penser depuis lors. — Pourrait-il me donner des nouvelles de son frère ? est-il avec lui ?

— Non, son frère est plus élevé. — Et mon père ?  
— Il n'est pas avec lui non plus ; il est mort, il y a déjà bien longtemps et est placé aussi plus haut.  
— Et ma mère ? — Oh ! c'est elle qui est heureuse et bien plus élevée qu'eux tous !

Madame Adèle, en disant cela, prit une figure radieuse et parut fort exaltée.

Tout ceci était positivement l'inverse de ce que je pensais, et intérieurement je doutais de la vérité des assertions de madame Adèle. Je témoignai quelque étonnement ; cependant je pensai que les jugements de Dieu étaient impénétrables et que ce n'était pas sans raison qu'il nous avait si formellement interdit de *ne pas juger nos semblables si nous ne voulions pas être jugés nous-mêmes*.

Cependant nous sommes toujours disposés à le faire plus rigoureusement que Dieu ne le fait sans doute. Dieu qui voit le fond des cœurs, qui connaît les plus secrètes pensées, ne peut juger comme les hommes qui se laissent toujours prendre aux apparences. Malgré ces pensées, j'étais loin d'être convaincue ; des faits aussi extraordinaires pour être acceptés demandent un mûr examen.

Madame Adèle continua : Mais M. H... ne tardera pas à s'élever aussi très haut, car c'est lui qui veut tout connaître, tout approfondir. — Demandez-lui si sa mort a été naturelle ou si elle n'a pas été le résultat d'un crime ? — Il dit qu'il est bien mort

de maladie, mais qu'on l'a tué spirituellement ; il gênait quelqu'un. — Vous demandâtes à madame Adèle ce qu'elle entendait par là. — Ah ! repris-je, je crois la comprendre ; sa maladie n'a été que le résultat des souffrances morales que lui a fait subir une personne qu'il gênait effectivement, car cette personne voulait s'élever sur la ruine d'une maison que mon frère était chargé de représenter, et la bonne direction qu'il donnait aux affaires renversait les projets qu'elle avait formés. Dès lors sa perte fut résolue et funestement accomplie, sans pourtant qu'il y eût crime apparent. — Madame Adèle continue : M. H..... n'a jamais aimé la vengeance, mais il dit qu'il y a un Dieu au ciel, que ceux qui l'ont tant fait souffrir ont déjà reçu un commencement de punition, mais qu'ils auront encore bien plus lieu de se repentir de ce qu'ils ont fait.

— Demandez-lui, je vous prie, s'il ne pourrait pas me donner des nouvelles de son neveu J.... ? — Ah ! mais c'est lui qui est là, qui m'est apparu le premier ! — Il est donc mort ? — Non, non, il n'est pas mort ! — Dites-moi la vérité, je vous en prie ! Je suis préparée à tout ; depuis trois ans, je suis sans nouvelles et j'ai tout lieu de craindre qu'il ne soit plus de ce monde ! — Je vous dis qu'il n'est pas mort bien sûr et que même vous le reverrez. Puis madame Adèle se mit à me le dépeindre,

non tel que je me figure qu'il doit être à présent, mais avec ses traits si fins, si délicats qu'il avait dans son enfance et qui le faisaient remarquer de tous ceux qui le voyaient, mais qui n'étaient déjà plus ceux de l'âge de treize ans, quoique la couleur de ses yeux fût demeurée la même. A treize ans, mon fils en paraissait dix-sept pour la taille ; à cet âge, il avait de grands pieds, de grandes mains ; cela ne se rapportait pas à ce que m'en disait madame Adèle, et embrouillait un peu mes idées ; je ne vous en fis pourtant pas la remarque. Vous vous informâtes, monsieur, de l'âge de mon fils. — Treize ans. — Mais il y a quelque erreur ! De dix-sept qu'il peut paraître avoir, à treize la différence est trop forte ? Madame Adèle assura qu'elle était bien sûre que c'était lui. — A quel âge vous a-t-il quitté, madame ? — A treize ans, je le confiai à mon frère, qui l'emmena avec lui, et je ne l'ai pas revu. — Nous y sommes, il apparaît à l'âge où il vous a quitté ; mais c'est bien singulier qu'il soit apparu ainsi sans être demandé et n'étant pas mort ! — Ce que je ne vous dis pas non plus, en ce moment, monsieur, c'est que le but principal de l'apparition que je demandais était d'avoir des nouvelles de mon fils, et par la personne sur laquelle j'avais fait peser toute la responsabilité des événements qui pouvaient lui survenir dans ces pays lointains. Je vous dois toute la vérité, monsieur, quand on la

cherche avec ardeur comme vous le faites, aucun fait n'est à dédaigner. Malgré les erreurs qui se sont glissées dans votre ouvrage, je suis loin de les attribuer à une volonté bien arrêtée de vous mettre en opposition avec notre sainte religion à laquelle cependant, sans le vouloir, vous fournissez des preuves de sa vérité. Vos erreurs, monsieur, j'aime à le croire, sont commises de bonne foi, je me reporte au point d'où vous êtes parti... de cette haine profonde pour la Divinité, à cet amour immense qui a ensuite, comme vous me l'avez dit vous-même, embrasé votre cœur; certes le chemin était grand ! Il n'est pas étonnant qu'entouré de tout le merveilleux du magnétisme et de l'extase, et peut-être aussi encore un peu sous l'influence de ces mauvais esprits auxquels vous vous étiez livré dès votre début dans cette carrière, si peu connue avant vous, il n'est pas étonnant, dis-je, que vous vous soyez écarté des doctrines de notre sainte Église, mais tôt ou tard Dieu fera briller à vos yeux son lumineux flambeau et vous deviendrez un de ses plus fervents enfants.

Revenons à cette étonnante apparition que je n'ai su bien apprécier qu'un mois après. Vous demandâtes à madame Adèle pourquoi mon fils ne m'avait point donné de ses nouvelles depuis trois ans. — Ah ! il est bien loin, il a entrepris un grand voyage ; il a essuyé bien des désastres : je vois

comme un naufrage où tout le monde a péri, il s'est sauvé seul avec un autre; il est dans un endroit écarté, près de la mer. Mais soyez tranquille, il me dit qu'il pense à vous, qu'il vous reverra et bien certainement il en sera ainsi. Son oncle veille sur lui, il aime beaucoup cet enfant.

Je voulus avoir des nouvelles de mon second fils, madame Adèle me répondit que mon frère le connaissant à peine (c'est très vrai) ne s'en était pas occupé.

J'avoue, monsieur, que j'étais un peu incrédule en ce qui concernait mon fils; je pensais que tout ce que m'en disait madame Adèle était pour me tranquilliser et rien de plus. Je consultai encore mon frère sur un objet d'art dont je m'occupe, il me fut répondu que je réussirais dans le mode que je me proposai d'employer pour en tirer le meilleur parti possible. Ceci, monsieur, n'a nullement été vrai; j'ai eu un plein succès d'amour-propre, mais voilà tout, j'avoue que celui-là n'était pas celui que j'ambitionnais le plus. Au résumé, je dois dire que la séance avait été fort longue, que madame Adèle était très fatiguée et que pour avoir une solution convenable, ce n'aurait pas été trop d'une séance employée pour ce seul objet. J'avais aussi témoigné le désir de voir mon frère dans mon sommeil, n'ayant jamais rêvé de lui depuis que je l'ai perdu. Cette apparition m'a été promise; je suis encore à l'attendre.



Un mois après cette séance, je reçus une lettre de mon fils J.... dans laquelle il me disait que les malheurs qu'il avait éprouvés, et tous les désastres dont il avait été victime, lui avaient fait prendre la résolution de se laisser passer pour mort plutôt que de nous affliger par le récit de si épouvantables événements.

« Les dernières lettres que je reçus de toi, ma mère, et de ma chère sœur M..., me furent apportées dans un antre sauvage où j'étais caché depuis deux mois, cerné par des bandes d'assassins; un mulâtre seul, resté fidèle, venait m'y apporter ma nourriture, enfin il a succombé victime de son dévouement!... Dans l'impossibilité de défendre plus longtemps l'Ascienda, je regagnai G..... en côtoyant les bords déserts de la mer du Sud, et... »

Dans toute la suite de cette lettre, s'est trouvé de plus en plus confirmé ce que m'avait dit M<sup>me</sup> Adèle sur ce qui le concernait, et je ne puis m'empêcher de convenir que je reconnais à présent que cette séance a été pour le moins aussi extraordinaire que toutes celles rapportées dans votre curieux et intéressant ouvrage. Cependant, monsieur, tout ignorante que je suis, et si peu capable de discuter des choses aussi merveilleuses, me permettrez-vous devons soumettre quelques observations? Dans votre ouvrage, au sujet des diverses croyances religieuses, vous dites tout ce que vous savez, tout ce que vous

croyez. Si vous êtes dans l'erreur, ajoutez-vous, vous y êtes de bonne foi. Il est clair que pour vous qui avez été matérialiste, c'est un pas immense d'être arrivé à reconnaître l'immortalité de l'âme, et la toute-puissance d'un Dieu infiniment bon et miséricordieux. Du désespoir le plus profond vous êtes passé à l'espérance la mieux sentie ! Dans votre joie vous voudriez faire partager vos convictions et votre bonheur à ceux de vos frères qui, comme vous autrefois, vivent encore sans espérance, et par conséquent sans force pour supporter les maux de cette vie. Et cependant, en leur présentant toutes les religions comme étant à peu près inutiles, vous n'opposez d'autres entraves à la satisfaction de leurs passions, que la conviction qu'ils jouiront après leur vie d'un bonheur plus ou moins grand, mais qui, dans tous les cas, surpassera de beaucoup celui que nous goûtons sur cette terre, et qui tout médiocre qu'il est, ne laisse pas de satisfaire bien des gens qui ne voudraient jamais mourir. Si des esprits supérieurs, par les désirs immenses de bonheur, sont capables de grands efforts sur eux-mêmes pour arriver à cette joie infinie que l'on trouvera dans la contemplation de Dieu et de ses divines perfections, et qui ne doit être immédiatement le partage que de ceux qui auront sans cesse combattu pour préserver leur âme de toute souillure, je crois que

le plus grand nombre s'endormira dans l'indifférence, s'il a l'assurance qu'après cette vie, il doit, n'importe quoi qu'il fasse, en trouver une meilleure que celle qu'il quittera. Il sera d'autant plus indifférent pour le bien et le mal, qu'il aura lu dans votre ouvrage, qu'il est irrévocablement destiné à faire tout ce qu'il fait et qu'il n'en sera pas responsable. Je connais bien des gens qui seraient enchantés de la lecture de votre livre, si toutefois encore ils pouvaient croire vrai tout le merveilleux qu'il renferme, et sûrement à ceux-là je serais loin de la leur conseiller, parce que je les suppose peu capables d'en faire une application convenable. Il est un point aussi sur lequel il me semble que, malgré tous les soins que vous avez pris pour être éclairé, il a dû se glisser des erreurs, c'est sur l'existence de l'*enfer*. Ce nom qui fait tout de suite penser à des flammes dévorantes, mais qui peut fort bien n'être qu'une figure, pour exprimer un supplice quelconque éprouvé par l'âme malheureuse qui y a été condamnée et qui pour elle équivaldra au feu ; puis aussi quand vous dites : *Ce feu dévorera quoi ?* Vous avez oublié que nos corps doivent ressusciter, les uns glorieux, et les autres tels que certes le feu trouvera de quoi en faire sa proie sans jamais les consumer. Après tant de merveilles, monsieur, parvenues à votre connaissance, vous ne pouvez dire que celle-là soit impossible à Dieu.

Quand vous interrogez les esprits sur cette matière, ils vous répondent assez généralement qu'il n'y a pas d'*enfer*, n'importe les divers rayons dans lesquels ils sont placés. Ne pourrait-il pas se faire, monsieur, que les esprits bienheureux disent non, parce que naturellement ils ne doivent pas l'avoir vu ? car il me semble que le souvenir qu'ils en conserveraient troublerait leur bonheur et que d'après la manière d'être des esprits au ciel, telle que vous voulez nous la faire concevoir, ils ne doivent désirer qu'aucune des personnes qu'ils ont affectionnées, soit perdue à jamais. Ils savent cependant qu'elle doit être purifiée pendant un certain temps avant d'être admise dans la société des bienheureux, ils la voient dans ce lieu de purification où ils la croient sans souffrance, mais non jouissant d'un bonheur aussi grand que le leur ; et comme vous dites que tout est un peu idéal au ciel, les esprits vous répondent selon ce qu'ils croient et non ce qui est en réalité. Vous convenez aussi, monsieur, que les mauvais esprits font tout ce qu'ils peuvent pour nous attirer dans leur société, qu'ils errent sans cesse autour de nous, mais qu'ils n'éprouvent d'autres souffrances que celle d'être privés de la vue de Dieu, ce qui peut fort bien équivaloir en douleurs à l'idée que nous nous faisons des peines de l'enfer. Mais ces méchants esprits ne font-ils pas tout ce qui dépend

d'eux pour vous dissimuler leurs souffrances et l'éternité de leurs peines, afin [que vous ayez moins d'aversion pour ce qui pourrait être capable de vous rapprocher d'eux ?

Voilà les idées qui me sont venues, monsieur, non que je sois désireuse le moins du monde que l'enfer soit une réalité, je voudrais de tout mon cœur que vous eussiez raison, qu'il n'y en eût pas ; mais ce désir est subordonné, avant tout, à vouloir ce que Dieu veut, et à une entière soumission aux croyances de l'Eglise à laquelle Dieu a donné des marques trop certaines de sa protection toute spéciale pour permettre qu'elle avance des erreurs. Vous reconnaissez vous-même que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été envoyé de Dieu sur terre pour détruire le paganisme ; qu'il n'y est point venu comme un homme ordinaire, mais qu'il est bien le seul qui soit venu ainsi, quelque grands que d'autres aient été, lui uniquement né de la Vierge la plus pure. Dieu n'a fait ce miracle que pour lui, et lui seul en a accompli de tels, qu'aucun de ses détracteurs n'ont pu en faire eux-mêmes, malgré le secours du démon ou mauvais esprit, comme vous voudrez, le nom n'y fait rien. Si Dieu a fait de si grandes choses pour l'établissement du christianisme dans le monde entier et qu'il ait un si grand amour pour les hommes, comme il leur en donne chaque jour des preuves, malgré leur in-

gratitude, lui, Dieu de toute vérité, n'a pas dû laisser ses enfants livrés à l'erreur sans leur envoyer un flambeau capable de les éclairer. Ce flambeau lumineux a été son Fils bien-aimé auquel il a donné tout pouvoir pour transmettre à l'Église cette divine lumière et la conserver dans toute son intégrité. On sent qu'il en devait être ainsi, et vous convenez vous-même, monsieur, que ceux qui marchent ainsi éclairés formeront une société à part dans le ciel. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ? » Vous croyez que le catholicisme enseigne : *Hors l'Église point de salut*. Ceci est une erreur, monsieur, que j'ai crue comme vous. J'en causais un jour avec M. l'abbé l'Andrieux, prêtre aussi éclairé que bienfaisant, et dont l'ardente et douce piété le faisait chérir de tous ; pauvres et riches ont versé d'abondantes larmes sur sa tombe vénérée. M. l'Andrieux me répondit que cette erreur avait été glissée dans quelques éditions de nos saints livres par les protestants eux-mêmes qui cherchaient à discréditer le catholicisme par tous les moyens en leur pouvoir ; mais que ce n'était point ce qu'enseignait l'Église, mais, bien au contraire, que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait dit que : « Celui qui n'a pas connu l'Évangile, ne sera pas jugé par l'Évangile ; mais par la loi de nature que Dieu a

« mise au fond du cœur de tous les hommes, et qui  
« leur dit : Ne faites pas aux autres ce que vous ne  
« voudriez pas qu'il vous fût fait à vous-même. »  
Je suis loin, monsieur, de vouloir réfuter votre  
livre, je n'ai ni l'instruction nécessaire pour cela,  
ni la capacité d'esprit qu'il faudrait pour en ap-  
précier toute la profondeur, et c'est peut-être  
une témérité à moi d'en parler comme je le fais ;  
mais j'éprouvais un besoin irrésistible de vous sou-  
mettre mes pensées à ce sujet, et de vous dire  
encore que je suis persuadée qu'il vous fallait bien  
peu de chose pour changer la direction de votre  
ouvrage, et en faire une œuvre qui vous eût attiré  
toutes les sympathies des meilleurs catholiques...  
La conviction à la foi chrétienne n'est pas encore  
en votre cœur, vous ne pouvez parler contraire-  
ment à votre façon de penser, mais bien certaine-  
ment celui qui cherche la vérité, et désire sincère-  
ment la trouver, ne peut manquer de la rencontrer  
tôt ou tard. Dieu ne refuse sa grâce à aucun de ses  
enfants, j'espère que vous la recevrez un jour avec  
toute l'abondance possible.

Je voulais aussi, monsieur, vous dire quelques  
mots au sujet de ce fameux haschich dont la des-  
cription des effets merveilleux qu'il produit avait  
fait battre mon cœur d'espoir ! Il faut bien vous le  
dire : quand j'ai trouvé votre ouvrage, j'avais un  
pressentiment que quelque chose de semblable

devait exister. Je vous cherchais depuis longtemps sans avoir jamais entendu parler de vous, et j'ai reconnu la vérité de cette parole : *Cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert*, quand enfin je vous ai rencontré. Mais c'est en vain que j'ai sollicité de vous d'être dirigée par vous dans la prise du haschich; toujours j'ai été éconduite sous prétexte, très plausible sans doute, que votre santé ou vos occupations vous en empêchaient. J'ai été réduite à essayer d'en prendre seule. La première fois j'en ai pris 3 grammes à jeun, deux heures après j'ai senti le besoin de rester en repos, et de tenir les yeux fermés, mais sans aucune envie de dormir; j'ai senti quelque chose qui tournait confusément devant mes yeux, j'ai cru que j'allais avoir quelque vision, mais cela a été tout, après deux heures d'immobilité. J'ai repris mes occupations ordinaires et n'ai rien ressenti. Quelque temps après, j'ai essayé d'en reprendre 3 grammes et demi le soir en me couchant, et après une longue promenade. J'ai gardé de la lumière toute la nuit, et ai pris quelque précaution de peur d'accident; je me suis mise à relire votre ouvrage pour me monter un peu l'imagination, ensuite j'ai fixé les yeux dans une grande glace qui était en face de mon lit, et où des vases de fleurs que j'avais conservés dans ma chambre, éclairée seulement par une veilleuse, projetaient



des ombres singulières. J'ai été constamment éveillée, mais rien n'y a fait, je n'ai pas eu la plus petite vision. A six heures du matin je me suis levée comme à mon ordinaire, quand je me suis approchée de ma glace pour me coiffer, je me suis trouvée la figure toute décomposée et ai senti que j'allais me trouver mal ; j'ai bien vite regagné mon lit, espérant que quelque chose enfin allait apparaître, vaine attente ! Une demi-heure après j'ai voulu me lever de nouveau, et me suis hâtée de faire disparaître tout ce qui, chez moi, pouvait faire soupçonner que j'eusse pris du haschis, puis je n'ai eu que le temps d'appeler une de mes filles pour me remplacer dans mes occupations habituelles. Me sentant incapable d'y vaquer, je fus obligée de me recoucher, me disant indisposée, comme je l'étais effectivement. Je restai ainsi jusqu'à dix heures du matin, je me levai alors tout de bon, et n'en ressentis plus d'autre effet que celui produit comme si j'avais pris un léger purgatif, dont je ne ressentis les effets qu'à quatre heures du soir. Je pensai, d'après ce que j'en dis à madame Adèle, que la dose n'avait pas été assez forte, et qu'il valait mieux la prendre le matin à jeun ; c'est ce que je fis, et m'en administrai 4 grammes. Après une longue course pour me rendre chez une dame de mes amies, n'osant pas rester chez moi, le temps était superbe quoique

un peu froid, et je me trouvai dans une chambre exposée en plein soleil, les pieds chauds. Deux heures après la prise, ma langue s'embarrassa tout à coup en causant, et je sentis le besoin de l'immobilité. Cependant, si je l'avais bien voulu, il me semble que j'aurais très bien pu vaincre cet état, et aller et venir; mais je m'abandonnai à cet état d'immobilité, pensant qu'il produirait quelque chose. Mon espoir fut complètement trompé; deux heures après être restée dans cette situation, je retournai chez moi comme si de rien n'était.

Depuis que ces premières pages sont écrites, bien des événements se sont passés et ont apporté de grands changements à ma situation. Je me suis trouvée dans l'impossibilité de vous remettre cet écrit, et je n'ai pu même m'informer si vous n'étiez pas changé.

Monsieur,

Après la consultation d'apparition que vous m'avez donnée par l'entremise de M<sup>me</sup> Adèle, le vendredi 17 novembre, je repassai dans mon esprit tout ce que m'avait dit M<sup>me</sup> Adèle, pour bien m'assurer du fond que je devais faire au sujet de plusieurs choses qu'elle m'a prédites devoir arriver et dont l'une d'elles est vivement désirée par moi... Je vous quittoi, monsieur, remplie d'espérance et

de crainte tout à la fois ! Au milieu des peines qui m'environnent et qui menacent encore de s'accroître, ce serait un immense dédommagement pour moi que la réussite que m'a promise M<sup>me</sup> Adèle, au sujet de l'art dont je m'occupe, car j'y trouverais un remède à bien des maux. — Mais, me disais-je, M<sup>me</sup> Adèle a commis quelque erreur, je ne suis pas destinée à un tel bonheur, ce n'est point mon frère qui lui a parlé. Ce cousin par lequel elle prétend qu'il a été reçu à son entrée dans l'autre vie, M<sup>me</sup> Adèle a dit cela cette fois à tout hasard ; les erreurs doivent être trop fréquentes pour pouvoir faire un fond réel sur ses promesses, quelque apparence qu'il y ait d'un cousin qui l'ait reçu. Précisément, dans l'énorme quantité que nous en possédons dans notre famille, il n'en connaissait aucun et leur était encore plus parfaitement inconnu et .... Ah ! monsieur, je me suis arrêtée court au milieu de la rue, remplie de saisissement à l'idée qui se présentait tout à coup, à un souvenir qui se dressait devant moi et que bien des événements arrivés depuis avaient entièrement effacés de mon esprit. Si les choses se passent dans l'autre vie à peu près telles que vous les concevez, monsieur, ce doit bien être effectivement un cousin qui a reçu son frère, un cousin avec lequel il s'était lié dans les dernières années de sa vie. Ce cousin était retourné en Amérique, où il avait

amassé une assez belle fortune, peu de temps avant le départ de mon frère pour ces contrées d'outre-mer. Ce cousin revint à Paris un mois avant lui, mourut un mois avant mon frère de la même maladie dont la source à tous deux avait été la fièvre jaune. Nous n'apprîmes la nouvelle du retour de ce parent qu'avec celle de sa mort. Des personnes, qui avaient grand intérêt à ce que nous ne le visions pas dans ses derniers moments, ne nous ont instruits de sa mort que parce qu'il leur fallait notre signature pour prendre possession de ses biens, puisque nous étions ses plus proches parents. Je regrette infiniment que ces choses me soient entièrement passées de l'esprit au moment où je répondis si nettement à M<sup>me</sup> Adèle, qu'il était impossible que ce fût un cousin qui ait reçu mon frère dans l'autre vie. — Alors vous pensâtes, monsieur, que ce devait être son père. M<sup>me</sup> Adèle répondit oui avec hésitation. — Je vous priai de ne pas vous arrêter plus longtemps sur cette question ; mon père, mort jeune, avait connu à peine son fils. J'avais hâte de passer à autre chose : j'étais inquiète de mon second fils ; je craignais qu'il n'eût quitté la ville d'où j'avais reçu sa dernière lettre, comme il me l'avait fait pressentir. M<sup>me</sup> Adèle me dit qu'il y était toujours, mais bien tourmenté de sa position ; qu'il avait été malade d'inquiétude, mais que je ne tarderais pas

à avoir une lettre de lui. — Le lendemain de cette consultation, je reçus une lettre de mon fils aîné ; en la lisant j'y trouvai des détails qui avaient de si grands rapports avec ce que m'avait dit M<sup>me</sup> Adèle sur mon second fils, le seul pour lequel je l'avais consultée, que je ne pus encore m'empêcher de me dire : Pour cette fois, M<sup>me</sup> Adèle a fait une erreur ; elle a pris l'un de mes fils pour l'autre... Et ainsi ai-je continué de penser pendant quinze jours, au bout desquels j'ai bien reçu une lettre de mon second fils, lettre que j'attendais depuis six mois. Il ne me parle pas qu'il ait été malade, mais bien d'événements tellement tristes qui lui sont survenus, qu'il a pu regarder une forte indisposition comme de trop peu d'importance, à comparer avec tout ce qu'il avait à m'apprendre des malheurs dont il vient encore d'être la victime. En second lieu, il peut avoir été malade aussitôt après m'avoir écrit, les lettres mettant deux mois au moins à me parvenir. Cette lettre respire un tel excès de tristesse et de découragement que sa santé a dû réellement souffrir d'un tel état de choses.

Je vous dis mes pensées, monsieur, comme Dieu les voit ; en vous écrivant, mon but est de rendre un hommage impartial à la vérité, d'abord, et ensuite de vous rappeler que M<sup>me</sup> Adèle m'a dit que dans trois mois je pourrais prendre du

haschis, et qu'il pourrait enfin produire sur moi l'effet désiré en me soumettant à ce qu'elle a prescrit. Une seule chose a été oubliée, c'est la dose que je dois en prendre; la troisième fois j'en ai pris à la dose de 4 grammes qui n'ont produit sur moi d'autre effet que le désir de l'immobilité; je serais bien aise que dans un des sommeils de M<sup>me</sup> Adèle vous voulussiez bien lui demander combien vous devez m'en faire prendre, afin qu'au moment rien de ce qui doit assurer la réussite de cette séance ne soit oublié. Les trois mois dont a parlé M<sup>me</sup> Adèle expireront le 17 février prochain; c'est donc vers cette époque que vous devez, monsieur, remplir l'espoir que j'ai conçu d'être initiée par le haschis à ces faits merveilleux dont vous tracez des images si séduisantes, et par ce moyen aussi arriver au but que je me propose d'atteindre pour l'apparition et la fixation des couleurs naturelles pour la photographie sur papier. M<sup>me</sup> Adèle, comme vous le savez, monsieur, m'a dit, avant que vous ayez eu le temps de lui en poser la question que j'avais écrite, que j'étais destinée à fixer les couleurs, qu'il fallait que je travaillasse avec activité. Encore un doute, Monsieur. Moi, infiniment ignorante à comparer à tant de savants qui s'occupent avec ardeur à cette découverte, j'arriverais avant eux! En vérité, j'aurais peur d'être punie d'une telle présomption,

si, d'un autre côté aussi, je ne pensais que Dieu accorde souvent aux plus petits ses plus grandes grâces, afin de faire éclater sur eux son infinie miséricorde, et afin aussi qu'on puisse voir plus clairement que toute science ne vient que de lui.

Plus je travaille et plus je demeure convaincue que c'est quelque chose de très simple qui doit faire surgir et fixer les couleurs naturelles. Il me semble parfois que la connaissance de cette chose simple existe en moi, mais couverte d'un voile si épais, que je ne prévois pas qu'il puisse être soulevé sans le secours du haschis... C'est donc en Dieu, en vous et en lui, que je mets toute mon espérance. Vous ne vous refuserez plus, monsieur, j'aime à le croire, à vous rendre à mes désirs, et je vous réitère ici la promesse que je vous ai faite, que si j'atteins ce but tant souhaité, je partagerai de grand cœur avec vous le prix de 5000 francs que l'on doit donner et la gloire qui pourrait en rejaillir sur moi ; car vous y aurez plus contribué en me découvrant les propriétés merveilleuses du haschis que je n'aurais pu le faire moi-même par mon seul travail... Je me fais un peu l'effet de celui qui vend la peau de l'ours... Cependant, après tant de vérités que m'a dites M<sup>me</sup> Adèle, je ne devrais plus douter.

Je passerai chez vous, monsieur, un peu avant

le 17 février, pour fixer avec vous le jour de la prise du haschis.

En attendant, veuillez, monsieur, je vous prie, recevoir l'assurance des sentiments de la parfaite considération de

H. C.

Paris, le 16 janvier 1853.

---

OBSERVATIONS SUR LES PROCÈS-VERBAUX  
PRÉCÉDENTS.

Tels nous avons reçu ces procès-verbaux, tels nous les avons confiés à l'impression sans la moindre rature. Leur signataire est une dame qui, avant de nous les remettre, en avait reçu la permission de son directeur. La franchise qui préside à leur diction équivaut aux arguments religieux qu'ils renferment. Le lecteur sera meilleur juge que nous en cette matière. Nous ne les ferons suivre que des simples observations suivantes, 1° Nous avons vu à une distance ainsi qu'à un lieu inconnu de nous *et du demandeur*, un enfant qui, ayant suivi son oncle, était resté sans appui, à la mort de ce dernier, dans des contrées sauvages où il a beaucoup souffert, et dont le long silence (trois années) avait fait croire à sa mort. C'est sa respectable mère qui se charge elle-même, sans que nous l'en



ayons priée en rien, de nous adresser les procès-verbaux de ces séances, dans lesquels elle n'oublie aucun détail, et reconnaît l'exactitude de nos recherches, quoiqu'elle soit disposée, à chaque fois, à les rejeter plutôt qu'à les accepter. Nous remercions cette dame de sa loyale franchise. Puissent toutes les personnes auxquelles nous avons donné de telles preuves de lucidité suivre son exemple !

2° Cette dame, pénétrée qu'elle est des dogmes du catholicisme, confond le christianisme avec ses dogmes. Nous n'avons pas envie de contredire en rien les croyances de chacun, mais pour ce qui nous concerne, nous tenons, hors ces dogmes, cette *belle, DIGNÉ et NOBLE* figure du CHRIST. Elle nous paraît bien plus GRANDE et DIVINE dans l'ÉTABLE DE BETHLEEM que dans le capitole de saint Pierre ; bien plus fraternelle dans le LAVAGE DES PIEDS et le DÉSEPT que sous ces dômes dorés par les deniers de la misère ; bien plus JUSTE, ÉQUITABLE et LIBRE dans la protection accordée à la femme adultère, la défense faite à Pierre de sortir l'épée du fourreau, et ces mots : « *Les derniers seront les premiers dans le royaume de mon Père !* » Elle est bien plus MAJESTUEUSE, les épaules recouvertes d'un manteau de serge, les pieds NUS dans des sandales, et le morceau de PAIN BIS à la main, que sous ces robes de dentelles, ces mules humiliantes et ces doigts parés d'anneaux aux pierres précieuses, qui peut-

être ont chacune coûté la vie d'un homme. Puisse le Christ nous admettre à ses *libéraux* enseignements toute l'éternité, et puissent les catholiques nous faire grâce des leurs la même éternité ! Nous ne confondons pas la paix et le trouble, l'agneau et la hyène ; nous recherchons le bon et le beau, nous fuyons le mauvais et le laid.

Pour ce qui concerne la question du *haschis*, nous ne croyons pas devoir traiter dans cet ouvrage des accidents que présente ce narcotique dans ses manifestations, les ayant enseignés dans le *Sanctuaire du spiritualisme*. Nous n'avons pas voulu, nous le répétons, distraire une seule ligne de ces manuscrits, afin que nos lecteurs apprécient notre impartialité. Nous allons passer à d'autres procès-verbaux, qui nous sont adressés par notre bon ami le vénérable *abbé* Almignana. Nous prions nos lecteurs d'y fixer leur attention.

## APPARITIONS ET RÉVÉLATIONS

OBTENUES PAR L'ABBÉ ALMIGNANA.

—  
A M. Cahagnet.

Cher monsieur,

Dans ma réponse à votre lettre du 15 courant, je commence par vous remercier de l'idée si avan-

tageuse que vous avez formée de ma personne, relativement à la manière avec laquelle j'étudie le magnétisme et le somnambulisme sous toutes leurs faces.

Cependant, quelle que soit l'idée que vous ayez de moi à ce sujet, je suis heureux de pouvoir vous dire que si je me suis voué à l'étude du magnétisme, cela a été uniquement dans les vues scientifiques, humanitaires et religieuses, et même contre mes propres intérêts, comme j'en ai déjà donné des preuves, et pourrais en fournir de nouvelles, s'il le fallait.

Vous sentez bien, monsieur, que celui qui se consacre à une science dans des vues semblables, ne peut étudier qu'avec poids, réflexion, conscience, désintéressement et impartialité, seuls moyens d'arriver à la vertu.

Vous me demandez si je m'occupe encore du somnambulisme. Oui, monsieur, mais c'est isolément, et avec moins de fréquence qu'autrefois, surtout depuis ma longue maladie, et cela par une triple raison : 1° parce que, n'ayant pas à ma disposition de somnambule en ce moment, je ne peux faire des expériences aussi fréquentes et à volonté comme je le faisais dans le temps ; 2° parce que ma santé ne me permet pas aujourd'hui de m'occuper de la délicate question du somnambulisme comme avant ma maladie ; 3° parce que ma po-

sition actuelle ne me laisse pas le loisir de me consacrer à la magnétologie comme je le voudrais.

Vous me demandez si j'ai quelques faits à vous communiquer relativement aux communications des somnambules avec les âmes des personnes décédées. Je pourrais vous en citer un grand nombre qui se sont passés sous mes yeux, et fruits de mes expériences ; mais je crois devoir me borner au seul fait suivant, auquel j'attache une grande importance. Il est un peu vieux, puisqu'il date d'avril 1851 ; mais il n'est pas encore connu du monde magnétiste, ne l'ayant communiqué qu'à quelques personnes de ma confiance. Je serai donc très heureux en apprenant que ce fait, que je me fais un plaisir de vous communiquer, puisse jeter quelque lumière sur la grande question dont vous vous occupez avec tant d'ardeur.

En échange de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer, recevez, monsieur, l'expression de mon amitié,

*Signé : l'abbé ALMIGNANA ,  
Docteur en droit canonique.*

Batignolles, 25 janvier 1853.

---

J'avais un frère nommé Joseph Almignana, chanoine doctoral de la collégiate d'Alicante, en Espagne, décédé le 7 avril 1846.

De son vivant, il avait pour ami intime M. Ignace Pere de Sarrio, chevalier de Malte, homme qui joignait à une savante érudition, une charité véritablement chrétienne. Ce M. Sarrio, arrivé à Marseille le 6 juillet 1836, dans l'intention d'aller à Paris pour subir l'opération de la cataracte, ayant tombé malade d'une inflammation de la vessie, mourut à Montpellier le 12 avril suivant, comme il résulte d'une lettre de mon frère, datée d'Alicante du 25 octobre 1856.

M. Sarrio avait déposé dans les mains de mon frère (il y avait quelque temps) une somme d'argent pour être distribuée aux pauvres. Mon frère, en recevant cette somme, en donna un reçu à M. Sarrio, afin que si le premier venait à mourir subitement avant d'avoir distribué cet argent aux pauvres, M. Sarrio eût le droit de le réclamer aux héritiers de mon frère.

A la mort de M. de Sarrio, son frère, M. le marquis d'Agolfa, prenant possession de tout ce qui appartenait au défunt, comme étant son héritier, trouva le reçu que mon frère avait donné au défunt de son vivant. M. le marquis y fit probablement peu d'attention, puisqu'il n'en dit rien alors... A la mort de mon frère, M. le marquis voulut savoir si l'argent en question avait été distribué entièrement aux pauvres ! Il s'adressa à ma sœur, comme étant l'héritière testamentaire de

mon frère. Ma sœur ignorant les affaires de mon frère, vu qu'elle ne vivait pas avec lui et le voyait fort peu, dit à M. le marquis de regarder dans les registres du défunt ; on y vit qu'une partie de cet argent avait été distribuée, et que l'autre était passée on ne sait où, la somme s'élevait à 60,000 réaux, ou 15,000 francs.

M. le marquis, dans la suite, réclama à ma sœur la somme d'argent non distribuée.

Ma sœur, quoique héritière de mon frère, avait reçu peu de chose, vu qu'il avait fait l'emploi de ses biens par des legs à diverses personnes, ainsi qu'à moi-même. Ma sœur ne crut donc pas devoir rendre cette somme à M. le marquis, somme qu'elle n'avait pas reçue et non mentionnée à l'inventaire de la succession. Elle offrit de donner à M. le marquis tout ce qu'elle avait reçu pour sa part, pour lui prouver sa probité, et diminuer la perte qu'il disait ressentir de cet argent. Ce monsieur ne voulut pas entrer en arrangements, il intenta un procès à ma sœur, qui coûta fort cher et endommagea la santé de cette dernière.

Le 23 mars 1851, ma sœur m'écrivit qu'elle se trouvait dans un état fâcheux sous tous les rapports, à cause de ce procès. Croyant ma sœur innocente de l'inculpation qu'on faisait peser sur elle, en la faisant passer pour retenir l'argent des pauvres, et persuadé que mon frère était incapa-

ble d'avoir manqué à la confiance qu'il avait méritée de M. de Sarrio, je voulus consulter sur ce sujet une jeune somnambule âgée de quatorze ans, avec laquelle j'avais déjà fait quelques expériences. Sa mère m'étant connue depuis dix-huit ans, je lui avais donné les premières notions de magnétisme. Les résultats de cette séance sont mentionnés dans la lettre suivante :

Ma chère sœur,

Aussitôt la réception de ta lettre du 29 mars dernier, désirant savoir où était passé l'argent que M. le marquis d'Algolfa réclame de toi comme héritière de notre frère Joseph, je suis allé voir une extatique de ma connaissance, le 8 avril à trois heures de l'après-midi. Cette extatique fut endormie par sa mère, et mise en pouvoir de communiquer avec les morts. Je la priai d'entrer en rapport avec notre frère, comme elle l'avait déjà fait différentes fois à ma prière. Cette extatique me dit le voir. Je m'assurai de la réalité de cette apparition, par l'exactitude du signalement qu'elle me donna de lui. Il s'engagea alors entre le défunt et moi, le dialogue suivant :

D... — De ton vivant as-tu reçu 60,000 réaux de M. Ignace Pere de Sarrio, pour distribuer aux pauvres?... Si je te fais cette question, c'est parce que le marquis d'Algolfa, en sa qualité d'héritier de

son frère, M. Ignace, réclame cette somme de notre sœur comme étant ton héritière. On a trouvé dans tes papiers que tu n'as distribué qu'une partie de cette somme, et l'on ignore ce qu'est devenu le reste ; dis-moi ce que tu as fait de cet argent, il s'agit de l'honneur de notre sœur ....

R... — Notre frère me dit avoir effectivement reçu une somme d'argent de M. Ignace de Sarrio, pour la distribuer aux pauvres, argent dont il laissa un reçu au donataire ; mais qu'il ne se souvient pas positivement du total de la somme, il sait qu'il a dû en distribuer environ la moitié aux pauvres, et qu'il remit le reste avant de mourir, dans sa maladie entre les mains du père Mario. Pour vous prouver la vérité de ce qu'il avance, il va prier le père Mario de venir ici, dit la lucide.

A peine mon frère eut-il tenu ce langage, qu'un esprit se présenta à l'extatique, duquel cette dernière me donna le signalement. Je crus reconnaître en lui un moine capucin. Cet esprit confirma ce qu'avait dit notre frère. Pour bien m'assurer de l'exactitude de cette apparition, je fis demander à cet esprit où demeurerait-il de son vivant sur la terre. Il répondit qu'il appartenait à une société qui n'a pas de domicile fixe, car on en envoie les membres partout où leurs supérieurs jugent à propos de le faire. Cette déclaration me confirma que cet esprit était un moine vrai. Je demandai



à ce dernier ce qu'il avait fait de l'argent que lui avait confié mon frère avant sa mort. Il me répondit qu'il en avait distribué une partie avant de mourir lui-même. Cette réponse n'avancait guère mes recherches ; aussi lui adressai-je plusieurs questions afin d'être mieux renseigné sur son identité. Il me dit avoir encore une sœur qui habitait à une lieue d'Alicante, ne me désignant pas l'endroit. Je lui en nommai plusieurs qui environnent cette ville, et lorsque je prononçai Saint-Vincent *du Respech*, il dit que c'était là.

Je lui demandai s'il avait laissé par écrit, dans un endroit quelconque, ce qu'il avait reçu de mon frère. Il répondit : « Non. Je donnais cet argent à mesure que je le recevais. » Je demandai à notre frère s'il devait de l'argent à quelqu'un. Il répondit ne devoir rien à personne, et que loin de là on lui devait beaucoup, vu les dons qu'il faisait journellement... Je lui demandai également à quelle personne il avait légué sa maison et quelques terres. Il dit que c'était à une dame veuve qui a deux enfants, un garçon et une fille. — Quel est son nom ? continuai-je. — Elle est veuve de M. Eugène Ferrer, l'ancien ami de notre père ; elle se nomme dona Josepha Fabra. Il ajouta enfin que, n'ayant rien laissé à sa sœur, on ne devait rien lui demander.

En conséquence de cette révélation, je t'écri

pour te prier de répondre aux questions suivantes, afin de m'assurer de la vérité de ladite révélation :

1° Notre frère Joseph a-t-il été visité dans sa maladie par un prêtre appelé MARIO, et ayant une sœur à Saint-Vincent du Respech ?

2° Sais-tu si ce père MARIO est mort ?

3° Est-ce bien à la nommée dona Josepha Fabra, veuve de M. Eugène Ferrer, que notre frère a légué sa maison et terres ?

4° Combien d'enfants à ladite dona Josepha Fabra ?

#### RÉPONSE DE MA SOEUR

*A la lettre précitée, datée du 6 décembre suivant.*

..... « Quant aux questions que tu me fais  
» à l'égard du père MARIO, je m'en suis in-  
» formée. Il y a plusieurs années qu'il quitta le  
» pays ; on ne sait où il est, si c'est en France ou  
» en Amérique. Il ne visita pas notre frère dans  
» sa dernière maladie, parce que plusieurs années  
» auparavant il n'était plus ici... Il avait deux  
» sœurs, dont une était en Algérie et l'autre s'en  
» alla avec lui... Quant à dona Josepha Fabra,  
» veuve de don Eugène Ferrer, elle a deux en-  
» fants, un garçon qui est dans les États-Unis et  
» une fille mariée ici. »

RÉPONSE A LA LETTRE QU'ON VIENT DE LIRE.

..... « Vu que ta lettre me confirme ce qui  
» m'a été dit par la somnambule, relativement  
» à l'existence d'un tel père MARIO dont je n'avais  
» jamais entendu parler, ayant quitté Alicante  
» depuis trente ans; qu'il est encore vrai que  
» dona Josepha Fabra a deux enfants, fille et  
» garçon, ce que j'ignorais encore avant que la  
» somnambule ne me l'eût révélé, de tels faits  
» me déterminèrent à poursuivre mes recherches.  
» Le 13 décembre, je retournai chez cette som-  
» nambule. Madame sa mère eut la bonté de l'en-  
» dormir à ma demande et me mit en rapport  
» avec elle. Je la priai de redemander notre frère,  
» auquel je parlai en ces termes :

D... — Te souviens-tu que le 8 avril dernier je  
t'ai parlé des affaires de notre sœur ?

R... — Oui.

D... — Te souviens-tu quand tu as donné l'ar-  
gent au père MARIO ?

R... — Oui, ce fut dans ma maladie.

D... — Comment cela peut-il être, puisque ma  
sœur m'écrit dans une lettre datée du 6 courant,  
et me dit que ce père MARIO avait quitté Ali-  
cante plusieurs années avant ta mort ? Par con-

séquent il n'a pu te voir dans ta dernière maladie ?

R... — Ce ne fut pas précisément dans ma dernière maladie que j'ai donné l'argent en question au père MARIO, mais dans une autre maladie du même genre que la dernière, dans laquelle on me crut près de mourir.

D... — Voudrais-tu me faire le plaisir de faire venir le père Mario, afin que je le questionne moi-même à ce sujet ?

A peine eussé-je fait cette demande à notre frère, que la lucide me dit voir le même moine qu'elle avait vu le 8 avril dernier, c'est-à-dire le père Mario. Je le questionnai ainsi :

D... — Fut-ce dans la dernière maladie de mon frère que vous reçûtes l'argent qu'il vous confia, ou avant elle ?

R... — J'ai reçu cet argent dans une maladie que l'on croyait mortelle pour M. Joseph, vu qu'il était à la mort.

D... — Avez-vous quitté Alicante avant ou après la mort de mon frère ?

R... — Avant.

D... — Où êtes-vous allé ? fut-ce en Amérique, l'Italie, la France ou l'Afrique ?

R... — Ce fut en France.

D... — Dans quel endroit ?

R... — Près la frontière d'Espagne.

D... — Avez-vous emmené une sœur avec vous?

R... — Non, elle est venue me trouver peu de temps avant ma mort.

D... — Y a-t-il longtemps que vous êtes mort?

R... — Il y a environ dix ans.

D... — Pourriez-vous me dire où vous êtes mort?

R... — Je ne m'en souviens pas; mais... mais... c'est dans un endroit près de la frontière d'Espagne.

D... — Emportiez-vous toujours l'argent de mon frère avec vous?

R... — Oui.

D... — Savez-vous qui a pu le prendre?

R... — Ma sœur qui se trouvait avec moi, au moment de ma mort, ramassa tout ce que j'avais, ma mort ayant été subite.

D... — Pourquoi n'avez-vous pas dit à votre sœur que l'argent que vous aviez était à mon frère?

R... — Parce qu'étant tombé dans une profonde léthargie, je ne pus pas parler à ma sœur.

D... Combien de temps s'est écoulé entre votre mort et votre départ d'Alicante?

R... — Peu de temps.

Ainsi se termina cette séance.

---

Conservant et possédant toutes les lettres que notre frère ainsi que toi m'aviez écrites depuis que je suis en France, je me mis à les relire toutes, et j'y vis qu'il en résultait que notre frère avait été malade de la poitrine, depuis 1823 jusqu'au 7 avril 1846, où il mourut.

Je désirai alors savoir à quelle époque de la maladie il avait remis cet argent au père Mario. Je fus à cet effet, le 24 décembre, chez la même somnambule, et la priai, dans son sommeil, d'entrer de nouveau en rapport avec notre frère. Elle me répondit qu'elle ne pouvait le faire, vu que son guide, du nom d'*Aimée*, venait de lui dire qu'en ce jour les esprits ne pouvaient pas s'occuper des choses de la terre, parce que *tous*, excepté les mauvais, se trouvaient en adoration, et célébraient la naissance de N.-S. J.-C.

Une réponse aussi inattendue m'ayant surpris, sa mère me dit qu'à la même époque une semblable réponse lui fut faite par sa fille, l'année dernière, lorsqu'elle demanda d'entrer en rapport avec l'âme d'un de ses parents décédés. Cette réponse de la mère de la lucide ajouta encore à ma surprise, et pour savoir ce qu'elle contenait de vrai, je fus de suite chez une autre somnambule, enfant âgée de treize ans, appartenant à une famille qui jouissait de toute ma confiance. Je priai sa mère de l'endormir et aussitôt qu'elle fut en état de me répondre,

je lui adressai la même demande qu'à la lucide précitée, la priant de demander mon frère. Cet enfant me fit la même réponse que je venais d'obtenir en y ajoutant que je ne pourrais obtenir l'apparition d'aucun bon esprit jusqu'à six heures du soir, le jour de Noël, heure où la célébration de cette fête serait terminée ; que si elle me disait cela, c'est que son guide le lui avait révélé.

N'ayant rien pu obtenir ce jour-là, je retournai, le 9 janvier, chez la première somnambule. Lorsqu'elle fut entrée en rapport avec notre frère Joseph, je la priai de lui demander combien y avait-il d'années qu'il avait donné l'argent au père Mario ? Il me répondit qu'il y avait douze ans. Je priai notre frère de faire apparaître de nouveau ledit père Mario pour éclaircir mieux ces choses. Le même moine apparu deux fois se présenta à la somnambule. Je lui adressai la question suivante :

D... — Combien y a-t-il de temps que vous avez quitté Alicante ?

R... — Il y eut onze ans dans les premiers jours de décembre. — J'insistai de nouveau pour qu'il me dise où il était mort. Il ne me répondit pas. Je le suppliai de me dire où était sa sœur. Il me répondit qu'il ne voulait pas qu'on sût par lui où elle était, vu qu'elle avait certainement pris l'argent, qu'on pouvait s'adresser à d'autres pour le savoir.

Voici, ma chère sœur, tout le mystère dont je

t'ai parlé dans ma lettre antérieure, et qui, je n'en doute point, t'aura surprise, vu que sans avoir jamais connu ni entendu parler du père Mario, ayant quitté Alicante depuis trente ans, je t'en parle comme si je le connaissais. Je ne sais de lui ce que je t'ai dit que par les révélations de ma somnambule. Tu as dû être aussi surprise que je te dise que dona Josepha Fabra avait deux enfants, garçon et fille, etc., etc. Le résultat de ces recherches, c'est que : 1° il y a douze ans que notre frère Joseph donna l'argent au père Mario, pour le distribuer aux pauvres à sa place, ne pouvant le faire dans l'état où il se trouvait alors ; 2° que le père Mario distribua une partie de cet argent aux pauvres, emporta le reste avec lui en France, il y a onze ans ; 3° que sa sœur, à la mort de son frère, emporta cet argent ; qu'on ne peut savoir où elle est. Tâche donc, de ton côté de savoir par l'autre sœur du père Mario qui est en Algérie, où est celle que nous cherchons. Il nous serait alors facile de mieux connaître le fait dont je te parle..... Voici, chère sœur, le résultat de mes recherches et de mes études, études qui me font préférer vivre pauvrement dans un pays étranger, que de retourner en Espagne où j'occuperais des places lucratives et honorables. Sache que le peu que je connais de la science dont je te parle, ne serait pas compensé pour moi par tous les trésors du monde.



Je rends toujours grâces à Dieu pour m'avoir accordé des connaissances que tant de millions d'hommes ignorent. Depuis que j'ai le bonheur de pouvoir communiquer ainsi que je te l'ai fait voir avec les morts, je sais sans en pouvoir douter (en outre de l'enseignement religieux), qu'en même temps qu'il y a des âmes heureuses dans l'autre monde, il y en a de malheureuses, parmi lesquelles il y en a qui demandent des prières, *surtout des messes*, pour être soulagées de leurs peines.

J'espère que tu me diras ce que tu penses des réflexions précitées.

Ton frère qui t'aime,

Jean-Baptiste ALMIGNANA.

Batignolles, 13 janvier 1852.

---

N'ayant pas reçu de réponse de ma sœur, dans le temps où je devais en recevoir, je craignis que ma lettre eût été égarée, ou que ma sœur fût malade. Dans cet état d'incertitude, je me trouvai vers la moitié du mois de mars chez madame Hauet, dans le moment où elle venait d'endormir sa fille. Je profitai de cette occasion pour prier cette lucide d'entrer en communication avec mon frère Joseph. Lorsqu'il fut présent, je lui fis demander s'il savait pourquoi ma sœur ne répondait pas à ma lettre du 13 janvier dernier ; cette lettre serait-elle égarée,

ou notre sœur serait-elle malade?... Mon frère répondit ainsi : « Notre sœur a bien reçu ta lettre ; sa lecture a produit sur elle une si grande impression, qu'elle tremblait en en prenant connaissance ; au premier abord, elle doutait qu'elle fût bien de toi ; puis elle s'occupa de connaître si la sœur du père Mario, qui était en Algérie, existait toujours. Tu peux lui écrire cela ; elle te répondra. » D'après ce que mon frère venait de me dire, j'écrivis à ma sœur, le 20 mars 1852, la lettre suivante :

« Ma chère sœur,

» Le 13 janvier dernier, je t'ai écrit une longue lettre ; je sais que tu l'as reçue, que sa lecture t'a causé une grande impression, et même que tu as tremblé. Ne crains rien, chère sœur, et tranquillise-toi, Dieu est avec moi, et c'est à Dieu à qui je dois la révélation des grands secrets dont je t'ai parlé dans ma dite lettre. C'est parce qu'il y a longtemps que je regarde avec indifférence les richesses, les honneurs et les places du monde terrestre, que Dieu m'en a récompensé en me révélant quelques-uns des *Arcanes de la vie future* et CÉLESTE ; que Dieu en soit loué à jamais !

» Notre frère Joseph, avec lequel j'ai parlé à ce sujet par le moyen de ma somnambule, me charge de t'écrire et de te prier de me répondre le plus tôt possible ; et de me dire franchement ce que tu

as pensé de ma longue lettre et de l'impression qu'elle t'a causée... Je pourrai plus tard te dire d'autres choses sur la *vie future*, qui pourront être pour toi un motif de consolation.

» Adieu, ma chère sœur,  
» Ton frère, qui t'aime,  
» Jean-Baptiste ALMIGNANA.  
» Batignolles, 20 mars 1852. »

---

RÉPONSE DE MA SŒUR.

« Alicante, le 13 avril 1852.

» Mon cher frère,  
» J'ai reçu tes deux lettres du 13 janvier et du 20 mars. Si je n'ai pas répondu à la première, c'est par deux raisons : la première, pour voir si je pouvais avoir des renseignements à te donner sur la sœur du père Mario, qui est en Algérie ; je n'ai pu rien en savoir. La deuxième est que j'attendais le résultat du procès pour te l'écrire et te dire que ta longue lettre n'a pas manqué de me produire de la sensation, vu que, lorsque tu étais ici, je ne t'ai jamais entendu parler ainsi sur les choses de l'éternité. Je ne comprends rien à cela, etc.

» Ta sœur,  
» CONCEPTION. »

---

NOTES.

« Désirant m'éclairer davantage sur ce qui m'avait été dit par deux somnambules, le 24 décembre 1851, au sujet de la célébration de la fête de la naissance de N.-S. J.-C. dans le ciel, le 23 décembre 1852, je fus chez madame d'Abèle, demeurant à Batignolles, rue Chapelet, et priai mademoiselle Adèle, en présence de madame sa mère et d'un de ses cousins, de vouloir bien aller, le jour suivant, jour de la NOEL, chez madame Hauet, et de voir si dans le moment où sa fille Anna serait endormie, elle entrerait en communication avec les esprits, et si ceux-ci lui apparaîtraient... Madame d'Abèle, ayant bien voulu répondre à mon désir, vint chez moi le jour de la NOEL, à une heure après midi, me rendre compte de ma commission. Cette dame me parla ainsi : « Je suis allée hier, dans l'après-midi, chez madame Hauet ; sa fille Anna étant endormie dit que son guide, *Aimée*, lui avait apparu toute rayonnante, lui disant : « Anna, *je ne peux pas m'occuper de toi aujourd'hui, parce que je suis très occupée dans ce jour pour la célébration de la fête de la NOEL, AU CIEL ;* » qu'après lui avoir tenu ce langage, l'esprit avait disparu.

» Dans le même jour de Noël, à trois heures de l'après-midi, M. Mouttet, publiciste, 14, rue des

Messageries, vint me voir. Je lui contai ce que je venais d'apprendre. Ce monsieur me dit ce qui suit : « Ma somnambule m'a dit hier au soir, dans son sommeil, qu'il y avait une grande fête au ciel. » Mais M. Mouttet, ne pensant pas à la veille de la Noël, ne fit pas attention à cette révélation, et continua de faire d'autres études avec sa lucide.

» Le dimanche 16 janvier 1853, la même somnambule étant endormie à ma prière, on lui demanda qui lui avait dit, la veille de la NOËL, qu'il y avait ce jour-là une grande fête dans le ciel. Elle répondit que ce fut l'esprit d'Emmanuel Swedenborg, avec lequel elle est toujours en grand rapport.

» La première des deux somnambules qui, le 24 décembre 1851, me parla de la célébration de la fête de la NOËL dans le ciel, est cette jeune personne qui, pour la première fois, entra en communication avec les âmes décédées chez vous, et dont vous avez parlé dans le *Magnétiseur spiritualiste*. L'autre somnambule, âgée de treize ans, est la fille de M. Greslin de Menicourt, rue Lamartine, à Paris... Si quelqu'un doute de ce que je viens d'avancer, j'ai des documents en main qui le constateront... Dire que dans le fait du père Mario il y a eu soustraction de pensée, ce serait être très illogique, car comment la lucide Hauet aurait-elle pu soustraire de ma pensée ce que je n'avais pas et ce

que j'ignorais entièrement, vu que je n'avais jamais entendu parler de cette personne. Peut-on soustraire de la poche d'un homme ce qu'il n'a pas ? Il n'est rien de plus absurde qu'une croyance semblable. »

#### APPRÉCIATIONS DES FAITS PRÉCITÉS.

Nous nous permettrons de résumer la curieuse pièce qu'on vient de lire, et d'en apprécier les détails à notre point de vue. Nous commençons par remercier notre vénérable et tout dévoué ami M. Almignana, pour la franchise, la loyauté et la liberté qu'il met, en toute occasion de ce genre, à soutenir de son respectable témoignage des études dignes de toute la sollicitude des hommes. Nous ne pouvons oublier que ce prélat est lié à l'Eglise catholique par des croyances et des engagements qui commandent à sa prudence de ne point les enfreindre, c'est donc pourquoi nos lecteurs sauront chercher au fond des révélations précitées la vérité qu'eux seuls peuvent et doivent y trouver... Il en résulte que, dans un but honorable, M. Almignana recherche, par le moyen du somnambulisme, où pourrait être passée une certaine somme d'argent qu'on réclame à madame sa sœur, comme légataire testamentaire de son frère auquel cette somme

avait été confiée pour être distribuée aux pauvres. M. Almignana apprend donc, par la lucidité d'une somnambule, que son frère, dans une maladie crue mortelle :

1° Avait déposé entre les mains d'un moine du nom de Mario ce qui lui restait de cette somme à distribuer ;

2° Que ce frère, n'étant pas mort à cette époque, avait oublié de mentionner la remise de ces fonds sur son livre ;

3° Que le père Mario était parti pour la France une année après ce dépôt ;

4° Qu'il est mort peu de temps après son entrée en France, ce qui a pu occasionner cette lacune que nous remarquons dans le silence observé sur la remise de ces fonds par le frère de M. Almignana jusqu'à sa mort ;

5° Que ce père Mario avait une sœur qui demeurait bien à Saint-Vincent près d'Alicante, comme l'a dit la lucide, et que cette sœur (selon le témoignage dudit père Mario) vint le retrouver, assista à sa mort, s'empara de ce qui restait d'argent, et en fit son profit ;

6° Que le père Mario, dans les premières questions qui lui sont adressées, prend un détour pour ne pas accuser sa sœur, sans doute, en disant qu'il distribuait cet argent au fur et à mesure qu'il lui était remis ; mais qu'à la fin il prouve bien qu'il

n'en était pas ainsi; puisqu'il avoue que sa sœur l'a emporté et refuse de donner son adresse, ainsi que celle du lieu de sa mort, car à ce lieu on pourrait obtenir des renseignements qu'il lui importe de cacher, dans l'intérêt bien entendu de sa sœur.

Dans la première partie de ces révélations, on voit donc qu'il doit y avoir une grande probabilité de vérité pour ce qu'on n'a pu vérifier, comme il y a eu exactitude dans ce qu'on a découvert.

Dans la deuxième partie, nous trouvons :

1° La révélation faite par le frère de M. Almignana, concernant la personne à laquelle il a légué sa maison et ses terres. Les noms, le veuvage, le nombre d'enfants et leur sexe, sont reconnus exacts par la sœur de M. Almignana.

2° Il lui est également dit que sa sœur a bien reçu la lettre, qui l'a agitée au point de la faire trembler, sur la portée des magiques révélations qu'elle contenait sans doute, vu que cette dame le donne à entendre en disant à son frère qu'elle ne lui avait jamais entendu parler ainsi des choses de l'éternité... En voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour détruire avec succès l'argument qu'on nous oppose sans cesse, qui est que ces vues de décédés ne sont qu'une transmission *d'images* ou de pensées. M. Almignana traite cet argument d'absurde; il en a bien le droit; car, lui comme nous, pouvons



mieux juger cette question en toute conscience que nos antagonistes passionnés.

Il ressort une troisième révélation de l'ensemble des séances qu'on a lues, qui n'est pas la moins importante : c'est celle de la fête de la NOËL au ciel, à laquelle les esprits, ainsi que M. Almignana, semblent attacher un très grand prix. Nous nous sommes informé par Adèle en sommeil magnétique, auprès de l'esprit Emmanuel Swedenborg lui-même, de l'exactitude de cette révélation. Il nous fut répondu qu'effectivement cette fête avait lieu chez les chrétiens auxquels se joignent beaucoup d'autres esprits religieux et philosophes, qui voient dans ce jour une allégorie répondant aux croyances de chacun. Les uns y voient la naissance du Christ, être de lumière, seul et vrai Dieu ; les autres celle d'un philosophe..... D'autres la lumière terrestre qui a vaincu les ténèbres.... ; ceux-ci la lumière de l'intelligence qui a subjugué l'ignorance, etc., etc.

Tout ce qui existe *n'étant que par la lumière*, les esprits ne croient pas pouvoir mieux fêter cette ÂME de toute chose que le jour où il est admis qu'elle NAÎT selon les croyances religieuses très anciennes, ou qu'elle revient vers nous selon les lois astronomiques..... Cette fête n'est pas générale au ciel, mais elle est une *des plus étendues* des mondes spirituels et angéliques. Les catholi-

ques eux-mêmes sont tellement pénétrés de cette allégorie, que nous les voyons ce jour quintupler les lumières de leurs temples, rendre un hommage très grand au symbole du soleil représenté par le Saint-Sacrement, et dans leurs hymnes employer le mot ALLELUIA en signe de réjouissance. Laisant toute proposition de côté sur ce sujet, et ne faisant qu'apprécier l'ensemble de cette fête des yeux seulement, on ne pourrait douter un seul instant qu'elle est une fête en l'honneur de la lumière. Il n'y a donc que des *gnomes* qui peuvent seuls ne pas se réjouir de l'arrivée de ce jour, surtout au point de vue spirituel qui nous est présenté.

M. Almignana paraît également faire ressortir des révélations qui lui ont été faites, et *admettre* que les prières, surtout DES MESSÉS, sont utiles au repos de certaines âmes. Nous ne voulons ni appuyer ni combattre cette proposition, mais l'éclairer s'il nous est possible. Que le lecteur ait l'obligeance de bien nous suivre dans la révélation suivante ainsi que sur les déductions qui en découlent, et qu'il l'apprécie dans toute la plénitude de sa liberté.

---

## RÉVÉLATIONS SUR LA JUSTICE DIVINE

ET LA JUSTICE FACULTATIVE DES HOMMES.

Un jour, notre ami M. Charles Renard, de Rambouillet, nous adressa un homme qui se croyait ensorcelé, et souffrait beaucoup d'entendre la nuit des bruits dans sa chambre, bruits qui l'empêchaient de dormir. Le jour, il sentait presque continuellement le toucher d'un animal qu'il comparait à celui d'une souris qui, disait-il, grimpait le long de ses jambes et atteignait jusqu'à sa figure. Ne pouvant plus longtemps supporter une telle obsession, cet homme en parla à M. Renard, qui lui conseilla de venir à Paris consulter Adèle à ce sujet... Ce malheureux nous intéressa beaucoup par le récit de ses tourments, et Adèle consentit à en étudier la cause. A peine cette lucide fut-elle en sommeil, qu'elle lui dit :

— C'est une femme qui vous occasionne tout ce trouble.

— Comment cela, une femme ? reprit le possédé. Ce n'est donc pas le berger qui m'a jeté quelque sort ?

— Non, c'est bien une femme que je vois..., qui souffre et qui a besoin de prières... ; c'est pour cela qu'elle vous tourmente.

— Qu'est donc cette femme ?

— Elle est morte.

— Comment ça, morte ? L'ai-je connue ?

— Oui, beaucoup.

— Dites-moi son nom.

— Je vais d'abord vous donner son signalement qui vous facilitera à la reconnaître...

Adèle donna des détails si minutieux à cet homme, qu'il s'écria :

— Mais c'est ma femme dont vous me parlez là !

— Certainement ; elle a besoin de prières et vous en demande.

— Qu'elle commence par me laisser tranquille ; elle m'a assez tourmenté de son vivant sans le faire encore après sa mort. Il y avait plus de quinze ans qu'elle m'avait quitté pour entrer dans une maison de prostitution, où elle menait une vie qui m'a déshonoré. Qu'elle prie elle-même et me laisse tranquille.

— ELLE NE LE PEUT SANS VOTRE SECOURS!...

— Comment cela ? dis-je à mon tour à Adèle. En quoi cette femme a-t-elle droit aux prières d'un homme qu'elle a déshonoré, et de le tourmenter en ce jour à ce sujet ? Est-ce ainsi qu'elle pense paraître dans de meilleures dispositions envers son mari ? Qu'elle prie Dieu elle-même de lui pardonner et laisse son mari tranquille !

— *Tu en parles à ton aise!... me répondit Adèle. Pourrais-tu me dire lequel, de Dieu ou du mari, est l'offensé, et lequel doit pardonner le premier?... Crois-tu que cette femme ose se présenter devant Dieu pour jouir de ses bontés infinies, souillée qu'elle est de fautes qui exigent réparation?... Crois-tu qu'il suffit au premier criminel venu de demander pardon à Dieu des crimes, tourments et fautes de toute nature dont il a rendu ses frères victimes?... Que répondrait Dieu à ces derniers, lorsqu'ils imploreraient sa justice INFLEXIBLE?... Lequel aurait le plus reçu ou le plus donné?... Où serait la BALANCE ÉQUITABLE et ÉTERNELLE?... Non, cela n'est pas ainsi... Dieu, plein de miséricorde, pardonne les offenses qui lui sont personnelles au moindre repentir, et il laisse chacun libre de suivre son exemple!... AUCUN ESPRIT NE PEUT ENTRER DANS LE SEIN DES FÉLICITÉS ÉTERNELLES, SI UNE SEULE VOIX CRIE CONTRE LUI JUSTICE!*

C'est bien ce qu'a senti cette femme plus faible que coupable; aussi fait-elle des efforts inouïs pour se rendre sensible à son mari, et éveiller toute sa sollicitude à son égard afin qu'il lui pardonne... La meilleure preuve qu'il a oublié ses fautes, est qu'il prie Dieu lui-même d'absoudre sa femme... — Faites pendant neuf jours une prière à cette intention, dit Adèle à cet homme, et vous serez délivré

de toute obsession... — Et toi! reprit la lucide en m'adressant la parole, CROIS EN LA JUSTICE DE DIEU ET AU DROIT QU'A CHAQUE ÊTRE A L'APPLICATION DE CETTE JUSTICE!...

Ainsi se termina cette séance dans laquelle Adèle fut sublime de *sévère* et *majestueuse équité*.

Je tremblai un moment devant l'immense portée de cette révélation... Si elle est exacte, ce qu'on sent au premier examen, elle a bien besoin d'une grande miséricorde; c'est donc dans ce sens où les prières seraient très utiles comme adhésion au pardon, comme acte de réconciliation. Mais il y a loin de telles prières à celles payées; à celles qui accusent qu'on n'a ni la force ni le désir de prier soi-même, qui prouvent qu'on fait une denrée d'une élévation sublime de l'âme et d'une justice qui serait plus vile que celle des hommes, si elle était une question de commerce.

Je dois ajouter que cet homme fit ce qui lui avait été recommandé, et qu'après les neuf jours exigés, il fut laissé parfaitement tranquille.

---

#### OBSERVATIONS

*sur la révélation précitée.*

Hélas! la révélation d'Adèle est peut-être la clef de ce sanctuaire occulte d'où sort une multitude

de malheurs qui assiègent certaines familles jusque dans leur postérité la plus reculée!... La cause occulte de ces malheurs est peut-être, en vertu de cette JUSTICE, le paiement de quelque dette criminelle de ce genre..., une espèce de peine du talion...; QUICONQUE SE SERVIRA DE L'ÉPÉE, PÉRIRA PAR L'ÉPÉE, a dit le Christ... Tu as séduit ma fille, la tienne ou celle de la tienne, ou ta compagne, le sera à son tour... Le déshonneur dont tu as couvert mon nom et ma famille exige un déshonneur semblable... Mon fils n'a pas plus mérité cette infamie que celle que j'attacherai un jour par compensation, sur le tien, pour l'acquit de cette dette.

Que de familles sont à l'état de haine les unes contre les autres depuis des siècles, pour des futilités en apparence, qui ont eu une grande portée sans doute dans leur temps... Il existe ainsi des guerres d'extermination d'âme à âme, dont on ne connaît aucune cause, cause qui peut-être serait dans la révélation qu'on vient de lire. Que d'hommes ne peuvent prospérer en rien, voient les êtres de leurs affections ou les fuir ou périr sous leurs yeux sans pouvoir y remédier, et blasphèment contre Dieu, quand ces troubles ne sont peut-être que l'acquit de troubles semblables qu'eux ou leurs aïeux ont apportés dans l'existence d'autrui...

Puissions-nous faire erreur, car nous sommes

plus brutal qu'être de vengeance, et il nous en coûterait infiniment de rendre demain le coup que nous recevons aujourd'hui; nous aimons trop payer comptant en toute chose.

Par le fait de cette révélation, il est bien entendu que les criminels en auraient long à se demander entre eux, et que ceux dont la postérité est éteinte ne pourraient jouir de cette réciprocité de tourments, nous objectera-t-on. Nous répondrons que ceux qui ne sont plus sur terre sont dans d'autres lieux, et que la puissance de l'un contre l'autre reste la même pour celui qui veut y avoir recours.

Les chrétiens ont bien senti la probabilité d'une telle justice, en disant à Dieu, dans leur PATER : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensé. » Cette demande à Dieu est la confirmation même du péché originel et des condamnations dont nous parle la Bible envers les générations futures, des rebelles contre les lois de Dieu. Si Dieu, d'après ce livre, nous donne un tel exemple d'inflexibilité, c'est donc lui être agréable que de ne point le surpasser en générosité.

Je le répète, une telle révélation est digne d'être prise en considération, à la condition expresse que le libre arbitre existe; elle doit faire trembler les cœurs souillés de crimes.



Si un pauvre homme comme moi, qui redoute de tuer une puce, tremble à la connaissance de cette justice inflexible, que devront en ressentir les grands et petits tyrans de ce monde, couverts de sang et de larmes? C'est encore là où le Christ dit une grande vérité dans ces mots : « NE FAIS POINT A AUTRUI CE QUE TU NE VEUX PAS QU'AUTRUI TE FASSE... — LES GRANDS SERONT ABAISSÉS ET LES PETITS SERONT ÉLEVÉS. » Qu'y aurait-il de plus bas, pour un *monarque* tyran, un *pasteur* impie, un *juge* vicieux, que d'être dépendant de la dernière de leur victime... d'attendre d'elle le pardon qui doit précéder celui de Dieu? Quel terrible avenir! N'est-il pas pressenti des agonisants, qui veulent rarement mourir en état de haine et soupirent tant après la réconciliation?... des criminels, dont généralement le dernier cri poussé sur l'échafaud est celui de PARDON?

Tous les lucides, de tout âge et de toute croyance, ont-ils jamais dit autre chose, sinon que les lieux d'épuration qu'ils admettent à la sortie de ce monde, sont plus peuplés proportionnellement de rois, prélats et dignitaires de toute espèce, que de simples particuliers? Pourquoi? Parce que plus l'homme est élevé en dignités humaines, plus il est responsable de ses actes. Deux seules révélations dans toutes celles qui m'ont été faites jusqu'à ce jour m'ont prouvé *à priori* l'existence du Dieu que

je pressentais, et m'ont relevé de l'athéisme dans lequel celui des catholiques romains et de toutes les religions *d'argent* m'avait plongé ! La première a été de connaître l'utilité de notre existence terrestre, ainsi que celle de nos privations de tous genres ; et la deuxième est celle qu'on vient de lire ; car, enfin, croire qu'il suffit de payer des prières à un prêtre quelconque pour obtenir le pardon de Dieu pour les tyrannies qu'on a exercées sur ses frères, c'est faire, dans le premier cas, une question d'argent d'une question de justice, et dans le deuxième, c'est passer pour les souffre-douleurs de la divinité...

C'est lui accorder un droit d'indifférence en faveur d'un hommage immérité...

Ce serait dire au voleur, au suborneur, etc., d'aller demander pardon à leurs juges, et de jouir de l'impunité de leurs crimes...

Ce serait un non libre arbitre pour la victime et un libre arbitre pour l'oppressur, qui pourrait même se défendre de demander pardon à qui que ce soit...

L'enseignement religieux et moral ne serait plus qu'une grosse duperie !... Oh ! je sens bien mieux combien Dieu reste *grand* et *juste* en disant au fratricide : REPENDS-TOI DE TON MANQUE D'AMOUR ENVERS TON FRÈRE, ET VENEZ ENSEMBLE, MAIN DANS LA MAIN, CŒUR CONTRE CŒUR, RENTRER DANS MON SEIN,

COMME VOUS EN ÊTES SORTIS!... et surtout de présumer que Dieu, témoin du repentir du criminel et de la haine de la victime, pourrait, en tout temps, sans déroger en rien à sa JUSTICE ÉQUITABLE, influencer l'amour de la réconciliation à la dernière. S'il en était autrement, c'est que le libre arbitre n'existerait pas, et, n'existant pas, un seul être doit connaître les actions et leurs ressorts, c'est celui qui a imposé ce non libre arbitre. Si, au contraire, le libre arbitre existe dans une certaine étendue des actions humaines, il doit exister dans tout ce qui est en dehors des appétits et des nécessités de la chair, par conséquent dans les affections de l'esprit. C'est donc là où est placé le point de départ de la responsabilité humaine, et une seule peine doit être appliquée à ces fraudes de l'esprit : c'est la restitution de la chose prise ou du trouble porté ;

C'est la victime qui doit recevoir et non la société ;

C'est la victime qui doit jouir du repentir de son oppresseur, et non des êtres qui n'y ont aucun droit. Ainsi, à ceux qui ne croient pas au libre arbitre, cette étude est inutile ; mais à ceux qui y croient, elle est la plus nécessaire que nous connaissions.

Lorsque les chrétiens furent présentés à Constantin, dont les crimes surpassaient tout pardon aux yeux des païens, les premiers lui parurent être

plus humains et équitables, à son point de vue, en lui promettant la remise de ses crimes en faveur de son repentir et de l'appui dont il offrait de les couvrir. Si, dans cette action, les chrétiens dépeignaient bien l'infinie miséricorde de Dieu, ils annulaient sa justice dans cette miséricorde. Voilà en quoi ils ont fait erreur, erreur qui leur est plus profitable qu'à la morale publique, puisqu'ils assurent pouvoir remettre les péchés aux hommes moyennant des confessions, des prières salariées ou des dons pieux. Dans cette action, ils disent qu'ils réconcilient avec Dieu, qui n'est pas l'offensé, mais ils ne réconcilient pas toujours avec les victimes.

Si quelques nobles cœurs parmi eux l'entendent ainsi, l'histoire ne prouve pas qu'ils agissent tous de même.

Nous ne voyons pas pourquoi tel péché contre les lois établies par leur Église, *infaillible représentant de la DIVINITÉ*, serait racheté moyennant telle somme ; pourquoi tel manque à la *pudicité familiale* serait annulé devant telle dispense ; pourquoi tel holocauste désarmerait la colère divine. Je ne prétends pas mettre ici les catholiques seuls en cause, j'entends y mettre tous les cultes qui reposent sur une justice aussi mobile. Cependant les chrétiens ont dit une très grande vérité, comme contre-sens au *châtiment éternel*, en avançant que la miséri-

corde de Dieu était toujours étendue indistinctement sur tous les cœurs qui l'imploraien; mais il y a loin de cette vérité à l'erreur de faire dominer cette miséricorde sur la justice de l'Éternel. Un jour, M. Binet, potier de terre, l'un des spiritualistes les plus avancés de ceux que j'ai connus, se trouvait apprécier cette question avec moi ; ce monsieur me pria de la poser ainsi à Adèle : « La miséricorde divine n'est-elle pas au-dessus de la justice divine ? » Il nous fut répondu que *rien ne pouvait être placé au-dessus de la justice divine*. Cette réponse confirmait celle faite dans la séance précitée, et relevait Dieu d'une faiblesse dont la *partialité* eût été le résultat.

Nous avons l'assurance que la miséricorde divine l'emporte sur la justice divine dans toutes questions d'offenses personnelles à Dieu, par l'exemple religieux qui nous est donné dans la personne du Christ : mais si cet exemple nous est offert à suivre, la miséricorde divine ne *veut* pas nous imposer par là d'abandonner notre recours contre quiconque nous dérobe quelques parcelles de notre patrimoine matériel ou moral, comme, par exemple, le sujet de nos affections, ou notre réputation de probité sociale, contre qui, en nous assassinant, compromet l'existence d'enfants devenus sans appui, de parents dont nous étions les soutiens, etc.; contre des gouvernants qui préfèrent

la persécution à la justice, l'intolérance à la liberté, les déprédations à l'équité, etc. Certes que chacun a le droit de redemander à ces tyrans ce qu'ils ont ravi à chacun. Si ces hommes ne peuvent satisfaire à cette juste demande, leur *écrou* pour dettes ne peut être levé du monde ténébreux où ils se trouvent enfermés en quittant la terre pour leur faciliter l'entrée du monde des joies éternelles!... Dieu ne *veut* rien *pouvoir* dans cette question, dans laquelle il n'est nullement en cause. Car si Dieu y était en cause, ce serait comme cause première qui annulerait le libre arbitre de ces gouvernants, par conséquent d'où découlerait leur non-responsabilité, et la non-responsabilité des uns justifierait celle des autres, ce qui ferait de la justice humaine une action dérisoire.

Dieu peut conseiller la réconciliation ; mais il ne *veut* pas l'imposer, sans cela, nous le répétons, la justice humaine elle-même serait un non-sens, puisqu'il lui suffirait, pour imiter la justice de ce Dieu, de connaître le repentir pour absoudre tout crime et faire taire la voix de l'opprimé.

Que chacun médite bien cette révélation, qui n'a jamais été appréciée par les hommes, au point de vue que nous la présentons ; car elle est appelée à prouver à tous qu'il ne suffit pas de vivre le plus à l'aise possible, sur ce globe d'épreuves, sans s'inquiéter si l'on n'écrase pas un frère sous ce *con-*

*fortabilis*. Non, il y a à côté de cela la justice réparatrice; l'assignation *facultative*, dirons-nous, qui peut nous forcer à comparaître au tribunal du grand juge des juges, et subir à notre tour la peine que nous avons imposée aux autres.

A quoi donc servirait le prétendu livre de vie éternel, que les chrétiens placent dans les mains de Dieu, pour reprocher à chacun ses fautes, le jour du jugement?..... Livre que les lucides nous prouvent si clairement exister dans chaque être en particulier, en y lisant si bien nos *hontes* et nos *vertus*! livre que nous pourrions nommer **DAGUERRÉOTYPIC** des *actions humaines* : à quoi servirait ce livre, répétons-nous, si un prêtre, ou qui que ce soit, pouvait, moyennant salaire, en déchirer un feuillet, afin que le jugement de Dieu fût rendu avant cause entendue?...

Nous avons cent fois donné la preuve sans réplique de l'existence de ce livre, dans lequel nos lucides voient le passé comme au présent; il existe, c'est donc dans un but quelconque, c'est qu'il doit un jour couvrir notre front du rouge de la honte, ou réchauffer notre cœur du feu fraternel; tâchons que chaque être que nous avons offensé vienne lui-même détacher le tableau de cette mauvaise action dans ce musée public et pose, à sa place, le mot **RÉCONCILIATION**!...

Ce que je viens de dire me semble être de la jus-

tice religieuse à l'ordre de tout culte et de toute âme fraternelle. Aimons-nous donc les uns les autres, si nous voulons arriver plus vite à la félicité éternelle. La dissimulation et la haine nous conduiraient, au contraire, je ne sais où, mais où nous devons ne pas désirer aller. Pénétrons-nous bien de cette maxime du CHRIST, qui, à elle seule, *est*, ou devrait être la base de toutes les religions, de toutes les morales, et de toutes les actions humaines ; répétons-la en nous-même, à chaque occasion que nous avons de nous prononcer sur la conduite des autres ou de les conduire nous-même : SI J'ÉTAIS A LA PLACE DE CET ÊTRE, VOUDRAIS-JE QUE CE QUE JE FAIS A SON ÉGARD ME FUT FAIT ? Non, ne faisons donc pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui nous fit ; ce qu'autrui aura le droit de nous faire d'après la balance de nos comptes DEVANT L'ÉTERNEL?...

Tout *ciel* et tout *enfer* sont là, et naturellement s'y trouve en relief tout chef de travaux, de justice, de cultes, de gouvernement, etc. ; chacun y recevra la part équivalente de honte ou d'esclavage qu'il a imposée aux autres ! Le nombre des victimes fait le nombre des heures à passer dans cette éternité de *réparations*.

Que l'on n'oublie pas que cette justice est la conséquence de l'existence de Dieu et de celle du libre arbitre ; hors ces deux puissances, c'est la loi



du plus fort, du plus astucieux des accidents qui les remplacent; c'est le soleil qui peut s'éteindre, les cieux s'obscurcir et la terre s'anéantir. C'est le règne des tyrans, du poignard, du vol et du blasphème !.....

---

RÉVÉLATIONS DE L'ESPRIT EMMANUEL SWEDENBORG  
*faites à Adèle Maginot, en sommeil magnétique,  
sur l'incarnation humaine.*

---

### PREMIÈRE ÉTUDE.

Je prie le lecteur de se dépouiller de toute idée enfantée par les convenances humaines, avant de lire ce qui suit; ce qui lui ferait trouver de l'immoralité dans les questions que je me suis permis de faire adresser par une femme à l'esprit Swedenborg. Je n'ai pas prétendu, en me livrant à l'étude des rapports que les lucides peuvent lier avec les âmes dégagées des liens matériels, m'astreindre à joindre les mains et baisser les yeux en signe d'une dévotion, ou d'une humilité aussi fausse que déplacée dans ce genre. J'ai, au contraire, pu dégager mon âme de toutes les étreintes dont les hommes et leurs usages l'avaient chargée, pour

m'élever librement le front haut et le cœur humble, jusque dans les sphères où les appétits de la chair sont annulés.

Adèle n'a plus été pour moi que *moi-même*. Depuis de longues années nos âmes sont fondues ensemble par l'étude, et le rouge de la pudeur nous est aussi commun à l'un qu'à l'autre. Je n'ai donc pas cru manquer à aucune convenance, en imitant l'anatomiste lorsqu'il enfonce publiquement et sans respect son scalpel dans les chairs de la vierge qu'il eût voilée à tous les yeux dans une autre circonstance; la science lui commande, il obéit. J'ai de même pour le bien de celle qui nous occupe oublié qu'une femme, *ma sœur en l'Eternel*, allait un instant prononcer des mots qui, mal interprétés par un public préparé à cette étude, pourraient lui faire perdre l'estime dont on a entouré jusqu'à ce jour ses révélations. Je n'ai eu en vue que l'instruction de mes frères : ainsi que chacun nous conserve cette estime en faveur de notre bonne intention.

Nous ne pouvions avoir retrouvé le berceau de notre première existence, sans nous suivre dans notre introduction en ce monde, par conséquent, étudier notre incarnation dans ce vêtement si sublime de construction... *et si lourd à porter!*...

---

*Séance du 27 avril 1852.*

Je prie Adèle d'appeler comme d'habitude l'esprit Emmanuel Swedenborg, pour lui adresser les questions suivantes que je dépouille ici des préliminaires de toutes les séances en général, afin de ne pas répéter sans cesse des entrées en scène qui, une fois connues, le sont pour toutes.

D... Puisque l'esprit Swedenborg veut bien avoir l'obligeance de répondre à mes questions, demande-lui : 1° quel est le rôle du sperme humain dans l'acte de la copulation ?

R... Celui de procréer.

2°... Quel est le rôle des ovaires dans ledit acte ?

R... — De fournir l'âme humaine, et le sperme de fournir le corps matériel.

3°...— Quel est le rôle des animalcules que contient le sperme ?

R... — D'enfanter tous les animalcules qui composent le corps matériel... Selon la quantité de ces animalcules, se trouve le développement plus ou moins grand de la forme matérielle. Chacun d'eux a des affinités qui les font concourir à la construction des organes ou des parties du corps où ils sont appelés.

4°...— Quel est le rôle du placenta dans la formation de l'homme ?

R... — De préserver l'enfant des émanations putrides du corps de la femme.

5°... — Quel est celui du sang menstruel dans le même acte ?

R... — D'alimenter et de fournir d'autres animalcules nécessaires à la formation du corps matériel... Ce sang ressemble à la ROSÉE du ciel à l'égard des fleurs qu'elle alimente ; il alimente de la même manière la forme matérielle.

6°... — Pourquoi y a-t-il une perte des ovaires dans l'écoulement du sang menstruel ?

R... — Les œufs qui sortent ainsi sont incomplets et ressemblent aux fleurs d'un arbre qui toutes ne rapportent pas de fruits... On peut dire d'eux que ce ne sont que des *débris* d'œufs..., des agrégations d'animalcules manquant de l'âme harmonique à laquelle ils n'ont pu se grouper pour éclore complètement.

7°... — Qui peut causer les monstruosité humaines ?

R... — Des absorptions faites par la femme d'animalcules étrangers à ceux qui doivent composer la forme humaine matérielle... L'air que vous respirez n'étant qu'un composé d'animalcules de toutes espèces, il se trouve que la femme, dans certaines circonstances, donne entrée et passage à un nombre plus ou moins grand de ces animalcules qui viennent fusionner avec ceux destinés à former

l'enveloppe matérielle, et de ce mélange d'êtres différents il en découle les formes incomplètes et monstrueuses que vous voyez à l'infini.

8°... — Qui peut annuler l'effet ordinaire des poisons ou de toutes les substances qu'absorbe la femme dans les envies qu'elle éprouve au commencement de la grossesse? Dans tout autre état elle serait considérablement troublée par l'absorption de ces substances.

R... — Les désirs desquels vous parlez ne viennent pas de la femme, ils sont le produit de l'âme de l'enfant ou des animalcules qui concourent à développer le germe matériel; ce sont ces *êtres* qui en absorbent les *effets spirituels*, desquels ils ne sont pas dépendants comme l'est le corps matériel de la femme. Cette dernière ne possède plus que les *DÉBRIS privés de vigueur*, de ces absorptions, ce qui est la cause qu'elle ne peut en ressentir aucun mauvais effet.

Adèle se trouvant fatiguée, je suis forcé de suspendre le cours de mes questions.

---

Séance du 29 avril 1852.

9° question. — L'âme humaine est-elle déposée chez la femme avant l'acte de la copulation?

R... — Elle n'y est déposée qu'au moment de

la *sensation* de l'acte, qui en cause l'absorption.

10°... — Y a-t-il plusieurs âmes dans un ovaire?

R... — L'ovaire peut ordinairement contenir deux âmes, et davantage selon les circonstances.

11°... — Qui cause les enfantements triples et quadruples?

R... — L'absorption faite de plusieurs âmes dans l'acte.

12°... — Ces enfantements triples ou quadruples sont-ils le fait d'une ou de plusieurs copulations?

R... — Ils sont le fait d'une seule copulation. IL NE PEUT EN ÊTRE AUTREMENT.

13°... — L'âme humaine, ainsi enfermée dans l'ovaire, a-t-elle conscience de son état présent?

R... — Oui, elle connaît son PASSÉ et son MOI; mais *lorsqu'elle voit la lumière matérielle*, elle perd ces souvenirs.

14°... — Y porte-elle la forme humaine?

R... — Oui.

15°... — S'y trouve-t-elle isolée de toute autre âme?

R... — Non, elle entre en rapport, *selon son désir*, avec l'âme de sa mère ou celle de son père.

16°... — Le travail du vêtement matériel qui doit la couvrir, est-il conduit par elle ou par d'autres puissances?

R... — L'âme ne conduit et ne s'occupe pas tou-

jours du matériel, étant la forme typique par elle-même; elle se trouve, à l'égard des molécules matérielles qui composent son vêtement, n'être qu'un point d'*attraction* autour duquel elles viennent se grouper.

17°... — Un corps à deux têtes, quatre bras et quatre jambes, comme on en voit, renferme-t-il une ou deux âmes?

R... — Il n'en possède qu'une. Deux âmes ne peuvent être matériellement que dans deux corps différents l'un de l'autre.

16°... — Que sont deux jumeaux au point de vue spirituel?

R... — Deux amis, AVANT, PENDANT ET APRÈS.

19°... — Que sont plusieurs enfants produits d'une seule couche au même point de vue?

R... — Ce sont des jonctions accidentelles d'âmes absorbées irrégulièrement, dont l'installation n'est pas harmonique; aussi l'ovaire se trouvant souvent trop petit pour les contenir, elles ne peuvent s'y matérialiser convenablement et jouir de l'existence terrestre.

20°... — A quoi doit être attribuée la sympathie qui existe plus entre certains jumeaux qu'entre d'autres?

R... — Comme je viens de vous le dire, cette sympathie est due à l'amitié éternelle qui les unit. Lorsqu'il arrive des cas contraires, ils ne sont dus

qu'à l'influence de la matière; mais soyez assuré que deux jumeaux ne peuvent jamais se détester spirituellement.

21°... — A quoi faut-il attribuer l'espèce de transmission qui semble avoir lieu, des père et mère à leurs enfants, soit de leurs vices, passions, habitudes ou maladies?

R... — Aux molécules matérielles absorbées par l'enfant, soit de son père ou de sa mère, molécules *qui contiennent* ces passions.

22°... — A quoi doit être attribué l'effet contraire, où la bonté, l'honnêteté, la chasteté et la santé découlent également de parents qui ne possèdent pas ces vertus?

R... — *Deux êtres ne sont jamais vicieux au même degré.* L'enfant absorbe le bon comme le mauvais de celui des deux où il le trouve.

23°... — Pourquoi voit-on ordinairement une fille ressembler plus à son père par le physique et le moral, et un garçon être de même à l'égard de sa mère?

R... — Parce que généralement l'âme femelle aime à absorber du père qui est pour elle un protecteur; et l'âme mâle aime à absorber de la mère dans le sens contraire qui est le *besoin de la protéger elle-même*; vous pouvez étudier ces faits, vous ne tarderez pas à en connaître la vérité.

24°... — A quoi doit être attribuée la précocité



d'esprit qu'on remarque chez certains enfants dont les hautes connaissances dépassent souvent de beaucoup celles d'hommes qui paraissent leur être supérieurs en instruction?

R... — Au développement de la Boîte (1), *emplacement matériel* qui contient cet ordre de pensées... Ce résultat est tout matériel; car, spirituellement, l'esprit est égal pour tous.

25°... — Qui peut produire ces effets sympathiques dans certains signes que portent quelques personnes (signes provenant d'envies qu'ont eues leurs mères dans leur grossesse), qui prennent des couleurs en rapport avec la maturité des fruits dont ils sont un représentatif?

R... — Cet effet est *tout spirituel*... Ces sortes d'envies appartiennent à l'âme de l'enfant et non à celle de sa mère... Cette âme affectionnait au monde qu'elle quitte ces fruits dont elle éprouve un grand désir d'absorption. La mère qui se trouve influencée par l'enfant est poussée à en manger, et l'enfant en *absorbe le spirituel*. Si l'âme de ce dernier ne peut au contraire satisfaire à ce désir, elle en éprouve un tel dépit que son enveloppe matérielle s'en trouve *impressionnée et marquée*... Cette

---

(1) Swedenborg a insisté sur ce mot Boîte qui semblait, selon Adèle, bien rendre sa pensée sur ce sujet. *Ce mot est de lui; il a désiré que je ne lui en substitue pas un autre.*

marque, toute spirituelle qu'elle est en premier lieu, se trouve se matérialiser comme l'enveloppe, et au moment de la maturité de ces fruits, le spirituel de cette marque attire, comme le ferait le fruit lui-même, les *couleurs* et les *molécules* qui sont dans l'air, c'est pourquoi vous la voyez se colorer sympathiquement avec ces fruits.

26°... — Certains enfants portent de semblables signes qui semblent ne pas provenir de leur propre envie, comme dans l'exemple que voici : Un homme, dans un moment de brutalité, jettera à la figure de la mère de cet enfant, le contenu du verre qu'il tient en ce moment, l'enfant s'en trouve marqué, à quoi faut-il attribuer ce fait ?

R... — A la même cause, c'est l'envie qu'a l'enfant de savourer le suc du fruit de cette liqueur qui a agi sur son père au lieu d'agir sur sa mère... Le rapport que je vous ai dit que cet enfant peut établir avec l'âme de l'un ou de l'autre à son gré, a déterminé cette action, *sans que le père sache que l'acte visible de cette brutalité soit dû à cette cause occulte*... Il y a aussi des cas où la mère reçoit elle-même de ces sensations par des *influences étrangères*, sensations qui se transmettent à l'enfant au même degré... L'étude de ces choses est très compliquée, vu qu'elles dépendent de plusieurs causes.

27°... — J'ai dit, dans le 1<sup>er</sup> volume des *Arcanes*

*de la vie future dévoilés*, sur ta réponse à cette question : « que l'homme, dans l'acte de la copulation fournissait le germe, et que la femme remplissait l'office d'une couveuse. » Comment accorder cette réponse avec celle que tu me fais en ce jour?.. Aurais-tu fait erreur?

R... — La réponse que je te fais aujourd'hui est au contraire le complément de l'autre. Je n'ai pas fait erreur, l'homme fournit bien le germe du *corps matériel*, comme je l'ai dit, et la femme *couve* ce germe jusqu'à son éclosion; mais, quant à l'âme qui vient faire fonctionner ce germe ou *ces germes d'animalcules matériels*, la femme l'absorbe dans l'acte de la copulation. Cette âme se place dans l'ovaire *préparé à la recevoir*. C'est ce qui fait que l'homme représente deux individualités qui sont celle de l'âme et celle de la matière qui forme son enveloppe. Chacune d'elles a **SES MANIFESTATIONS PERSONNELLES**.

---

RÉFLEXIONS SUR LES RÉPONSES OBTENUES DANS CETTE  
PREMIÈRE ÉTUDE.

A la première réponse, nous n'avons rien à objecter.

A la deuxième, nous voyons l'âme dans l'ovaire

enveloppée du sperme qui doit lui fournir son vêtement matériel. La neuvième réponse se trouve le complément de celle-ci ; nous l'apprécierons. La troisième est la conséquence de l'existence de ces animalcules ; leur présence dans le sperme humain n'est plus à l'état de doute en nos jours (1). Au moyen d'un microscope, on les compte par milliers. A partir du moment où ils existent, c'est dans le but de reproduction sans doute ; car nous ne voyons pas pourquoi Dieu aurait trouvé leur introduction utile dans le corps de la femme, s'ils devaient n'y jouer aucun rôle. Celui que Swedenborg leur attribue n'est pas plus inadmissible que celui admis par la science concernant tous ceux qui pululent dans notre corps, ses organes et ses liquides (2). Les savants qui ont étudié les mœurs de ces animalcules admettent très bien leur reproduction entre eux, ainsi que des lois d'affinité qui leur font choisir les organes ou les liquides où ils se trouvent bien. De ces observations à celles qui restent à faire, il est permis sinon d'admettre l'exactitude de la proposition que nous venons de faire, au moins de ne pas la rejeter.

La 4<sup>e</sup> peut être admise sans difficulté, jusqu'à preuve contraire.

---

(1) Voir le *Traité des maladies des voies urinaires* par le docteur Josun, etc., etc.

(2) Voir les ouvrages de Raspail et autres savants.

La 5<sup>e</sup> n'est pas plus récusable.

La 6<sup>e</sup> paraît être certifiée par les hommes compétents.

La 7<sup>e</sup> nous semble plus neuve et doit captiver notre attention. Nous ne voyons pas en quoi nous devons la rejeter. Elle nous paraît trop féconde en résultats, pour ne pas être prise en considération par la science. Qu'on admette un moment que l'univers n'est qu'un composé de tels corpuscules (ce que les philosophes, les chimistes et les physiiciens ont déjà avancé), on ne sera pas surpris de ces cas d'absorptions faites par la femme de groupes d'animalcules étrangers à ceux qui composent la forme humaine; groupes qui, à l'exemple de tous ceux reconnus, peuvent s'engendrer entre eux, et, selon leur nombre, produire des formes plus ou moins harmoniques, plus ou moins complètes et correctes. Les affinités qui existent dans toutes les sortes d'attraction des molécules de l'univers, doivent exister pour ces animalcules comme pour les autres, ce qui facilite leur jonction et leur développement. Cette révélation nous donne la clef du sanctuaire mystérieux des monstruosité humaines. Si de tels corpuscules, absorbés par la femme, sont destinés au développement et à la conformation d'une espèce animale d'un autre genre, on comprend facilement que de telles jonctions d'animalcules hétérogènes entre eux, il en naisse

des difformités forcées. Voulant se joindre à une âme type d'une forme qui n'a rien de semblable à celle qu'ils doivent développer, qui ne leur offre aucun point d'attraction, ni de ralliement, ils ne peuvent que se grouper où ils se trouvent, et aussi accidentellement que nous le remarquons dans cette question.

Cette réponse de l'esprit Swedenborg est donc très importante; elle a été pour moi tout imprévue. Je croyais l'embarrasser en lui posant cette question; loin de le faire, c'est lui au contraire qui vient nous offrir de nouvelles études. En réfléchissant aux sensations d'attraction que nous éprouvons journellement à la vue de certaines choses, nous pouvons comprendre les lois d'affinité qui régissent ces animalcules. En effet, à la vue d'une plaie saignante, sentons-nous le besoin de l'ouvrir davantage? Non; nous nous empressons de la fermer. A la vue des formes pudiques d'une femme, désirons-nous la frapper? Non; tout notre être est transformé en un foyer d'amour. A la vue d'un agonisant, irons-nous danser? Non; nous sentons une émotion indéfinissable qui nous dit que les pleurs vont inonder le foyer de cette victime de la mort, et une larme sympathique mouille nos paupières! Par ces trois exemples, pris dans des milliers, nous pouvons nous rendre compte de la puissance attractive qui met en jeu, *instantanément*

et MALGRÉ NOUS, ces flots de corpuscules invisibles à notre œil, corpuscules qui se sont déjà joints entre eux avant que nos corps se soient touchés. Oh ! cette étude est pleine d'avenir, et est aussi concluante que sublime !

La 8<sup>e</sup> réponse n'offre aucune difficulté d'admission. Il est un fait pour nous, c'est que les femmes, dans ces sortes d'envies, absorbent des quantités incroyables de substances plus ou moins saines et plus ou moins digérables ; elles absorbent également des poisons redoutables et des spiritueux qui troubleraient considérablement tout autre être. La réponse de Swedenborg nous paraît donc admissible et en rapport avec ce que nous connaissons déjà des puissances spirituelles. Les esprits n'étant pas comme nous dépendants des effets mortels des poisons ni de ceux des substances enivrantes et indigestes, les GERMES des corpuscules qui désirent absorber ces substances, comme le dit cet esprit, ne peuvent donc, vu leur état encore tout spirituel, *peut-on dire*, n'absorber que le spirituel de ces substances, spirituel qui ne peut que leur être agréable et non les troubler. S'il en était autrement, ils ne désireraient pas faire cette absorption, et il faudrait admettre dans le monde spirituel, des cas de maladies et de mort causés de la même manière que sur la terre ; cela nous paraît impossible, vu que ce serait accorder à des corpuscules des puis-

sances de destruction supérieures aux puissances de conservation que doit posséder l'âme humaine.

J'admets cependant très bien que, dans l'état spirituel, il y ait des sensations plus ou moins agréables, des moments même qui peuvent représenter notre mort terrestre; mais ces moments ne sont qu'un passage naturel d'un état dans un autre. Je range donc ces sensations dans le domaine des pensées et les fais dépendre de la manifestation de ces dernières.

J'admets l'harmonie du monde spirituel, comme doit le supposer celle d'un monde immortel, par conséquent ne dépendant plus de toutes ces puissances destructives et accidentelles qui règnent dans le monde matériel, et en font les supplices. Cette réponse de Swedenborg confirme une réponse bien antérieure qu'il m'avait faite à une question que je lui adressais sur la puissance mortifère des poisons; il m'avait répondu : « Les poisons que vous redoutez comme les plus malfaisants sont ceux qui, au monde spirituel, *produisent les plus douces sensations*; il en est, à leur égard, comme à celui de la putréfaction des substances matérielles, putréfaction qui *développe la vie des substances dont elle procède*. RIEN NE NAIT DANS VOTRE MONDE SANS AVOIR PASSÉ PAR CET ÉTAT. Il en est de même au monde spirituel : DE LA MORT NAIT LA VIE.

Depuis que cette révélation m'a été faite, j'ai été



porté à faire beaucoup d'observations, tant à son égard qu'à celui de toutes celles qui la précèdent et la suivent. J'ai trouvé dans chacune la confirmation parfaite de la proposition du grand extatique dont nous parlons. Dans celle-ci, il s'agit de savoir jusqu'à quel point l'enfant peut influencer sa mère, pour lui faire absorber des substances pour lesquelles elle n'a aucune affection dans son état ordinaire, et d'admettre que cet enfant ait affectionné ces substances dans son état primitif.

1° Je répondrai qu'à partir du moment où l'on admet qu'il y a une préexistence à l'état matériel pour l'esprit, et que cette préexistence est celle dont nous avons déjà parlé, on doit admettre que cet esprit y jouit des mêmes sensualités que sur la terre, sensualités desquelles il ne sait pas se rendre compte, puisqu'il vient sur cette même terre pour en être privé, afin de les mieux apprécier et d'en jouir plus convenablement.

2°. On doit admettre également qu'il ne peut jouir ou savourer, dans cet état, que le spirituel des choses ou substances qu'il recherche ; par conséquent, comme nous venons de le dire, il ne connaît pas de poisons, de crudités, ni d'ivresse de quelque genre que ce soit ; il n'éprouve, au contraire, que des sensations spirituelles, non malfaisantes.

3°. En poussant sa mère à absorber des poisons,

des liqueurs fortes ou des chairs crues, il n'absorbe donc, lui, que la quintessence de ces substances qui n'ont pas besoin de nos sublimations, distillations et cuissons, pour lui fournir l'esprit desdites substances; sa mère n'absorbant que les fèces de ces choses ne peut en être troublée.

4° S'il en est ainsi, étudions avec quelque attention tous les mouvements, les désirs, les brutalités même de cet enfant dans ses premiers âges, pour atteindre, prendre et posséder les objets de ses affections; nous ne tarderons pas à pouvoir admettre qu'un tel amour de la possession ait pu être double et triple quand il ne voyait ces choses qu'à travers les tubes musculaires matériels dans lesquels il était encore retenu il n'y a qu'un instant. L'objectivité matérielle remplaçant l'objectivité spirituelle pour lui, il ne peut que saisir avec ardeur ces représentatifs obscurs de ses premières possessions, et, par là, influencer sa mère au point d'absorber ou d'agir dans l'ordre des idées de cet enfant, tout en croyant le faire d'après sa volonté à elle-même.

J'engage le lecteur à suivre mon exemple, qui est d'étudier sérieusement ces questions sur le cadre présenté.

A la 9<sup>e</sup> réponse, nous apprenons que l'âme humaine est absorbée par la femme, au moment même de la *sensation* dans l'acte de la copulation. S'il

en était autrement, il faudrait que cette âme fût, ou entrât chez l'un ou l'autre, dans un temps quelconque. Je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas ainsi ; l'esprit le révèle. A quel moment de plus suprême félicité, l'homme est-il mieux préparé à recevoir ce gage de la bonté et de la confiance du Seigneur?... Quel soupir de reconnaissance peut-il mieux adresser à son bienfaiteur?..... Pourquoi l'apprêt de cette gratitude humaine est-il si peu digne d'une telle œuvre, et voit-on trop souvent ce fils ingrat soupirer de désespoir de posséder un dépôt aussi sacré? Oh! brusques revers du beau, pourquoi venez-vous souiller ainsi les âmes de vos égoïstes exigences, et ne permettez-vous pas que nous chantions durant toute notre existence terrestre, l'arrivée de ce frère sous notre toit fraternel, pour y recevoir les mêmes gages d'amitié que nous avons reçus nous-mêmes?

Pour ce qui concerne le germe du corps matériel, que Swedenborg sépare de l'âme humaine et qu'il fait introduire par l'homme dans cet acte, j'ignore si cette révélation pourra jamais être vérifiée; mais ce que je peux assurer, c'est que j'étais loin de m'y attendre; vu que je croyais que ce germe et l'âme humaine ne faisaient qu'un. Ainsi avait pu me le faire penser la révélation antérieure d'Adèle sur cette question, révélation que je relève à cette occasion, 27<sup>e</sup> question, comme on l'a lu.

La 10<sup>e</sup> réponse nous affirme un fait qui n'était encore qu'à l'état de doute dans mon esprit, comme chez beaucoup d'hommes; mais comme je l'ai déjà dit ailleurs, lorsque j'ai besoin d'être éclairé sur de semblables solutions, je le suis par l'aide (je le pense) de l'esprit Swedenborg lui-même, qui sent, comme moi, que l'être qui nous sert d'interprète ne pourrait suffire à tous les éclaircissements dont j'ai besoin pour vaincre tous les arguments qui se présentent à mon esprit; aussi, dans ces cas-là, suis-je élevé jusqu'à la compréhension de ces choses. J'ai la certitude que la réponse de Swedenborg est exacte par les observations suivantes :

On a vu souvent naître des jumeaux, et même plusieurs enfants, qui se trouvaient joints ensemble par une membrane qu'on ne pouvait toujours couper sans danger. Nous en avons eu un exemple bien frappant dans les deux frères Siamois que tout Paris a connus. Ils étaient joints ainsi à la poitrine par une membrane; qu'on n'osa couper dans leur enfance.

Près de Rambouillet, lorsque je l'habitais, il naquit ainsi deux enfants qui étaient joints de la même manière, mais placés dans une position bien plus pitoyable, vu qu'ils étaient ventre sur ventre et tête-bêche, comme l'on dit vulgairement; ils étaient pleins de vie, furent présentés à Louis-Philippe, et moururent âgés d'environ deux mois.

Une femme parcourait la ville à peu près dans le même temps, faisant voir, pour quelques sous, cinq petits enfants conservés dans un bocal d'esprit de vin; ils étaient joints également par une seule membrane. Cela nous prouve que si les âmes qui animent ces enfants entraient chacune dans un ovaire séparé, ces phénomènes ne pourraient exister. Ils peuvent être appuyés par beaucoup d'autres que la science officielle enregistre tous les jours.

La 11<sup>e</sup> réponse n'est pas plus inadmissible que la 9<sup>e</sup>. Si la femme absorbe, dans l'acte de la copulation, l'âme qui se présente pour l'être, elle peut aussi bien en absorber plusieurs qu'une seule.

La 12<sup>e</sup> réponse peut être vérifiée avec succès par la science. Je ne sais si je dois l'admettre; mais j'y suis porté par les faits suivants. Il n'est pas à mettre en doute que deux jumeaux sont nés comme résultat d'une seule copulation. L'observation précédente nous montrant plusieurs enfants dans un seul ovaire, nous prouve que ces enfants y sont, ou y ont été déposés ensemble, en même temps; car cet ovaire ne se rouvrirait pas à chaque fois qu'il pourrait contenir une âme. Ce qui arrive pour deux enfants, peut très bien arriver pour quatre. Nous ne voyons pas une chienne (qu'on me permette cette comparaison) être couverte autant de fois qu'elle met de chiens au monde. Beaucoup

n'ont été couvertes qu'une fois, à n'en pouvoir douter, et n'en ont pas moins produit cinq et six chiens. La question n'est pas dans la possibilité que cela soit, elle est dans la loi même de l'acte. Swedenborg nous dit que l'enfantement, *quel qu'il soit*, est le fait d'une seule copulation; QU'IL N'EN PEUT ÊTRE AUTREMENT; voilà sur quoi les arguments scientifiques pourront s'exercer; je leur laisse le champ libre.

La 13<sup>e</sup> réponse est la conséquence des révélations que nous a déjà faites cet esprit, révélations contenues dans le premier volume des *Arcanes*.

La 14<sup>e</sup> doit être exacte.

La 15<sup>e</sup> ne me paraît pas moins admissible.

La 16<sup>e</sup> est la conséquence de l'introduction des germes du corps matériel, faite par l'homme, pour former à l'âme son habillement terrestre. Les grandes lois d'affinité et de reproduction qui gouvernent l'univers, imposent naturellement à ces corpuscules de se joindre aux groupes et aux lieux vers lesquels ils sont attirés. Le travail est mécaniquement semblable à celui des agrégats des autres règnes. Les atomes *colorants* et *odorants* ne se placent pas sur des formes qui leur sont étrangères. C'est ainsi que le LYS n'est pas la RENONCULE, et que le RAISIN n'est pas la GROSEILLE. Une loi d'affinité en fait admettre à l'infini.

La 17<sup>e</sup> réponse ne soulève aucun doute; il ne peut

exister qu'un moi, qu'une INDIVIDUALITÉ, pour chaque forme, quoiqu'elle soit en apparence un composé de tous les moi de l'univers ; mais en réalité, chaque moi n'est pas un composé de moi différents. Il est un moi agrégé au moteur des moi qui l'entourent, moteur que, chez l'homme, on nomme AME, et qui n'est elle-même qu'une unité simple comme les autres, ayant sa propre forme typique comme tous les moi de l'univers ont la leur.

La 18<sup>e</sup> réponse est plus élastique ; cela se peut, quoique cela paraîtra suspect à beaucoup de personnes. C'est une question à résoudre, non pas en ce monde, mais en l'autre.

La 19<sup>e</sup>, il est vrai, doit offrir les mêmes probabilités que la précédente, si celle-ci en offre ; par conséquent elle est plus ou moins admissible. Si je pouvais argumenter un esprit sur ses réponses, sans l'offenser, je lui demanderais : Comment se fait-il qu'un accident semblable arrive au sein de lois établies de toute éternité ?

La réponse que nous venons d'obtenir, nous donne à penser que ces âmes à incarner matériellement, peuvent ainsi se grouper ensemble selon leur bon plaisir, pour arriver à notre monde, ce qui ferait de cette incarnation une action très hasardée. *Là où il n'y a pas de loi qui produit, il n'y a pas de loi qui dirige.* Nous devons donc être très réservés sur cette réponse et conserver notre

liberté d'examen jusqu'à meilleure définition.

La question aura été mal posée ou mal rendue par Adèle. Si je l'avais argumentée sur ce sujet, je n'aurais pas pu aller plus loin ; car elle n'eût plus voulu me répondre. Je l'ai trop fait dans les deux premiers volumes de cet ouvrage, comme on l'a lu, ce qui m'enlève toute envie et tout pouvoir de continuer.

La 20<sup>e</sup> me paraît très probable ; si l'incarnation de deux êtres dans le même corps est due à une amitié indissoluble qui les unit, cette sympathie que nous remarquons entre eux est la conséquence de cette amitié.

La 21<sup>e</sup> paraît vraie.

Je croyais que l'esprit serait embarrassé de me répondre à la 22<sup>e</sup> ; mais il s'est servi de la conséquence de la précédente pour le faire. En cela il a été logique avec lui-même.

La 23<sup>e</sup> nous offre moins de certitude, et rien cependant ne prouve qu'elle soit une erreur.

La 24<sup>e</sup> est recevable ; il ne peut exister de supériorité pour l'esprit, qui est UNE ÉGALE partie de tout ce qui EST ; mais elle a cela de curieux, que Swedenborg s'est servi (comme je l'ai déjà fait observer) d'un terme qui exprimait mieux sa pensée que tout autre à cet égard. Cette révélation vient confirmer les propositions de Gall envers lesquelles, je dois le dire, j'ai toujours été indifférent.



La 25<sup>e</sup> est en rapport avec la 7<sup>e</sup>; elle en est la conséquence : ce que peuvent faire les molécules de notre corps matériel peut être fait, à plus forte raison, par l'âme humaine, motrice de ces molécules. Rien ne prouve qu'il en soit autrement; le fait matériel semble le démontrer.

La 26<sup>e</sup> est moins claire et semble moins admissible. Sa complication peut la sauver de beaucoup d'arguments; mais j'ignore si elle la sauverait de tous. Elle reste à étudier.

Je croyais prendre Adèle en défaut à la 27<sup>e</sup> question par l'espèce de contradiction qui semblait exister entre sa réponse antérieure et celle-ci; mais jamais je ne l'ai entendue me répondre aussi promptement, et cette réponse n'est pas plus à récuser que les autres... Il résulte donc de ces deux séances faites à deux jours d'intervalle, dans des conditions d'esprit et de corps peu favorables *pour moi*, que les réponses qui m'ont été faites sont en accord parfait entre elles, et qu'elles sont le résultat d'un système qu'il ne serait ni juste ni scientifique de récuser sans examen. S'il est exact, il jette une grande lumière sur des questions qui ont été débattues depuis que le monde matériel existe; il serait la clef d'une étude qui, peut-être plus tard, serait couronnée d'un beau succès par quelques observations nouvelles qui en seraient la démonstration. Je voudrais que les magnétiseurs

studieux étudiassent ces questions à ce point de vue sans redouter le ridicule ni avoir aucune idée préconçue. Qu'y a-t-il de plus ridicule pour l'homme que de ne point connaître l'A-B-C de son existence antérieure, présente et future?...

---

## DEUXIÈME ÉTUDE.

Séance du 13 mai 1852.

### QUESTIONS SUPPLÉMENTAIRES.

Je ne pus résister au besoin d'éclaircir les quelques doutes desquels j'ai parlé dans les appréciations précédentes; aussi priai-je de nouveau Adèle, en sommeil, d'appeler l'esprit Swedenborg, pour lui soumettre les questions suivantes, qui, sans être faites sous forme d'arguments, devaient engager ce bon esprit à me donner une certitude plus convaincante à leur égard.

*1<sup>re</sup> Question.* — Vous m'avez dit, dans la dernière séance, que l'incarnation de plusieurs âmes à la fois dans un ovaire était le fait d'une absorption *précipitée, irrégulière et accidentelle*. Une loi di-

vine n'aurait-elle pas marqué le jour, l'heure et le lieu de cette incarnation?

R... — Les âmes qui sont au monde spirituel ont une si grande envie de naître au monde matériel, que, dans leur empressement à le faire, quelques-unes enfreignent les lois divines *dans certains cas*, et s'incarnent ainsi par groupes. Ces âmes étaient bien destinées pour naître dans le même corps et à un temps marqué; mais, comme je vous le répète, elles peuvent, dans certains cas, enfreindre cette loi.

2<sup>me</sup>... — Les corpuscules qui concourent à former l'habillement matériel de l'âme humaine, exécutent-ils ce beau travail d'après leur intelligence individuelle, ou sont-ils conduits par une puissance occulte qui les groupe elle-même (1)?

R... — Ce travail est le fruit de l'intelligence individuelle de chaque corpuscule.

3<sup>me</sup>... — L'âme humaine dont le vêtement matériel n'a pas été complet ou a été tronqué par une difformité quelconque, souffre-t-elle corporellement de cette imperfection?

R... — Elle est gênée par les difformités du corps matériel.

4<sup>me</sup>... — Est-ce l'âme qui anime ces difformités dans leur vie de sensibilité? Peut-elle croire et

---

(1) Complément de la 16<sup>e</sup> question.

sentir mouvoir un membre (par exemple) qu'elle n'a jamais eu matériellement?

R... — L'âme habite toutes les parties de son corps. *Quelques âmes seulement* sentent le mouvement des membres matériels qui leur manquent dès en naissant; mais presque toutes, au contraire, sentent mouvoir ceux qu'elles ont possédés et perdus.

5<sup>m</sup>... — L'âme peut-elle aussi facilement que nous sommes portés à le croire, quitter son corps matériel, pour se transporter, à son gré, dans des lieux éloignés d'elle, comme elle paraît le faire dans l'état somnambulique?

R... — Oui.

Je dois faire observer au lecteur que le jour où je fis cette séance, l'atmosphère était très lourde, Adèle se trouvait plus disposée à dormir du sommeil ordinaire que du sommeil magnétique; aussi le fit-elle pendant que j'écrivais sa dernière réponse. J'ai toujours remarqué chez cette lucide, que si je suis une seule minute sans occuper son intelligence par quelques recherches, elle passe instantanément dans le sommeil ordinaire. Je l'ai dit ailleurs, Adèle est un être de dévouement, se prêtant, par pure complaisance pour moi, à ces études; car rien au monde ne lui sourit moins. C'est à un tel point, qu'elle n'a pas encore lu les deux premiers volumes de cet ouvrage, dont elle a

dicté une bonne partie. Toutes les personnes qui l'ont fréquentée dans son état de veille, ne comprennent pas comment elle a pu se livrer à une telle étude. Cette indifférence, par conséquent, réagit beaucoup sur ses sommeils magnétiques. Que le lecteur me pardonne cette petite digression à l'égard d'une femme avec laquelle il vit depuis quelques années; cette note ne peut nuire à ce qu'il sait déjà d'elle. Je reviens à notre cinquième réponse : Jo vis. Adèle, tout effrayée, me répondre brusquement oui. Je lui demandai la cause de son effroi. Elle me dit : Je dormais, et j'ai entendu crier à mes oreilles : RÉPONDEZ-LUI DONC OUI. Oui, à quoi? me demanda-t-elle à son tour. A la dernière question que je t'ai posée, lui répondis-je... Oh! je ne l'ai pas entendue... Je dormais déjà pendant que tu écrivais celle que je venais de te faire; mais répète-moi cette question, pour que je la pose à Swedenborg, afin de voir si c'est lui qui m'a dit oui; nous pourrions faire erreur... La question fut posée de nouveau à cet esprit, qui lui dit avec affabilité : Je vous ai déjà répondu oui... Mais, reprit-elle, comment avez-vous pu me répondre oui, puisque je ne vous ai rien demandé... j'ai bien entendu la question sans votre secours, vous le voyez, puisque je vous ai dit : Répondez-lui donc oui. Vous dormiez... Ah! que c'est drôle! répond Adèle. Je partage l'étonnement de cette lucide, ce qui m'en-

gage à en faire mention. Ce fait prouvera au lecteur que les esprits peuvent connaître notre pensée avec une très grande facilité ; mais qu'ils ne peuvent nous faire connaître la leur que par un être, ou étant nous-mêmes dans un état intermédiaire. D'après la confiance que chacun aura dans ce récit, il pourra juger si les réponses d'Adèle sont des enfantements de son imagination, comme quelques antagonistes de mauvaise foi ont voulu le dire. Les réponses que nous avons toujours obtenues d'elle prouvent, au contraire, une très grande logique de système, ce qui n'aurait pas lieu chez une lucide si peu portée vers ce genre d'étude ; l'incident que je viens de citer en est la preuve la plus évidente.

6<sup>me</sup> question. — Qui conduit, gouverne et lie rapport avec nous dans ces pérégrinations, en permettant au vêtement de l'âme de nous transmettre ainsi les réponses que cette dernière nous fait ?

R... — L'âme, étant UNE PARTICULE DE DIEU, peut rayonner à l'infini ; par conséquent ELLE EST TOUJOURS DANS SON CORPS, quoique se trouvant dans des lieux éloignés de lui. Le corps ne reste jamais, et ne peut rester sans être animé par l'âme. Sans elle, il n'existerait plus.

#### OBSERVATIONS SUR CES SIX RÉPONSES.

Par la première, nous obtenons l'assurance qu'A-

dèle nous avait bien transmis la réponse de Swedenborg à ce sujet, vu que cet esprit lui a dit de nouveau que ces groupes d'incarnations multiples sont le fait de la liberté et du grand désir que chaque âme a, au monde spirituel où elle est, de connaître le monde matériel, dont elle a le pressentiment, comme nous pouvons avoir celui de connaître nous-mêmes le monde spirituel que nous pressentons également, et dans lequel nous allons en quittant la terre.

Si nous admettons cette liberté d'incarnation terrestre, nous ne pouvons nous en rendre compte que par la comparaison suivante : Toutes les religions disent, comme nous, que nous devons vivre sur la terre un temps *limité* par Dieu. Cependant elles admettent forcément que nous avons la liberté de la quitter par le suicide. Si nous voyons parmi nous des personnes enfreindre la loi divine en se suicidant, isolément *et par groupes*, pour se dérober à une existence qu'elles ne peuvent plus supporter, nous voyons, par ce brusque départ de la terre, qu'il doit en découler une incarnation spirituelle forcée, qui doit être comparable et comparée à celle des âmes dans leur incarnation terrestre, incarnation *accidentelle*, comme le dit Swedenborg.

Cette révélation confirme en plus celle contenue dans le premier volume de cet ouvrage, que le

même Esprit m'a déjà faite à cet égard, en me disant que toutes les âmes, dans leur premier état spirituel, savaient qu'elles étaient destinées à vivre dans un autre monde qui devait leur procurer des sensations qu'elles ignoraient, et qu'elles avaient *plus ou moins* envie de connaître cette nouvelle existence. C'est alors là où Dieu les condamnait à passer sur la terre un temps en rapport avec l'envie qu'elles en éprouvaient; que Dieu en agissait ainsi afin qu'elles désirassent avec la même ardeur, rentrer en possession de ce bel état qu'elles n'avaient pas su apprécier, faute d'avoir passé par un état inférieur qui complète le premier. Cet Esprit nous dit, en plus, que les âmes qui se débarrassaient de la vie matérielle par le suicide, ne pouvaient rentrer dans le lieu spirituel d'où elles étaient sorties pour venir sur la terre, que le jour que Dieu avait marqué pour le faire. Ces âmes se trouvaient alors errer jusqu'à ce dit jour dans la sphère de la terre qu'elles avaient quittée par le suicide. Nous avons été à même de vérifier ces révélations, en faisant demander par nos lucides des âmes qui avaient quitté ainsi leurs corps. Beaucoup de magnétiseurs ont suivi notre exemple; nous avons tous obtenu la preuve, *par le triste état de ces âmes*, qu'il en était à leur égard ainsi que Swedenborg nous l'avait révélé.

Ces observations nous portent donc à croire que



l'homme est destiné à naître ou quitter tel monde, tel jour, et cependant qu'il peut enfreindre cette loi ; mais que la loi reprend sa puissance sur lui, en ne lui ouvrant les portes *véritables* de ses domaines que selon ce qu'elle en a décidé. Swedenborg rentre alors, par cette révélation, dans son système de libre et non libre arbitre, où l'homme est libre dans certaines actions et esclave dans d'autres : liberté du MOI et du NOUS ; de JE VEUX et J'ACCEPTÉ. Si Swedenborg reste conséquent avec lui-même, nous n'en demanderons pas moins où est le point de démarcation entre cette *liberté* d'agir et cet *esclavage* d'obéissance.... Qui répondra à cette question ? Le PRÊTRE, le JUGE et le PHILOSOPHE s'empresseront de le faire chacun à leur point de vue ; mais le point de vue de chacun ne sera pas celui de tous, et je crains bien que la recherche de ce point, cause éternellement des ERREURS, des OPPRESSIONS et des SOTTISES éternelles ! Je sais qu'il m'a été révélé qu'une partie de ce libre arbitre était attachée à notre préexistence, en ce que nous quittons volontairement cet état dans des *dispositions*, des *plans* et des *affections* ARRÊTÉS PAR NOUS, afin d'en jouir sur la terre (comme on le lira dans la séance du 13 août 1852). Si nous n'avions pas cette assurance, nous ne verrions pas dans la naissance d'un être que sa naissance ; nous y verrions la non-liberté de l'acte pour ses père et mère,

et tout ce qui peut découler de cette non-liberté ; mais la question étant double, elle peut suffire à beaucoup d'arguments si elle ne suffit pas à tous.

Si le temps à passer sur la terre, imposé par Dieu à chaque âme, est en rapport avec le grand désir qu'elles avaient d'y venir, il doit en découler que ces groupes d'âmes, incarnées ainsi avant le jour qui leur était destiné pour le faire, doivent errer comme les autres dans les sociétés innombrables d'âmes qui entourent la terre, jusqu'au jour de leur rappel au monde qu'elles ont quitté.

La réponse faite à la deuxième question paraît très recevable ; s'il n'en était pas ainsi, il faudrait que Dieu commit une intelligence supérieure pour veiller sur chaque incarnation d'âme, ce qui ferait rejeter toute idée de monstruosité ; car ces intelligences supérieures ne pourraient pas présenter des œuvres aussi incomplètes. Cette réponse de Swedenborg concorde avec les 3<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> des séances précédentes. En effet, admettant que ces corpuscules humains se groupent par affinités, et selon les points d'attraction plus ou moins puissants qui les attirent, on comprend qu'ils puissent, plus ou moins facilement se grouper de manière à former en nous les *os*, les *nerfs*, les *tendons*, les *veines*, les *muscles*, les *organes* en général, et les fluides qui en sont l'alimentation. Ces corpuscules humains peuvent bien faire à notre égard ce que

nous admettons que les corpuscules des autres règnes font au leur. Ne les voyons-nous pas dans le règne végétal former également des *racines*, une *moelle*, des *veines*, un *suc*, un *bois*, *écorce*, *feuilles*, *fleurs*, *fruits* et *graines*? Le travail mystérieux de l'un est-il différent de celui de l'autre? Ne voyons-nous pas dans les formes des autres règnes les mêmes accidents et les mêmes monstruosités que dans la forme humaine?

La réponse faite à la 3<sup>e</sup> question paraît très vraie. Si, par la comparaison, nous portons notre attention sur un de nos membres, en le plaçant dans une position forcée, de manière à ne pouvoir nous en servir, nous sentons la gêne que cette fausse position nous occasionne; ce qui peut nous faciliter à comprendre la réponse de Swedenborg.

La 4<sup>e</sup> réponse n'est pas moins admissible. S'il n'y avait pas *unité* de vie pour l'âme dans toutes les parties de son vêtement matériel, comment les sensations isolées de l'une de ces parties pourraient-elles nous être imposées? Si nous les admettions comme sensations sympathiques, nous dirions: Telle partie de mon corps sent et réagit sur moi, au lieu de personnifier cette sensation en disant: Je sens.

Les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> réponses sont du domaine de la métaphysique dans lequel n'entre pas qui veut. Nous avons assez étudié cette proposition dans le *Sanctuaire du spiritualisme*, pour ne pas nous répéter

ici : nous avons compris ces questions, parce que nous sommes entré dans l'état nécessaire à cette étude, et ce n'est que dans cet état (que nous avons mis à la portée de tous) qu'elles peuvent se traiter victorieusement.

Si l'homme ne passait pas brusquement *dans l'étude des mystères de la création*, du sensible à l'abstrait, qu'il observât avec patience et persévérance, il se rendrait plus facilement compte de cette faculté qu'a l'âme humaine de pouvoir toucher à toutes les extrémités de l'univers à la fois, par la grande loi de *contiguïté* qui la relie à tous les corpuscules de la création. Que l'on sache bien que chaque être ne fait pas que voir le soleil, *mais qu'il le touche de tous les pores de son être*, par la contiguïté du fluide qui le relie à cet ASTRE-DIEU, comme par le rayonnement infini de cette *lumière de toutes vies*.

Un caillou tombant dans la mer *doit être* senti et entendu par tous les êtres que la mer contient dans son sein. Il en est de même à l'égard de tous les êtres qui occupent les globes de l'univers, le mouvement ou le son produit par un seul de ces innombrables êtres, doit être entendu de la nature entière ; car la nature entière n'est qu'un vaste écho *universel et éternel*. On peut comprendre cette harmonie par l'observation des lois naturelles qui régissent notre monde ; mais pour arriver

à une compréhension plus vraie et plus parfaite, il faut entrer dans cet état, où l'âme peut appuyer son *ouïe spirituelle* contre le point *répercuteur* de cette harmonie, comme nous le faisons matériellement dans les échos des montagnes, des cavernes, ou fabriqués par les hommes... C'est par de telles comparaisons *constantes* des phénomènes matériels avec les lois *probables* du monde spirituel, que je suis parvenu à obtenir la certitude de la *possibilité d'être* du monde spirituel. Que chacun fasse comme moi, sans enthousiasme ni sans passion, il jouira de la plus grande somme de bonheur que l'homme puisse atteindre sur la terre.

---

### TROISIÈME ÉTUDE.

—  
*Séance du 13 août 1852.*  
—

NOUVELLES QUESTIONS ADRESSÉES A L'ESPRIT SWEDENBORG SUR L'INCARNATION DE L'ÂME HUMAINE.

D... — De vos dernières révélations sur l'incarnation de l'âme humaine, révélations qui seront publiées un jour, il *faut l'espérer*, il ressort qu'à

cette âme est une forme typique à laquelle viennent s'agréger les corpuscules matériels que contient la semence humaine, et que chacun de ces corpuscules est : 1° le point attractif autour duquel se groupent les corpuscules répandus dans l'atmosphère matérielle qui l'entoure ; 2° que chacun de ces points attractifs de groupes doit représenter naturellement le germe de chaque organe de notre corps matériel ; 3° que, selon la complète composition de l'ensemble de ces corpuscules, les organes de l'être se trouvent plus ou moins harmonisés. Il doit donc découler de cette proposition : 1° que si l'organe est incomplet, par conséquent faible et maladif, il influencera les autres organes qui concourent avec lui, matériellement, aux fonctions de la vie animale et la commandera le plus ou moins de temps que peut exister le corps qu'il aide à former.

Si cela est ainsi, il en découle forcément que ce qui constitue la liberté terrestre de cet homme, est dépendant de cette multitude d'accidents, ce qui ne représente plus une liberté collective du corps, mais une dépendance des conséquences de la confection des organes qui forment cette machine humaine.... Nous nous trouvons donc entrer, malgré nous, dans la négation de la prétendue liberté matérielle de l'homme, puisqu'elle dépend de chacun de ses organes.

R... — L'âme est libre de mieux composer son enveloppe.

D... — Vous m'avez dit précédemment que les corpuscules qui composaient cette enveloppe, se groupaient d'eux-mêmes par une loi d'affinité et n'étaient pas groupés par l'âme.

R... — Ce n'est pas l'âme qui les groupe, plus qu'un architecte ne groupe les matériaux d'une maison ; mais, comme l'architecte, elle *doit* et *peut* veiller à ce que ce placement soit harmonique.

D... — Vous m'avez encore dit que les monstruosité humaines provenaient de la trop grande puissance d'attraction des corpuscules *germes* qui contenait la semence humaine. Que peut l'âme contre cette puissance ?

R... — *Elle peut la modérer* et ne point souffrir l'adjonction du trop des corpuscules qui doivent déparer sa forme matérielle.

D... — Si elle peut empêcher ce superflu de groupage, comment, dans le cas contraire, peut-elle manquer du complément d'un tel organe ?

R... — Elle ne peut pas plus manquer de ce complément de matériaux, qu'elle ne doit en employer trop, surtout lorsqu'elle n'en est pas privée par quelque accident indépendant d'elle.

D... — Une âme se ferait donc une enveloppe borgne, bossue, etc., etc., comme on en voit naître à notre monde ?

R... — L'âme ne groupe pas elle-même les molécules de son corps matériel. Je vous le répète, elle surveille simplement ou doit surveiller ce travail, et la difformité que revêt son enveloppe est une preuve de son ignorance ou de son peu de surveillance envers cette œuvre. Il n'y a que dans les cas accidentels que je vous ai cités, qu'elle ne peut agir, et naturellement la conséquence de l'imperfection de son enveloppe influe sur les actions de cette enveloppe.

D... — Il doit en être de même pour l'esprit ; s'il est, d'après ce que vous m'avez dit, entouré de pensées puisées par lui dans le sein de sa mère, ses affections seront en rapport avec ces pensées, ce qui lui crée encore une destinée ?

R... — L'esprit et l'âme sont le même être, ils sont l'un par l'autre ; voilà en quoi l'âme est libre. C'est dans l'entourage qu'elle se fait des pensées qui répondent à ses affections ; c'est dans le choix qu'elle fait elle-même pendant son incarnation terrestre, choix qui la rend dépendante forcément des conséquences desdites affections.

D... — L'âme assemblerait donc ainsi d'avance ses actions matérielles qui, par conséquent, la rendraient esclave ?

R... — Toutes les âmes, dans l'état spirituel préexistant à l'état terrestre, sont entourées, comme sur la terre, de toutes les affections imaginables.



Chacune d'elles a ses préférences et se dit, avant de s'incarner matériellement, ce que vous vous dites vous-mêmes en pensant à la vie future qui vous attend : Oh ! lorsque je serai dans cet état, *si cela m'est possible*, je ferai telle chose. Vous vous réjouissez d'avance de faire ainsi le bien ou le mal. Ces âmes non matérialisées savent, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elles passeront par un autre état, et, tant en LEUR PARTICULIER qu'en COMMUN, elles se promettent d'y faire ce qui leur convient. C'est dans ce but que, dans leur incarnation terrestre, elles s'entourent de pensées répondant à leur affection. Elles font ce que vous faites vous-mêmes pour votre état futur ; *selon votre préparation pour jouir de cet état, se trouveront vos joies ou vos peines* (1).

D... — Comment ces âmes, toutes vierges, toutes spirituelles et fraternelles qu'elles doivent être dans leur état présent, peuvent-elles affectionner les infamies qu'elles commettent sur la terre ?

R... — Ce qu'elles font sur la terre ne leur paraît pas être plus infâme que ce que vous méditez faire dans votre état futur, ni ce que vous désirez voir exister dans les jugements que les hommes

---

(1) Cette révélation est le complément de celles de la séance précédente, en ce qui concerne le libre et non libre arbitre.

(Note de l'auteur.)

portent, contre votre gré, sur les actions de leurs frères. Vous dites alors : Je ferai ou j'aurais fais telle chose, sans connaître le résultat de ce que vous feriez; vous pouvez le croire très bon et qu'il soit très mauvais. Voilà ce que nous étudions, nous, esprits, et ce que vous ne connaissez pas. Ce que je peux vous dire sur ce sujet, *c'est que des manifestations d'actions contraires sont utiles au bonheur de tous*. DIEU N'EN IMPOSE AUCUNE, chacun de nous les choisit et les manifeste par affection.

#### RÉFLEXIONS SUR CETTE SÉANCE.

Malgré la puissance de mes arguments et la chance apparente que je croyais avoir de ne point obtenir de réponse catégorique, l'esprit Swedenborg reste conséquent avec tout ce qu'il m'a déjà dit jusqu'à ce jour, qui se réduit à ces mots : L'HOMME EST LIBRE DANS LE CHOIX DE SES AFFECTIONS; MAIS IL NE L'EST PLUS DANS LES CONSÉQUENCES DESDITES AFFECTIONS. Ainsi, nous n'avons qu'à étudier les points de départ, les points d'attrait, dirai-je, de ces affections; car de ces points découle une suite infinie de *paix* ou de *troubles*. C'est ainsi que le joueur ne gagne jamais assez, que l'avare ne possède pas ce qu'il désire, le lubrique est insatiable, l'orgueilleux trop peu honoré, etc., etc. Le dé-

bordement de toutes les affections enfante le trouble, et leur juste satisfaction produit la paix. Par ces résultats, celui qui désire le moins possède le plus; ce qui confirme les paroles du Christ : « Les derniers seront les premiers dans le royaume de mon père, » et ce qui confirme aussi les révélations de Swedenborg sur l'état des enfants dans le monde spirituel : ils ont moins désiré l'état matériel, ils l'ont subi moins longtemps... Ces esprits affectionnaient l'innocence, l'innocence les rend heureux... Ils se plaisaient dans la sphère divine, ils sont retournés dans la sphère divine... Que pouvons-nous connaître au-dessus de Dieu, que devons-nous connaître hors de lui?... A quoi servent toutes nos études sur ces questions si elles sont insolubles?... A quoi nous sert de vouloir connaître le mécanisme des œuvres de Dieu, n'avons-nous pas assez de les admirer?...

Dans toutes nos ignorances, nos craintes et nos douleurs terrestres, n'avons-nous pas continuellement en nous la pensée de nous adresser à Dieu, qui ne laisse *périr, gémir*, ni *égarer* ceux qui l'appellent à leur secours?... Si ce qui constitue notre individualité n'est que l'agglomération de pensées dont nous ne pouvons que disposer, à quoi nous sert de savoir d'où viennent ces pensées?... N'est-ce pas assez que de tâcher de les classer?... Pourquoi vouloir connaître leur vie interne, avant de

connaître leur existence externe?... Pourquoi vouloir dépendre d'elles et leur commander à la fois, puisque nous ignorons ce qu'elles sont, ce que nous sommes nous-mêmes, et ce que nous pouvons?... Vouloir déchirer d'un seul coup le voile qui couvre les mystères de la création, c'est s'exposer à ne pouvoir les voir en face et être absorbé par eux...; c'est vouloir tenir la place du soleil qui éclaire notre globe...; c'est vouloir être les globes de l'univers et Dieu même.... Oh ! mon cerveau brûle en observant combien moi-même je suis hors de la route de cette humble contemplation et éloigné du ciel de l'innocence !... Puisse Dieu me pardonner mes recherches et me faire un jour me retrouver *bien moi* dans son sein !

---

#### QUATRIÈME ÉTUDE.

---

*Séance du 22 novembre 1852.*

Loin de me conformer aux conclusions de la précédente séance, je reviens malgré moi au besoin de connaître ; aussi dans l'ordre des questions que nous traitons, s'en trouve-t-il sans cesse de nouvelles, qui, comme les précédentes, soulèvent les mêmes doutes et ignorances de notre part. C'est

pourquoi dans cette étude on ne peut suivre les lois rigoureuses d'une bonne diction ; par conséquent plus que tout autre je me trouve jeté dans un décousu, *malgré moi*, qui pourrait nuire à ces belles révélations, si je ne les rattachais pas entre elles par tous les moyens que m'offre l'amour de les traiter à fond. Que le lecteur me pardonne d'en agir ainsi, et ne lise chacune de ces séances que comme autant de chapitres d'une œuvre plus parfaite que bien connue et bien écrite.

Je pose les questions suivantes comme les précédentes à l'esprit de Swedenborg, questions enfantées naturellement par les réponses faites par cet esprit dans les séances précitées.

1<sup>re</sup> D... — Comment les femmes enceintes, par le seul fait d'avoir fixé une statue, un singe ou un être difforme, peuvent-elles imprimer l'image et les propriétés de ces choses à l'enfant qu'elles portent ?...

R... — Parce qu'elles absorbent l'image de ces choses dans la grande contemplation qu'elles en font... Vous savez que je vous ai déjà dit que toutes les formes produisaient des images à l'infini. Ce qui arrive chez la femme est semblable à ce que vous obtenez par la daguerréotypie, l'image sortant de ces choses produit les enfantements desquels vous me parlez.

D... — J'aurais pu admettre ces images sortant

des formes vivantes, mais des formes inertes, *dit-on*, je ne le supposais pas.

R... — Que voyez-vous d'inerte dans la nature ? où voyez-vous que la vie manque ? Est-ce que la matière qui forme cette statue n'est pas aussi vivante que celle qui vous forme vous-même ?

D... — Je ne le nie pas ; mais quelles propriétés peut engendrer une statue, par le seul fait de l'impression de son image sur un fœtus humain ?

R... — Elle impose les propriétés qu'elle possède, qui sont *l'apparence* de la stabilité ; aussi cet enfant a une physionomie peu expressive.

2° D... — Toute naissance d'être sur la terre est-elle le fait de la copulation de deux êtres ?

R... — Oui ; une seule âme ne peut produire l'incarnation d'une autre âme.

3° D... — Tout être du règne animal a-t-il une âme selon son espèce ?

R... — Oui ; mais elle devient plus pure étant dégagée de son corps matériel... Comment voudriez-vous que tous les êtres ou formes qu'il vous plait de voir au monde spirituel, puissent s'y trouver, si ce n'était l'âme de tous ces êtres qui s'offre à vos yeux ?

4° D... — Les lois de l'habillement matériel des âmes des bêtes sont-elles les mêmes dans leur harmonies et leurs monstruositées que celles des hommes ?

R... — Oui.

5° D... — Ces âmes ont-elles la même immortalité selon leur espèce ?

R... — Oui.

6° D... — Pourquoi le *mulet*, produit d'une cavale et d'un âne, ne peut-il produire à son tour son espèce ?

R... — Parce que la nature a été troublée dans ses lois : les espèces ont été mêlées... Il n'y a pas de reproduction à espérer d'une espèce qui n'a pas été créée pour produire.

7° D... — Vous m'avez répondu à ma deuxième question, que toute naissance d'être sur la terre était le fait de l'accouplement de deux âmes ; comment se fait-il que le *cancer* et une foule d'autres animaux, engendrent des êtres semblables à eux, *de la moindre de leur partie* ?

R... — C'est une *reproduction* dont vous me parlez et non pas une *naissance* ; les parties de ces animaux, font ce que fait le règne végétal auquel ils appartiennent presque tous *par leur nature*. Ils repoussent d'un seul de leurs rejetons... Arrachez de l'herbe, et qu'un seul filament de sa racine reste en terre, ce filament produira de l'herbe semblable... Cela est une continuité d'existence et non pas une naissance nouvelle.

8° D... — D'autres êtres du règne animal semblent être produits également sans le secours d'au-

cun être, du moins quelques observateurs ont été disposés à l'admettre ?

R... — RIEN NE PEUT ÊTRE PRODUIT SANS CAUSE. *Il n'y a pas de naissances insoumises à la loi générale* ; celles dont vous me parlez proviennent de germes inaperçus.

#### OBSERVATIONS SUR CES RÉVÉLATIONS.

Ces huit questions m'ont paru très importantes, les réponses qui y sont faites ne le sont pas moins. Si le lecteur se mettait à ma place en se les adressant à lui-même, ne lût pas de suite la réponse qui y est faite, et la cherchât dans sa pensée, il pourrait être parfois aussi embarrassé que je l'ai été moi-même. Il croirait comme moi que l'esprit ne saurait que répondre. Son étonnement n'en serait que plus grand devant la netteté et la logique de chacune de ces réponses...

Je l'avoue, j'avais préparé ces huit questions de manière à ce qu'elles ne se suivissent pas, et ne créassent aucune disposition dans l'une qui conduisit à l'autre. Je n'ai réussi qu'à obtenir des réponses plus claires, comme on l'a pu remarquer à la 7<sup>e</sup>, où je pensais embarrasser l'esprit, d'après la deuxième, vu que je l'étais passablement moi-même. Il l'a été bien moins que je ne le supposais, comme on l'a lu.



La figure que l'esprit emprunte de la daguerréotypie, à la première question, est très heureuse et nous prouve, une fois de plus, que des images sortent continuellement de nous; assertion qu'on finira par produire physiquement, par le secours de la chambre obscure, tel que M. Niepce y est déjà parvenu, dit-on. En effet qu'on obtienne ainsi les images des objets avec leurs couleurs respectives et naturelles, tout est dit: C'est bien une image spirituelle qu'on aura ainsi fixée. Un grossier mécanisme aura démontré aux hommes une proposition très ancienne et très niée, que j'ai soutenue ardemment moi-même à l'aide des preuves que nous offre le somnambulisme.....

Armés de la preuve matérielle de la daguerréotypie, je ne vois pas pourquoi les hommes refuseraient d'admettre qu'une semblable image pût se décalquer de la même manière, par des procédés inconnus de nous; mais qui sont identiquement les mêmes à l'égard du fœtus, en l'enfermant en elle-même. La preuve en est irréfutable, puisque cette image vient trop souvent affecter nos yeux sur la terre.

Il ne restera plus à admettre que les facultés intellectuelles de la chose ainsi imagée puissent se reproduire au même degré d'action. J'offrirai pour simple preuve de retourner aux premières questions que nous avons adressées à cet esprit, au sujet des

marques que portent certaines personnes, marques représentant différentes sortes de graines ou de fruits. L'esprit nous a expliqué que le mouvement progressif que nous remarquons dans les couleurs de ces fruits (*images* des fruits désirés par la femme enceinte), est en rapport avec les couleurs qui parent ces fruits à l'époque de leur maturité; ce qui ne peut avoir lieu, comme l'a dit Swedenborg, que par la puissance attractive spirituelle que ces marques ou *images* renferment en elles-mêmes. Cette puissance spirituelle équivaut à une intelligence quelconque, par conséquent la réponse qu'on vient de lire confirme la première.

Cette faculté de reproduction que possède le règne végétal par une seule racine, un seul bourgeon ou une seule greffe, ainsi que celle du *cancer* chez l'homme, etc., prouve physiquement que l'être entier n'est pas seulement dans sa propre graine ou sa propre semence, mais bien dans *chaque molécule* de ces choses..... Ce qui est possible chez une espèce n'est pas impossible chez une autre. Cette observation de Swedenborg justifie que l'homme peut tout aussi bien être tout complet dans une des images qui sortent de lui, que l'arbuste est entier dans une fibrille de ses racines. Nous arrivons, par ces observations, à être moins abstraits dans nos propositions métaphysiques.

## CINQUIÈME ÉTUDE.

*Séance du 19 mai 1853.*

Nous sommes très loin de notre dernière séance, et le lecteur sera surpris de nous voir, à presque un an d'intervalle, revenir sur la même question. Cela lui prouvera avant tout que nous ne nous posons pas à ses yeux en professeur d'aucune science, mais bien en simple étudiant.

Ayant une soif ardente de connaître, de *bien connaître*, d'être convaincu et de convaincre les autres comme nous le sommes, il faut naturellement qu'aucun nuage de doute ne vienne obscurcir cette conviction.

Je relisais ces jours-ci les précieuses révélations dont nous nous occupons, lorsqu'un argument d'une force inouïe m'arriva en pleine poitrine ou en pleine tête, je ne sais où ni d'où ; mais toujours est-il que je pensai en éprouver une défaillance. Je ne dis rien de trop dans ce mot ; car celui qui étudie une question quelconque depuis un temps plus ou moins long ; qui la croit résolue dans toutes ses phases, et qui, au moment de la présenter à ses frères, la voit attaquée dans son interne le plus profond par

un argument mortel pour elle, regrette un tant soit peu les peines qu'elle lui a coûtées et les joies qu'elle lui promettait. Je parle ici le cœur sur le bord des lèvres. J'étudie de bonne foi, et j'enseigne de même. Là où j'apprécie mal, j'écoute l'observation ; mais aussi où je suis dans le vrai, je tiens bon.

Voici donc l'argument dont je parle :

L'esprit Swedenborg nous a révélé que les âmes s'incarnaient de par une loi, ou en dehors de cette loi, à leur volonté, au moment même de l'acte de la copulation. Il résulte que celles qui le font en dehors de la loi y sont rappelées dans le monde spirituel, où elles en subissent toutes les conséquences ; mais il résulte également que celles qui ne peuvent le faire, par le fait de la mort même de l'être qui doit leur ouvrir les portes de notre monde, soit que cette mort soit accidentelle ou naturelle, lesdites âmes transgressent la loi en dehors de leur volonté. Où vont-elles alors ? que font-elles ? quel résultat produit cet accident ?..... Une poule prête à couvrir ses œufs *fécondés*, les voit passer dans la poêle pour faire une omelette... que deviennent les âmes de ces œufs?... Une belle carpe prête à faire sa ponte subit le même accident *pour elle*. Que deviennent les myriades d'âmes qu'elle allait voir s'agiter dans peu de jours à ses côtés sous la forme de son espèce ?... Y a-t-il une

loi qui préside à ses naissances, ou sont-elles dépendantes d'accidents ?... S'il y a une loi, comme on nous l'a dit, elle se trouve impuissante dans les cas que je viens de citer, et cela, à l'opposé de la latitude que cette loi laisse à l'âme humaine comme on l'a lu précédemment, qui est de le faire selon ses vœux, moyennant retour à la loi ultérieurement ; car l'âme le fait là selon la loi, et la loi ne peut recevoir d'exécution.

Abolir la loi de notre entrée au monde matériel, c'est abolir celle de notre sortie de ce monde..... c'est pouvoir espérer vivre indéfiniment, c'est du libre arbitre même sur la mort, c'est légitimer le suicide, c'est enfin l'opposé de tout ce que nous avons dit jusqu'à ce jour, n'ayant surtout pas dit que l'homme avait la faculté, de par Dieu, de changer à son gré les états de son existence, *ce qui pourrait être cependant* sans déroger en rien à l'harmonie universelle. Que le lecteur pense à mon embarras et cherche lui-même la solution de cette question avant que nous la lui donnions. Qu'il voie que tout ce que nous avons dit sur elle repose sur cette loi, et cependant la loi se trouve annulée, *selon nous*, par les faits que nous venons de citer.

Adèle se trouvait en sommeil et à la fin d'une séance, lorsque je lui posai cet argument. Elle chercha, sans le secours de l'esprit Swedenborg, à

le résoudre ; car, par elle-même, elle est d'une très grande force en ce genre. Elle a souvent livré combat à des métaphysiciens sceptiques et des scientifiques de tout ordre. Jamais je ne lui ai vu avoir le dessous. De telles discussions ont duré parfois jusqu'à deux heures ; cependant en ce jour, Adèle ne peut ou ne sait quoi me répondre. Nous remettons à une prochaine séance à le demander à notre instructeur spirituel, l'esprit Swedenborg. Aujourd'hui, 19 mai, je pose à cet esprit l'argument qu'on vient de lire... Après un moment d'entretien avec lui, Adèle me répond ainsi au nom de Swedenborg :

« La femme de laquelle vous me parlez, qui meurt avant d'avoir mis au monde l'enfant qu'elle porte dans son sein, ne transgresse nullement la loi en quittant la terre au terme où elle devait la quitter... L'enfant qui, par cette circonstance, se trouve ne pouvoir naître au monde matériel, est également dans les conditions de la loi. CE SONT DEUX AMES QUI DEVAIENT RENTRER ENSEMBLE DANS L'ÉTAT SPIRITUEL..... ; l'enfant comme ayant senti suffisamment (rapport à son faible désir de venir sur la terre, comme je vous l'ai déjà dit) les sensations matérielles de cet état, quoique enfermé un temps plus ou moins long dans les flancs de sa mère, et cela par le *sympathisme* qui le lie à cette dernière. Ainsi donc, dans cet

*accident présumé pour vous*, je ne vois qu'une phase de la loi.

» Il n'en est pas comme vous le pensez également à l'égard des êtres des autres espèces desquels vous me parlez; tous les êtres et toutes les productions qui entourent l'homme sur la terre y existent en vue de ses besoins... Dans leur état spirituel, chacun des êtres de ces différentes espèces possède la même immortalité contre laquelle l'homme ne peut rien; mais dans l'état matériel de chacun, l'existence matérielle de l'homme *seule* est définie et arrêtée par la loi dont je vous parle... Tous les animaux, sans exception, vivent matériellement auprès de l'homme, le temps qu'il plait à ce dernier de les laisser vivre, vu que Dieu, je vous le répète, les a créés dans le but de suffire aux besoins de l'homme. Leur vie matérielle est donc une vie dépendante de ces besoins, par conséquent ne *connaît* et ne *relève* point d'une autre loi. C'est pourquoi vous ne voyez pas les fruits ni toutes les productions de la terre arriver à leur maturité ensemble ni à jour fixe. Chaque partie de votre globe a ses temps et ses saisons pour les besoins de ses parties. C'est encore ainsi que le raisin ne devient du vin que selon ce qu'il convient à l'homme d'en faire... Les œufs des poules sont œufs ou poulets selon ses besoins... Il en est de même pour les poissons et toutes espèces d'ani-

maux... Les âmes qui se présentent pour revêtir des corps matériels dans ces règnes, selon les besoins de l'homme, se trouvent au contraire privilégiées de ne pas le faire ou le faire peu de temps, puisque, ne pouvant être anéanties dans leur état spirituel, elles y rentrent avec plaisir par ces accidents, *selon vous*, dont vous me parlez... La loi spirituelle leur a commandé seulement de satisfaire aux besoins de l'homme par leur matérialisation sur la terre, où l'homme devient alors pour elles la loi matérielle de leur existence à cet état.

COMPRENEZ BIEN CELA. »

Je remerciai ce bon esprit de son obligeante et *lucide* solution à laquelle j'étais loin de m'attendre. Je ne trouve aucune objection à lui faire. Les chrétiens ne pourront la recuser, vu qu'elle est d'accord avec ce que contient la Bible au sujet de la création des animaux. Je suis assuré que le lecteur en prendra connaissance avec plaisir, vu qu'elle complète et certifie l'exactitude de nos études.

Pour prouver au lecteur que ce que vient de nous révéler Adèle n'est ni une subtilité d'esprit de sa part, ni un reflet de ma pensée (puisque je n'apprends qu'à l'instant ce qu'on vient de lire), je vais lui donner connaissance d'une autre étude faite sur le même sujet dans des circonstances toutes particulières, et avec des êtres nullement préparés à la faire. L'accidenté et le



comique de la séance suivante (que j'ai conservés dans leur naïveté) en font tout le prix.

*Séance du 6 septembre 1853.*

M. HACQUIN, cultivateur demeurant à Sannois, près Paris, vint un jour me trouver à Argenteuil où je vais souvent pour cause de santé. Comme ex-membre de la société des *magnétiseurs spiritua-listes*, Hacquin n'avait pas cessé ses relations avec moi et venait quelquefois me rendre visite. Un jour où je lui parlais d'une liqueur que j'avais composée, qui, plus douce dans ses effets que le haschich, produisait les mêmes symptômes physiques et portait l'esprit vers la *méditation lucide*, Hacquin, qui avait déjà pris du haschich, désira goûter à cette liqueur ; mais il désirait le faire en compagnie de quelques-uns de ses amis, afin de les surprendre, disait-il, vu qu'il voulait que sous prétexte de leur offrir de se rafraîchir, je leur fisse prendre à leur insu de ma liqueur. Je venais d'expliquer à Hacquin qu'elle pourrait être facilement mélangée au vin sans en altérer fortement le goût ; nous convinmes de ce guet-apens, Hacquin se chargeant des suites qu'il pourrait avoir. Le jour convenu, le 6 septembre, je reçus la visite de mon ami accompagné de quatre des siens. M. Lecocq,

horloger de la marine, était à la maison dans ce moment, ce qui me fit six visiteurs assez disposés à prendre un verre de vin. Je dis à M. Lecocq ce que je pensais faire; aussi se tint-il sur la réserve en ne vidant pas son verre; je remplis celui de chacun, et en un instant ils furent vides; à quelques grimaces près, détournés de cette observation par une historiette que je leur contai, le tour se trouva fait. A peine vingt à trente minutes sont écoulées, que le rire, la chaleur et l'agitation physique sont généraux. Mes hommes me demandent ce que je leur ai fait boire; car ils n'ont pas l'habitude d'être aussi gais et aussi turbulents par un simple verre de vin. Hacquin les rassure, et j'attends quelques phénomènes particuliers. Je n'en vois survenir aucun. Je leur propose de s'entre-magnétiser trois contre trois pour développer l'état dans lequel je désire les voir; cette proposition ne leur convient pas. Je leur demande alors s'il leur plait que je le fasse moi-même; tous acceptent de bon cœur. Je commence par le plus fort de corpulence, M. Prevost; après dix minutes d'imposition des mains, ce monsieur dort profondément. Je continue sur Hacquin, qui dort à son tour en quelques minutes. Un troisième est assoupi très-lourdement; un quatrième sent beaucoup mon action, mais la fatigue me gagne, et M. Lecocq, qui, par sa prudence, est moins pris

que les autres, endort le cinquième. De la gaieté folle, on est passé au silence le plus absolu...

Après quelque temps ainsi écoulé, deux se réveillent, trois restent en somnambulisme. Les deux réveillés paraissent vouloir étudier; je leur propose de le faire, en disant à tous que, dans l'état où ils sont, ils peuvent connaître ce que leur état ordinaire ne leur permettrait pas de faire. Ma proposition est acceptée, un nouveau silence suit le premier; mais une deuxième crise de sommeil revenant, je suis obligé de le rompre, en proposant à chacun une étude en rapport avec ses affections, vu qu'ils n'ont pas le courage de le faire par eux-mêmes, cette liqueur étant prise trop tôt après leur repas, je le pense. Je dis à Hacquin : Vous qui êtes jardinier-maratcher, ne vous est-il jamais venu *une idée* de vous demander comment une graine que vous déposez en terre, arrosée seulement d'un peu d'eau, s'enflait, brisait son enveloppe, laissait sortir ce qu'on nomme un germe, et produisait son espèce, si pleine de combinaison et de formes diverses, à partir de sa racine à sa fleur ? Étudiez cette question.

Je posai cette autre à un tonnelier : Vous qui faites des tonneaux dans lesquels on enferme le vin, vous êtes-vous demandé quelquefois comment il se pouvait faire que ce vin contint en lui un esprit qui a tant de puissance sur le nôtre, au point

de nous rendre gais ou tristes, calmes ou turbulents, idiots ou poètes, lâches ou batailleurs, honnêtes ou luxurieux, etc., etc.? Réfléchissez à cette question.

Je m'adressai à un vigneron, et lui demandai s'il se rendait compte comment il se pouvait faire que le sale fumier, nommé *gadoux*, qu'il déposait au pied de chaque cep de vigne, pour le faire fructifier, pût se distiller en un suc aussi doux, et produire une fleur qui porte un arôme aussi agréable. Réfléchissez à cette question, lui dis-je.

Je parlai en ces termes à un terrassier : Avez-vous quelquefois réfléchi en remuant la terre et les cailloux qu'elle contient, comment il se pouvait faire que cet éther bleu que vous voyez au-dessus de votre tête, cet air, ce ciel enfin pût se condenser au point de nous apparaître et se rendre sensible à nos sens, dans sa première matérialisation, que vous voyez en rosée sur la terre, et en eau tombant des cieux, puis passer en espèce de poudre blanche, qui devient chaux, terre, arbres, pierres, métaux, etc.? etc. Réfléchissez à cette importante question.

Je n'avais pas terminé cette quatrième question, lorsque Hacquin me répondit par ces mots, à celle que je lui avais adressée..... Je mets ma graine en terre..., elle éclot et la nature la fait progresser comme l'enfant progresse lui-même.

Vous ne répondez pas à ma question, dis-je à Hacquin, tout le monde dit ce que vous dites, et personne ne dit ce qui doit être dit : *la nature la fait pousser*, n'est qu'étendre la question, loin de la résoudre. Qu'est-ce que la nature ? Est-ce un être aux milliards de mains et de doigts qui groupe ainsi les molécules ensemble, ou est-ce la graine qui les attire et les groupe elle-même ?

Pardié ! répond Hacquin, c'est la sympathie qui existe entre elles.

Je ne vois encore là, lui dis-je, qu'une graine et la terre où vous la déposez, qui met premièrement cette graine en état d'éclosion ; mais qui fait le reste ?

— C'est le feu, me répond ce lucide.

— Où trouve-t-elle ce feu ?

— Dans la terre.

— Qu'est cette graine, est-ce une ou plusieurs individualités ?

— C'est autant d'individualités qu'elle doit produire d'espèces de formes.

— Qu'entendez-vous par espèce de formes ?

— Ses racines, sa tige, ses feuilles, ses fleurs, tout ce que nous voyons.

— Vous avez parlé de sympathie ; avec qui donc cette graine peut-elle sympathiser ?

— Avec les molécules qui lui sont sympathiques, qu'elle trouve dans la terre et dans l'air.

Pendant que Hacquin me répondait ainsi, le tonnelier dormait et avait dit avant de le faire : Ce qui m'embête, c'est d'ignorer comment l'esprit sort du vin... Je lui avais dit comment cela s'opérait ; mais cet homme était lui-même rentré dans son récipient jusqu'à la fin de la séance. Hacquin reprit ainsi : Voilà une autre question : L'homme ne peut produire son semblable que par le secours de la femme ; mais la graine mise en terre s'engendre donc toute seule?... J'attendais qu'un des étudiants répondît à cette question, lorsqu'un autre monsieur, auquel je n'avais rien soumis, s'empressa de dire : Tu fais, en déposant ta graine dans la terre, ce que nous faisons en déposant un germe dans la femme ; la femme fait fructifier le germe, la terre fait la même chose ; l'une est notre mère. et l'autre est la mère de la graine. Tout l'auditoire applaudit à cette réponse, vu que l'intérêt allait en croissant ; mais le mot de mère venait d'être prononcé, ce qui fit dire à un autre jardinier, M. Toussaint : Nous déposons un germe chez la femme, voilà tout ce que nous faisons. Nous n'avons pas fait ce germe, et nous ne faisons pas plus l'être qui en sort... nous nous en disons le père quand c'est celui qui a mis ce germe en nous qui est le vrai père..... Hacquin reprend aussitôt : Tu en es le père matériel..... Le père matériel, lui répond M. Toussaint, n'est toujours pas le vrai père ; je

ne sais pourquoi nous nous attribuons un nom qui ne nous appartient pas..... Il t'appartient, répartit Hacquin, aussi bien qu'à Dieu. Nous sommes les petits pères, et Dieu est le grand père, le père de tous... Je fis observer à M. Toussaint que son ami était dans le vrai, vu que le premier homme *supposé*, ne pouvant savoir qui l'avait enfanté, ne dut connaître que Dieu pour père ; mais voyant qu'il sortait de lui un être qui lui était en tout semblable, il trouva raisonnable de se faire donner par son fils le même nom que lui-même donnait à Dieu.

Cette réponse mit fin à cette petite contestation et fit place à une autre étude. Je dis à Hacquin : Vous venez de nous dire comment la graine, par le moyen du feu, des molécules et des sympathies qu'elle contenait, a pu manifester son espèce à nos yeux ; pourriez-vous nous dire également comment le germe de notre espèce se développe ? Hacquin resta au moins dix minutes sans me répondre, puis me dit brusquement : Voilà qui est drôle... c'est pas nous qui contenons l'enfant... on croit cela ; oh ! bien oui... c'est la femme qui le contient ; elle en contient le nombre qu'elle doit avoir.

— Que faisons-nous donc dans cette action ?

— *Dam, nous sommes la terre de cette graine-là, LE FEU QUI LA MET EN ACTIVITÉ...* Tenez, voilà comment je comprends cela : Un poisson, qui a des

milliers d'œufs, ne peut pas produire de poissons si le mâle ne vient pas envelopper ces œufs de sa laite. Eh bien ! l'homme fait de même, il enveloppe l'enfant de son germe,... **MAIS L'ENFANT EST DANS L'ŒUF QUI EST CHEZ LA FEMME, ÇA N'EST PAS AUTREMENT...** Le germe de l'homme n'est bien que la terre et le feu qu'elle contient, qui font germer la graine. De même que toute la plante est dans la graine, **L'HOMME EST dans l'œuf.** Vous nous dites que la femme possède juste les œufs qui doivent être fécondés ; cependant, la femme, comme le poisson, en possède un bien plus grand nombre, puisqu'elle en fait une perte continuelle dans ses écoulements menstruels... Oh ! soyez assuré, reprit Hacquin, que les œufs qui sortent ainsi sont des œufs *in-complets* qui ressemblent aux mauvaises graines ; car, voyez-vous, nous avons des graines qui peuvent très bien éclore âgées de quelques années, comme nous en avons d'autres qui, âgées d'une année, ne produisent rien ; pourquoi cela, puisque ce sont des graines semblables ? Parce que celles qui éclosent mal ou n'éclosent pas, ne sont pas complètes, elles ne possèdent pas toutes les molécules nécessaires pour entrer en sympathie parfaite avec celles que contiennent la terre et l'air ; aussi voyons-nous des arbres et des plantes maigres, rabougries comme nous, puis en voyons-nous de belles et fortes. L'homme est en tout semblable à



la graine, je vous le répète. Si l'œuf est imparfait, il ne sortira rien de lui et il tombera. S'il est un peu plus parfait, il fera un être selon ses *forces sympathiques*, et s'il est bien conformé, il produira bien.

— Vous parlez de perfection ; puisque l'œuf contient l'homme, dites-vous, est-ce que l'homme serait dans cet état plus ou moins parfait ?

— Ce n'est pas l'homme qui est imparfait, c'est le feu qui y est en plus ou moins d'abondance, et tout ce qui l'entoure ; comme la graine ; c'est l'extérieur et pas l'intérieur.

— Vous parlez d'individualités diverses qui composent la graine ou le germe ; sont-ce ces individualités qui 1° se développent par leur propre force, au point de se rendre objective à nos yeux ; 2° appelleraient-elles sympathiquement des molécules qui leur seraient sympathiques ; 3° ou sont-ce ces mêmes molécules sympathiques qui viennent d'elles-mêmes vers ces individualités ?

— Ce sont les individualités que contient la graine qui attirent les molécules qui leur sont sympathiques.

— Ces individualités ont-elles quelque puissance sur nos actions et notre physique ?

— Je le crois bien qu'elles en ont ; tenez, je marche, mes jambes portent mon corps et ma tête, eh bien ! ma tête peut également faire mouvoir

mes jambes selon ses besoins... Mes jambes portent ma tête où elles veulent aller, comme ma tête conduit mes jambes où elle a besoin. Chacune de ces individualités agit pour son propre compte et elles ne s'occupent pas les unes des autres... Ma vessie ne se moque pas mal que ma tête veuille ou non uriner ; il faut qu'elle satisfasse à ce besoin, elle y satisfait. Tous nos organes font la même chose. Oh bien ! oui, l'estomac a faim, il mange, que cela plaise ou non aux autres, chacun pour soi... nous autres âmes, nous sommes les esclaves de ces individualités.

Tout l'auditoire écoutait Hacquin ; mais comme je voyais qu'il se pressait le front avec force pour en faire sortir les bonnes pensées qu'on vient de lire, j'adressai la parole au terrassier, en lui demandant s'il avait réfléchi à ma question... Cet homme écoutait trop attentivement Hacquin pour méditer lui-même ; aussi me répondit-il : J'aime mieux entendre les autres que de parler moi-même ; tout ça, c'est trop fort pour ma tête ; je ne pouvons savoir de telles choses !

— Cependant, repris-je, vous voyez que ces études ont leurs charmes ; elles agrandissent l'intelligence de l'homme et lui font admirer avec plus de reconnaissance les œuvres de son créateur.

— Oui, reprit Hacquin ; mais il faut pouvoir étudier ces choses. Si la tête en est distraite par

d'autres besoins... est-ce que nous pouvons faire ce que nous voulons?... est-ce que nous ne sommes pas dépendants d'une masse de choses?... Oh ben, c'en est de l'ouvrage, que de connaître tout cela!

Comme je voyais que notre inspiré allait recommencer et se fatiguer le cerveau, je changeai l'ordre de cette séance, en parlant d'autre chose. L'état particulier de chacun se termina comme il avait commencé, par un fou rire des plus bruyants. Je ne dus pas être mécontent de mon après-dîner; je pense que le lecteur ne le sera pas plus que moi.

Tout ce que m'a dit Hacquin sur l'incarnation humaine est trop semblable à ce que nous a révélé l'esprit Swedenborg à cet égard pour que j'aie séparé ces précieuses révélations.

---

## CRÉATIONS SPONTANÉES.

L'étude que nous venons de faire nécessite de notre part de voir en quoi elle est ou non en rapport avec les idées reçues en ce jour par les savants sur cette importante question. Voici ce que nous lisons sur ce sujet dans le journal la PRESSE du

18 janvier 1853, feuilleton ayant pour titre : SCIENCES, *créations spontanées*, etc., par M. Victor Meunier.

Après avoir étudié les questions traitées sous le titre précité, nous nous sommes cru en droit de les résoudre par les révélations que nous a faites l'esprit Swedenborg... Voici en quoi la science *pourrait* argumenter contre lesdites révélations :

1° Certaines graines microscopiques (selon les observations de M. Meunier) ont été reconnues, comme contenant plusieurs cellules renfermant chacune des êtres différents, qui devaient naturellement, selon les lois connues dans la procréation des êtres, appartenir ou découler d'autant de germes différents ;

2° Certains germes manifestés dans un règne quelconque, paraissent passer à l'état d'un autre règne, comme par exemple le règne animal, devenir un produit végétal ;

3° La création des êtres en général doit être regardée comme spontanée selon la science, devant les dissemblances produites ainsi qu'il suit :

Une poule noire en procréera une blanche... ; un quadrupède suivra le même égarement. L'homme même trouvera peu de ressemblance dans ses enfants, etc... M. Gnos, cité à ce sujet par M. Meunier, conclut d'après ces observations qu'il y a une création spontanée ; ou ne pouvant

éclairer cette question, il s'en tient à l'observation. Ce dernier jugement est le seul, selon nous, qui convient à l'homme studieux. Observer, prendre des notes pour les collationner à l'occasion dans un état procurant une lumière digne du sujet... Notre limon atmosphérique convient peu à la compréhension de si délicates questions. La terre est la terre, et la lumière est la lumière.....

Nous ne prétendons pas cependant nous retirer humblement derrière cet argument, pour échapper à la charge d'une réponse convenable; non, nous répondrons à la première objection :

1° Si quelques graines microscopiques ont été reconnues avoir produit des êtres dissemblables à leur propre espèce, nous pouvons les admettre dépendantes de la même loi qui préside aux monstruosités humaines, dont nous avons traité, loi que Swedenborg nous a si bien décrite. Nous ne trouvons pas plus impossible qu'un germe étrange à cet être atomique vienne se grouper à sa forme, que nous trouvons étrange qu'une fraise, une framboise, etc., viennent s'implanter sur le corps de l'homme et subissent les lois d'expansion et de maturité imposées à leur règne réciproque. Nous avons eu l'explication de ces agrégats au germe humain; elle doit suffire à la solution de la question présente.

2° Certains germes semblent passer de l'état

animal à celui végétal, nous dit-on. Nous répondons que nous ne pouvons admettre dans les trois degrés aucun agrégat corpusculaire qui ne soit un animalcule *vivant, pensant et agissant*, par conséquent ce ne peut être qu'aux groupes formés par ces animalcules, que nous avons donné les noms de *minéral, végétal et animal*.

Mais au fond de cette question, il ne reste toujours qu'un seul règne qui est le règne *animal* divisé en une infinité d'espèces, ce que nous avons prouvé dans notre *Sanctuaire du spiritualisme*. Les germes de toutes choses doivent donc être *animalisés*, et si l'animal qui fournit une graine végétale, est plus saisissable à notre vue que tout autre, cela ne prouve pas que les autres ne soient pas de sa nature typique et primordiale en leur genre; la preuve en paraît irrécusable dans l'assertion suivante que contient le même article que nous discutons en ce moment. « On a reconnu, dit l'auteur, que de l'eau à sa quatrième distillation contenait encore certaine espèce d'animalcule... » Si de l'eau, à sa quatrième distillation, a pu donner ce résultat, une plante peut donc bien contenir en elle le germe vivant d'une autre espèce de plante, ayant cela de commun avec le germe de l'homme qui contient dans son enveloppe matérielle les germes des trois règnes, à n'en pouvoir douter. Nous ne supposons pas qu'un savant puisse, en ce jour,

nous présenter un atome de quelque nature qu'il soit qui ne soit pas un composé de tels germes, vu que toutes les parties de sa forme doivent être les produits de ces germes. Cette question se résout donc d'elle-même par cette simple observation.

3° On nous dit que la création des êtres en général doit être regardée comme spontanée, en ce que le produit ne ressemble pas exactement au producteur, etc. Nous ferons remarquer que c'est encore une erreur d'appréciation; car il ne faut pas confondre l'*âme*, le *germe* et la *forme* des êtres en un seul agrégat, surtout d'après ce qui nous a été révélé sur ce sujet, et ce que l'observation nous démontre physiquement, l'*âme* est une *unité* typique, inaltérable et éternelle. Le germe est simplement le point attractif des agrégats de l'habit matériel de cette âme; et la forme de chaque être est ce qu'ont été les germes agrégants et les corpuscules agrégés. Ainsi, selon les corpuscules, germes contenus dans celui de chaque espèce, se trouve l'habit de ce germe dans sa forme. Il n'y a donc rien de fixe ni d'arrêté dans l'étendue de cet habit par la *nature*, qui n'est elle-même qu'un composé infini de dissemblables. Cependant cette variété infinie ne s'étend pas jusqu'à changer complètement la forme essentielle de chaque espèce; la variation des formes n'est pas leur anéantisse-

ment, ce que fait présumer la proposition que nous discutons.

Une poule blanche produite par une poule noire, ne représente à mes yeux que l'enfant aux cheveux blonds produit par des parents aux cheveux noirs. Les couleurs et les étendues des formes varient à l'infini ; mais les formes typiques restent les mêmes, comme on l'a remarqué dans le croisement des races qui enfante un non-producteur. Dieu seul a tout produit!... Ce n'est pas parce que j'aurai le nez plat et que mon père l'avait long, que je suis privé d'un nez ou qu'il y a création spontanée d'un homme de forme différente. J'en serais même privé qu'on ne serait pas en droit d'argumenter ainsi. On en trouverait la cause expliquée dans les révélations que nous a faites Swedenborg sur les monstruosité humaines. Il ne faut donc pas déduire que de l'infini des formes découle l'infini d'une création spontanée.

La création entière est *finie* et *inaltérable* dans les âmes de tous les germes en général ; les formes matérielles simplement de ces germes varient à l'infini leur objectivité à nos yeux. Nous pensons donc que l'homme fera toujours erreur dans ses appréciations des lois de la nature, tant qu'il n'étudiera que l'habit, il faut qu'il étudie le germe et l'âme de ce germe même, hors cela il ne connaîtra jamais l'âme de toute chose.



Je vais présenter un argument de plus en faveur de la création spontanée; c'est celui de la disparition de certaines espèces, remplacées par d'autres sur notre globe. Cet argument semble, au premier abord, impliquer une chaîne infinie d'apparitions successives et nouvelles à nos yeux. C'est directement avec cette chaîne que je veux faire le tour de l'univers, afin de retrouver sur d'autres globes les espèces disparues du nôtre, et celles à paraître également en d'autres lieux. Quel est le moi qui peut résonner en permanence un siècle sur notre globe?... Ils sont rares, donc tout n'est dans nos ténèbres qu'un vaste panorama, qu'un rouleau sans fin d'apparition d'*ombres d'êtres*, sur une *ombre de globe*, dans une *ombre de temps*.

Ayons dans ce cas la bonne logique de baisser humblement la tête devant celui qui seul peut expliquer son œuvre !

Poussière impalpable de l'univers que nous sommes, voltigeants dans ses flancs avec la liberté et le bonheur d'être issus de l'ÊTRE ÉTERNEL, ne craignons ni ces créations *présument* spontanées, ni ces disparitions qui affectent nos yeux ; au contraire voyons, dans cet éternel mouvement, la vie immortelle de tous les moi qui le composent.

Je crois pouvoir ajouter ici une étude philosophique que j'avais faite avant de connaître l'objection précitée, et que je destinais à un autre ou-

vrage; je la crois plus utilement placée ici, je l'y place.

CRÉATION D'UN SEUL JET OU CRÉATION PERMANENTE.

Quel vaste champ offrent à nos arguments ces deux propositions !... Dieu a-t-il créé tout ce qui existe d'un seul jet, ou le crée-t-il permanemment ? Que de controverses ces deux questions ont soulevées ?... Qui les résoudra ?... Qui peut raisonnablement les débattre ?... Ne sont-elles pas toutes deux pleines d'un chaos d'objections ?... Si Dieu a tout créé d'un seul jet, y avait-il eu précédemment succession dans ses pensées ?... Qu'étaient ces pensées ?... Sont-elles ce que nous nommons sa création ?... Si Dieu a *pensé*, puis *créé* son œuvre de toute éternité, qu'est l'éternité ? et que fait Dieu depuis cette éternité ?... Si Dieu crée continuellement, le fait-il sur une base arrêtée d'avance dans son esprit, comme nous paraissions le faire dans nos travaux, en les perfectionnant dans nos besoins ? S'il en était ainsi, les hommes et toutes les créations de notre temps seraient d'une nature perfectionnée selon les besoins de tous... Est-il ou non vrai que de l'atome à l'homme tous les êtres sont par la forme ce qu'ils ont toujours été, et vivent

*mécaniquement* comme ils le faisaient précédemment?... Rien ne décèle une perfection dans cette substitution ou multiplication permanente d'appétits de l'espèce animale, qui puisse faire présumer une amélioration quelconque pour l'homme?... Une nation *civilisée* n'en est pas moins un tohu-bohu d'hommes qui s'entr'exploitent, s'égorgent et se séparent de leurs frères par groupes, comme ils l'ont toujours fait... Cent gouvernements et cent religions n'en sont pas moins des moyens d'esclavages de l'esprit et du corps de tous, comme cela fut en tous les temps... L'industrie n'en est pas moins une succession infinie de manières de produire et de pourvoir à ses appétits, sans pour cela détruire l'angoisse du travail, ni l'esclavage de l'appétit : c'est, en somme, diviser des francs en centimes, sans cesser de se passer des francs... ; c'est compter un à un ce qui *est*, sans savoir que ce qui *est* EST INCOMPTABLE. La création divine d'un seul jet ou permanente n'en est pas moins ce qui se succède sous nos yeux.

Peu nous importe la date de la naissance de la pensée qui nous fait naître et mourir, puisque nous faisons ces choses simultanément SANS NOUS !...

Peu nous importe que Dieu ait pensé et créé en tel temps les atomes de l'univers, puisqu'ils sont créés, vivent et se succèdent comme nous dans les jours du temps !...

Peu nous importe qu'il y ait des jours et un temps, puisque nous vivons d'*heure en heure*, oubliant la veille et ignorant le lendemain !...

N'est-il pas ridicule à la seconde de discuter le siècle ?...

N'est-il pas irraisonnable à l'enfant-homme, qui bégaye à peine le nom de son père, Dieu, de vouloir discuter l'œuvre de ce grand tout ?...

Voyez quelle somme de savoir vous prouvez, et quelle immensité d'intelligence vous dépensez à dire : Je suis le *père* de mon *fil*s, parce qu'il procède de moi qui ne l'ai pas créé. Il s'est formé et élevé sans que je susse comment, ou je suis l'inventeur de telle chose dont la pensée était tout inventée en moi sans ma participation ; mais, comme dans tout ce que je produis je le fais l'un après l'autre, Dieu ne peut avoir fait autrement !... Dieu ne peut que ce que je peux, comme je ne peux que d'après une naissance que j'ignore, Dieu ne doit pouvoir que d'après ; d'après qui ?... je ne le sais ; mais je soutiens qu'il ne peut avoir tout créé d'un seul jet.

N'est-ce pas plaisant de tenir un tel raisonnement ? L'œuvre *taupe* humaine qui crois mesurer les cieux sous tes pattes ! crois-moi, dans tes discussions théologiques sur les œuvres divines, tiens-t'en au respect et à l'admiration que commandent ces œuvres. Discute un peu moins Dieu, si tu veux être

quelque chose, comme un homme raisonnable.

*Admire, sens et prie*, si tu veux un jour, non connaître la date de l'œuvre de l'Éternel, mais la beauté et l'harmonie de cette œuvre... œuvre toujours au PRÉSENT, dans le PASSÉ et dans le FUTUR..

Si tu me demandes ce que fait le créateur depuis la création de cette œuvre, je te répondrai simplement : IL LA CONSERVE DANS SON IMMORTELLE HARMONIE.

---

## ÉTUDES NOUVELLES

RÉSUMANT LES RÉVÉLATIONS FAITES PAR L'ESPRIT SWEDENBORG A ADÈLE MAGINOT, JUSQU'A CE JOUR, DANS SES SOMMEILS MAGNÉTIQUES.

---

*Séance du 8 décembre 1852.*

Je sentais depuis longtemps le besoin de résumer toutes les révélations qu'on a lues sur le véritable état et les facultés de l'âme humaine dans la vie future. Je le fis le 8 décembre 1852, tel qu'il suit, par le secours d'Adèle, m'adressant à Swedenborg. Je pense que le lecteur sera satisfait de

cette nouvelle étude qui jettera un très grand jour sur quelques obscurités contenues dans lesdites révélations. Lorsque l'esprit fut présent, je le priai de m'accorder quelques minutes d'attention, et de répondre, s'il le trouvait convenable, aux questions suivantes :

Lorsque pour éclairer mon intelligence sur l'existence des états futurs de l'âme humaine, vous eûtes l'obligeance de condescendre à une bienveillante patience inconnue dans notre état matériel, et me révélâtes dans leurs plus minutieux détails les lois de ces états, je vous écoutai avec toute l'attention possible, et je méditai avec toute l'impartialité et la libérale franchise d'un enfant gâté par tant de bontés.

J'ai communiqué aux hommes de la terre toutes vos révélations appuyées de mes libres arguments et de mes compréhensions... Les hommes m'ont ridiculisé plutôt que de m'éclairer *sur vos prétendues erreurs*, par une discussion démonstrative et raisonnable... Les faits incessants que je leur présente depuis bientôt dix années, pour les inviter à voir par leurs yeux, avant de juger par leur raison, ou à produire par eux-mêmes selon vos renseignements, au lieu de réfuter avec passion la connaissance de choses qu'ils n'ont pas voulu apprécier; ces faits, dis-je, ont été mal compris, et niés... Les nombreux témoignages *des leurs*, que

je leur ai présentés à l'appui de ces révélations, témoignages pris dans tous les rangs de la société, n'ont eu qu'un faible résultat, comparé à la grandeur de la question traitée... Il est vrai que le temps où j'ai parlé de ces choses à ma patrie, et aux hommes en général, était très troublé par la politique gouvernementale ; aussi ai-je pensé avoir fixé plus heureusement l'attention des peuples chez lesquels ces révélations ont été traduites et fortement discutées ; principalement en Amérique, où elles ont enfanté ces manifestations spirituelles qui étonnent l'univers aujourd'hui. Cependant il est résulté de l'étude sincère desdites révélations, des obscurités apparentes que vous seul pouvez éclairer de votre lumière. Aussi vais-je prendre la liberté de vous adresser plusieurs questions qui sont l'âme de tous les arguments qui sont faits contre elles, et que j'ai moi-même acceptées comme possédant une certaine force de logique que je ne peux ou ne sais vaincre. Permettez-moi de résumer ce que vous m'avez révélé jusqu'à ce jour.

1° Vous m'avez dit que les âmes étaient généralement créées de toute éternité.

2° Qu'elles existent toutes indistinctement dans un état de bonheur assez comparable à l'état somnambulique que nous provoquons artificiellement par le magnétisme, en ce qu'elles possèdent *instantanément* l'objet de leur désir.

3° Que cette faculté de jouissance possessive n'étant *entravée en rien*, leur représente une uniformité d'existence béatifique sans émotion aucune, existence de laquelle elles se plaignent toutes plus ou moins.

4° Que la privation momentanée d'une chose quelconque rendait cette chose plus agréable à obtenir, par conséquent que Dieu, pour rendre sa bienveillante bonté envers ses enfants mieux appréciée d'eux, avait trouvé bon de leur créer l'état matériel dans lequel nous vivons, et de leur faire subir à chacun un temps proportionné à l'ennui que leur causait une aussi grande abondance de bienfaits... Cette révélation a été généralement préférée par les hommes studieux à celle allégorique et obscure de la création d'*Adam*, de *sa chute* et du *péché originel*... La vôtre paraît aussi irréfutable que claire... Que Dieu permette qu'elle soit entièrement exacte; je ne peux, pour mon compte, la récuser, vu qu'elle seule m'a fait connaître le Dieu que je rêvais, et qu'avait chassé de mon cœur celui de toutes les religions que j'avais étudiées... Elle m'a fait comprendre comment nos cris de douleur étaient des cris de joie, puisqu'elle nous fait apprécier tout l'amour du créateur pour sa créature, et qu'en résumé, l'infini du mal n'est que l'infini du bien.

5° Vous avez également eu l'obligeance de me



révéler comment ces âmes s'incarnaient à leur état terrestre, en me développant les lois de cette incarnation, lois contre lesquelles je ne sens aucun argument à opposer : j'ignore si les hommes les accepteront avec la même confiance.

6° Ayant ainsi fouillé dans le passé par rapport à notre état présent, je vous ai demandé des renseignements sur les lois de notre état futur ; vous avez continué vos premières révélations aux hommes en me les confirmant ; vous y avez seulement ajouté, qu'à l'égard des questions théologico-religieuses, vous aviez fait beaucoup d'erreurs, vu votre dépendance de l'état matériel et de vos croyances religieuses d'alors. Vous m'avez certifié de nouveau :

1° Que l'âme humaine est immortelle.

2° Qu'elle entrait, à sa sortie de l'état matériel, dans un état spirituel où elle était suivie par ses affections terrestres.

3° Qu'elle continuait, dans ce nouvel état, d'avoir des usages comme dans l'état matériel, c'est-à-dire qu'elle pouvait travailler de toutes les professions, faire tous les commerces, étudier toutes les sciences, et connaître toutes choses.

4° Qu'elle subissait un moyen d'épuration dont Dieu se servait à son égard pour détacher d'elle, petit à petit, les affections désharmoniques qu'elle avait pu contracter dans son état matériel, c'est-à-

dire que Dieu la faisait regagner par degré sa première demeure et son premier état, où elle jouissait éternellement de la juste appréciation des perfections divines. C'est à la troisième révélation que les hommes et *moi-même* avons opposé quelques arguments. Permettez-moi de vous les présenter, et veuillez avoir l'obligeance d'y répondre de manière à ce que nous ne puissions plus douter de ces choses.

J'admets (ce qu'avait dit le Christ avant vous) « qu'il y ait plusieurs demeures dans la maison de » son père, » *notre père à tous*, mais vous, vous dites plus, en ajoutant que ces demeures sont autant de cieux, et qu'il y a autant de ces cieux que de groupes d'âmes dans un état semblable d'affection. Ce sont ces affections que je vous prie de définir en répondant aux questions suivantes :

1° Tout joueur (par exemple) qui dans l'état spirituel veut gagner au jeu, peut-il le faire?... Pour gagner il faut des perdants qui veulent l'opposé.

2° Le marchand qui veut vendre ses produits concurremment à son voisin, comme cela se fait sur la terre, peut-il le faire ?

3° Le savant qui veut connaître à lui seul une prétendue vérité, et la faire admettre de l'universalité des hommes, peut-il ainsi disposer de la

liberté d'appréciation des autres à son profit?

4° Un homme qui aime passionnément le spectacle, entre autres, une seule pièce, ou même un seul passage de cette pièce, peut-il entendre et voir le jeu de ce passage autant de temps qu'il le désire?

Ces quatre questions renferment toutes les bases des arguments que nous faisons contre vos révélations sur les états futurs de l'âme humaine; car les affections de l'un n'étant pas les affections de l'autre, il faut donc dans la 4° question que je vous sou mets, que les acteurs, les musiciens et les spectateurs même, désirent partager l'affection de l'amateur, pour satisfaire à son désir?

J'ai cru pouvoir sortir de ce mauvais pas dans le *Sanctuaire du spiritualisme*, en démontrant que l'homme était, comme je l'ai étudié de mes yeux, un *univers en petit* dont il est le *roi*; par conséquent le dirigeant selon sa fantaisie... Dans ce cas, les arguments que je vous présente seraient nuls; car ce *roi* pouvant faire dans ses domaines ce que peuvent faire nos lucides magnétiques dans leur état, il ne serait dépendant d'aucune puissance, et tous les êtres indistinctement ayant la même faculté, pourraient faire ce qu'un seul ferait; mais dans ce système, l'homme ne paraît à nos yeux qu'un fragment indépendant d'une loi qui doit être solidaire pour lui et ses frères, et le monde spiri-

tuel, décrit par vous, se réduirait au monde microcosme, ce qui n'est pas ce que vous voulez dire sans doute.

Ce système inquiéterait en plus sur les relations des âmes entre elles, vu que l'homme pourrait vivre isolément dans le domaine des objectivités de ses affections, ce que les savants nomment *imagination*. Veuillez éclaircir cette question, s'il vous plait, je la résume ainsi :

Mon extatique Binet m'a dit que l'âme dégagée de l'état matériel pouvait voir l'objet de ses désirs *où elle voulait le voir*.

Vous avez dit la même chose, en assurant que le monde spirituel ne possédait que des apparences d'espaces..., que tous les esprits sont dans les lieux où ils désirent être, et voient ce qu'ils veulent voir.

Tous nos lucides confirment mathématiquement cette proposition, en se disant être où les transportent leurs pensées ou celles de leurs questionnants. Ils voient, palpent et goûtent tout ce qu'il leur plait de connaître et d'absorber dans un semblant d'espace qui pour nous n'est qu'un point.

Les fous (ainsi nommés), les hallucinés, les extatiques et les voyants de tout genre, confirment encore cette proposition en touchant du doigt les lieux ou les personnages qu'ils désirent voir, quoique ces lieux ou ces personnages soient à des distances infinies d'eux, ou n'existent plus matériel-

lement. Cet état est-il celui futur de l'âme humaine?...

1° Ce que voit ainsi l'âme, est-il libre ou non de se présenter à elle?

2° Est-ce une simple perception de ses propres pensées, ou celle d'un monde indépendant d'elle?

3° Comment peut-elle distinguer le monde de ses pensées de celui des vraies individualités qui lui sont étrangères?

---

RÉPONSE DE SWEDENBORG.

L'homme, dans l'état matériel, est double, l'âme et le corps: dualité s'entre-influençant par des affections contraires.

L'âme ne jouit pas des appétits du corps, et ce dernier ne jouit pas des sensations de l'âme, ce qui représente deux êtres bien distincts dans *un*.

Il en est de même pour l'homme dans l'état spirituel: il est une dualité semblable, composée de l'âme qui est une UNITÉ FINIE, et d'un GLOBE ATTRACTIF qui l'entoure.

L'âme vit de sensations, et le GLOBE ATTRACTIF vit d'*objectivités*.

Ces deux espèces d'unités s'entre-influencent comme dans l'état matériel, c'est-à-dire que l'âme

n'affectionne que les *sensations*, et le GLOBE ATTRACTIF qui l'entourne n'affectionne que *voir*... Ce dernier attire continuellement à lui l'objectivité des pensées dont *il est un composé*, et l'âme attire à elle les sensations qu'elle affectionne... Le globe attractif retient l'âme dans le *trouble* de ses pensées, et l'âme veut sans cesse rentrer dans la paix de ses sensations... Il en résulte donc une gêne réciproque, qui disparaît selon l'élévation de l'âme vers des cercles supérieurs...

Lorsque l'homme quitte l'état matériel il se trouve entouré par le globe attractif dont je vous parle, qui n'est qu'un composé des affections qui l'ont le plus agité dans cet état; ce qui fait qu'il erre plus ou moins longtemps dans la sphère matérielle, selon les affections plus ou moins harmoniques qu'il y a contractées...

Dans cet état, il veut encore fréquenter les hommes matériels, pour *jouir par leur secours* des plaisirs plus ou moins criminels qu'il envie. C'est pourquoi chaque homme matériel a près de lui un bon et un mauvais guide. Le mauvais est celui qui affectionne les actions de troubles, et le bon celui qui est plein d'amour pour les hommes, et ne leur conseille que des affections fraternelles. Voilà comment l'un et l'autre de ces hommes spiritualisés, devenus des guides d'hommes matériels, peuvent dans ce premier état satisfaire à leurs désirs :

c'est ainsi que l'assassin, le suborneur, le tyran, trouvent à satisfaire ces misérables affections. Lorsqu'ils en sont saturés, ils passent dans un état ou cercle supérieur, dans lequel ils sont dépouillés de ces pensées qui n'appartiennent qu'à l'état terrestre. Ils font alors l'office contraire, en devenant des guides d'amour.

C'est ainsi que, petit à petit, les hommes se trouvent élevés de cercle en cercle, et leur globe attractif, privé de toutes ses pensées d'objectivité et d'usages matériels; ce qui fait qu'il laisse l'âme jouir peu à peu de ses propres sensations jusqu'à complète épuration, ou alors elle entre dans un état de *savoir* et de sensation éternels de bonheur. Ceci répond aux objections que vous m'avez présentées, et les annule comme vous le voyez.

Je vous ai déjà dit que les âmes en général entraient dans l'état matériel, entourées chacune de toutes les pensées imaginables qui sont nécessaires à cet état.... Je vous ai dit aussi que ces pensées étaient des *images vivantes* de toute la création qui l'entoure; que chaque âme placée au centre de cette espèce de bibliothèque, en disposait selon ses affections; c'est pourquoi il n'existe pas deux hommes qui pensent et fassent la même chose....

Que de la manière de disposer de ces pensées découlaient les affections de l'homme; et de ces

affections, les états successifs par lesquels il passe dans l'éternité...

Je vous ai dit également qu'il était conseillé dans le classement desdites pensées par le bon et mauvais guide dont je viens de vous parler ; mais qu'il était libre de *choisir* les premières pensées qui lui étaient offertes par l'un des deux, pensées qui le conduisent dans une affection quelconque... Je vous ai dit de plus que s'il chassait la première pensée qui lui était présentée par ses guides, cette pensée n'en appellerait pas d'autres de sa nature, et que l'affection qui découle de cet ensemble de pensées *n'aurait pas lieu* ; par conséquent que l'homme ne perdrait pas sa liberté d'agir. Si, au contraire, il accepte cette première pensée qui engendre une affection quelconque, il se trouve alors esclave de cette affection, et de là naît son non libre arbitre.

Ces mêmes pensées forment le globe attractif dont je vous ai parlé, qui entoure l'âme dans son état spirituel ; et comme ces pensées sont des images de toutes les formes matérielles qui existent, l'homme peut encore jouir, par le secours de leur objectivité *vivante*, d'une existence qui lui représente toute la réalité possible exigée par ses sensations ; mais cette réalité n'est pas la vraie réalité ; vu qu'elle n'est que relative à ses affections présentes et passées. Il peut donc, dans l'état contemplatif de ces images, jouir autant de temps qu'il



le désir du sujet de ses affections, sans que les esprits qui sont étrangers à son *moi* y participent en rien. C'est ce qui a lieu dans les états somnambulique, extatique, d'hallucination et de folie terrestre.

Par l'explication que je vous donne de cette faculté, les objections que vous m'avez présentées sont encore annulées.

Il existe de plus une autre faculté qu'ont les hommes dégagés de l'état matériel, qui est de jouir véritablement des affections que vous m'avez citées, soit de jeu, de commerce et autres semblables, affections que vous semblez répudier de l'état spirituel. Sachez donc que, dans ce premier état spirituel de l'homme, il y a de véritables usages comme dans l'état matériel, et que les hommes qui possèdent de semblables affections se groupent entre eux pour les satisfaire.

Vous ne paraissez pas croire qu'il se trouve des hommes qui aiment perdre au jeu, ou d'autres jouer, un temps plus ou moins long, une pièce de théâtre, détrompez-vous; car il existe des hommes qui aiment jouer, animés du désir de gagner, il est vrai, mais qui sont insensibles à la perte. Si un amateur aime voir jouer telle pièce, ou entendre tel morceau de musique un temps plus ou moins long, le comédien, comme le musicien, ne sont pas moins amateurs d'être entendus et applaudis le

même temps. Cet amateur n'est pas seul de son affection, beaucoup d'autres la partagent. Ne voyez-vous pas tout cela dans l'état matériel? Supprimez-en la question de temps qui n'existe pas pour l'esprit comme pour l'homme matériel, et vous comprendrez ces choses.

Croyez donc que tout ce qu'il est possible d'affectionner et de manifester dans l'état matériel, *n'est pas impossible dans l'état spirituel*; vos lucides vous le prouvent, les fous et les hallucinés encore mieux.

Mais, demandai-je à Swedenborg, quel est le moyen (dans les notions que vous venez de me donner sur les premiers états de l'homme spirituel), de discerner la *vraie réalité*, la LOI SOLIDAIRE et générale du monde des esprits de cette réalité factice que présente à l'âme ce *globe attractif* duquel vous m'avez parlé, et qui l'influence dans une continuation d'affections plus ou moins matérielles?

R... — L'âme ne peut s'y tromper, car elle sent toujours le besoin de quitter ces sensations qui ne sont que passagères et hors de son moi, pour n'éprouver que ses propres sensations qui la conduisent sans cesse vers la paix du vrai bonheur, ainsi qu'elles la relient aux autres individualités qui sont aussi stables et pleines d'amour qu'elle l'est elle-même. C'est ainsi qu'elle monte l'*échelle éternelle*.

D... — Ce globe que vous nommez globe attractif, ne serait-il pas plus compréhensible pour notre entendement particulier, s'il portait le nom d'*esprit*?

R... — Non ; l'esprit fait supposer un *moi*, une individualité finie, quand chez l'homme il n'y a qu'un *moi*, qu'une individualité finie qui est l'*âme*. Le nom de *globe attractif* que nous employons entre esprits, fait moins supposer cette individualité finie ; au contraire, il représente une individualité *collective*, ce qui n'est pas la même chose... Ce globe est susceptible de disjonctions, ce qui arrive dans l'épuration des pensées au monde spirituel ; par conséquent il n'est pas une *unité parfaite* en lui-même, ce qu'exigerait le nom d'esprit.

D... — Cependant, d'après ce que vous venez de m'en dire, il influence l'âme par ses propres affections à *lui*, ce qui représente à notre jugement une espèce de volonté d'un *moi* quelconque.

R... — Vous vous trompez et me comprenez mal ; l'âme vit au centre de ce globe attractif comme un roi au milieu de ses sujets ; il est le moyen nécessaire d'attraction de ce qu'elle veut connaître. Comme un vaste panorama, il lui représente le sujet de ses désirs ; mais, par cette puissance attractive plus ou moins harmonique qu'il possède, il présente souvent à l'âme des tableaux qu'elle n'a pas désiré connaître ; voilà en quoi il

exerce son influence sur elle, et en quoi l'âme elle-même trouble ce globe en désirant entrer en rapport avec des connaissances qu'il ne peut lui fournir faute d'une puissance attractive assez forte.

D... — Cette collectivité que représente ce globe est directement celle que les matérialistes accordent à la matière, en n'admettant les formes que comme un composé de corpuscules dont l'homogénéité d'assemblage forme un être quelconque qui porte un nom. Cette collectivité vient-elle à se disjoindre par la mort, que le nom et la chose, selon eux, se trouvent anéantis.

R... — Anéantis n'est pas le mot; la forme de cette collectivité n'existe plus au même degré d'objectivité matérielle; mais les corpuscules qui la formaient ne sont pas anéantis. Le premier cas est vrai; mais ce que les hommes prennent pour une individualité, *le corps de chair*, n'est qu'un être collectif. Ils ne pensent pas que cet être collectif n'a pris la forme qu'ils ont vue qu'au moyen d'un point entouré de son *globe attractif*. Ce point, c'est l'âme qui s'unit au germe *globe attractif*, et qui réside au sein de cette individualité collective, sous la forme externe de l'homme matériel, un temps plus ou moins long. Ces hommes annulent l'âme, le corps et la *forme*, avec l'habit; ils ont tort, car la semence de toute chose contient en elle les puis-

sances attractives de toutes choses. Le point d'*attraction* a autant de droits à l'immortalité que le point attiré. Ainsi l'âme, LE VÉRITABLE MOI de l'homme et de ces *moi* groupés autour d'elle, a la même éternité d'existence à parcourir que ces *moi* qui lui ont été adjoints. La différence est en ce que leur objectivité n'est plus sensible à vos yeux.

D... — Les hommes pourront encore admettre cette proposition ; mais ils n'accorderont à cette âme que l'inertie qu'ils imposent à tous les corpuscules lorsqu'ils sont disjoints de la forme qu'ils ont composée.

R... — C'est en cela qu'ils ont tort, puisque cette inertie présumée rentre, *selon eux-mêmes*, des milliers de fois en vibration matérielle, en reproduisant les mêmes formes et les mêmes résultats. Ce fait leur prouve que chaque moi corpusculaire est entouré de ses puissances de manifestation au lieu d'en être disjoint. L'âme humaine se trouve soumise à la même loi. Il ne manque qu'un peu d'observation à ces hommes.

D... — Vous tenez à ce que le nom de *globe attractif* soit ainsi mentionné dans nos entretiens ?

R... — Oui, vu qu'il est parfaitement approprié au sujet que nous traitons.

OBSERVATIONS SUR LES RÉVÉLATIONS PRÉCITÉES.

Nous ne savons si ces révélations sont d'une exacte vérité, car Dieu seul connaît la vérité... Si nous adressons cette question aux physiciens matérialistes, ils nous répondront que le moi de l'homme naît par un soupir d'amour et finit par un soupir de douleur; par conséquent, que nos démonstrations sont vaines pour eux... Laissons chacun dans sa liberté d'appréciation, comme nous désirons qu'on nous y laisse.

Si au contraire nous nous adressons aux spiritualistes de toutes nuances, du *Chinois* au *Musulman*, de l'*Indien* à l'*Européen*, ils nous répondront que leurs prophètes ne leur ont point enseigné de telles choses et qu'ils préfèrent leurs croyances aux nôtres... Ils auraient raison si toutes les croyances étaient établies sur une sévère observation des choses; mais la première défense que prêchent tous les prophètes, au nom du Dieu qu'ils révèlent à leurs disciples, est de ne point observer; car l'observation est une insulte à la parole divine dont ils sont les seuls dépositaires.

Ce point fondamental et *universel* de toutes les croyances religieuses a produit ce que nous voyons de nos jours, qui est l'absence de toute certitude à l'égard des révélations, de la bonté des religions

et de la vérité que l'une est préférable à l'autre... Qui a pu jeter tous ces prophètes, tous ces voyants, tous ces révélateurs dans un tel état de contradictions ? les vérités mêmes que chacun enseignait. En effet, si nous consultons ces multitudes de révélations en apparence contraires, nous les trouvons toutes vraies en ce qu'elles sont chacune un fragment de la révélation universelle et éternelle.

Chaque extatique se complaisant dans l'ordre de ses affections ou dans celui du guide qui le conduit, voit et décrit naturellement la vie antérieure et ultérieure, comme il désire les voir, ou comme elles lui sont montrées. Des auditeurs plus ou moins confiants, plus ou moins studieux ou plus ou moins intéressés à exploiter cette nouvelle théorie religieuse, s'empressent de la prôner et de l'imposer à l'occasion par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. De l'aumône aux honneurs ; de la persécution à la violence, tout leur est bon pour faire connaître un Dieu d'amour et de paix,.. voilà le monde DEPUIS, JUSQU'À.

Personne plus que nous ne s'est trouvé à même de juger cette question. A peine quelques révélations furent-elles tombées de nos lèvres, qu'elles furent ramassées avec empressement pour en tirer parti *pour* ou *contre* nos études. Le contre pour nous nuire, et le pour afin de trôner à notre place.

Tout cela nous a paru ridicule, si ridicule, que nous avons fermé notre porte à ces chercheurs de savoir, et n'avons plus communiqué avec eux que par le trou de la serrure. Ce moyen a un double avantage pour l'homme honnête, le premier est de ne capter la confiance de personne par les basses adulations que ce genre exige, et le deuxième est d'éviter le plus possible de perdre le peu de bon sens qu'on possède en recherchant la suprématie des exploiters religieux.

Pour nous, il n'existe pas de révélateur, dans quelque genre que ce soit, qui puisse s'enorgueillir du mieux qu'il peut dire, puisqu'il ne sait ce qu'il dit lui-même que lorsqu'il s'est senti penser, entendu parler ou vu écrire. Qui donc a conduit ses pensées, sa langue et sa main dans cet acte ? il s'écrie orgueilleusement : c'est moi ! Oh ! dans ce moment, tout matérialiste qu'il soit, il lui faut un moi bien établi, bien constaté, il ne le céderait pour rien au monde, pas même au spiritualiste auquel il en nie un. Il veut être plus et avoir mieux dit qu'un autre *ce qu'il ne savait pas qu'il dirait*, Pauvre enfant, pauvre écluse par laquelle passent des milliards de pensées. Comme l'eau du bassin dont elle est la porte, tu n'es que le contenant de ces pensées ; reste donc ce que tu dois être : un simple ouvrier de l'étude éternelle !!!

Revenons à nos prophètes et à nos conclusions.



Nous avons dit que chaque prophète était vrai dans ses révélations, ce que semblent prouver celles que nous venons de lire, faites par Swedenborg, en ce qu'elles en sont le complément et le correctif. En effet, si la vie future consiste dans des manifestations différentes, qui sont : 1° de continuer les bons et mauvais usages de la terre, ce qui nous conduit à admettre les diables et les mauvais génies de toutes les religions, on peut donc continuer (dans cette espèce de petit enfer spirituel) de vivre dans les désordres représentés par l'enfer des chrétiens.

2° Si l'on peut également, dans cet état futur, jouir, le temps qu'on désire, du sujet de ses affections, nous y trouvons aussi le paradis de Mahomet, le métempsycose des Indiens et toutes les croyances des religions diverses de notre globe. Les révélations de Swedenborg sur ce sujet ne sont donc que la confirmation de croyances très anciennes et de beaucoup de propositions de notre *sanctuaire* ; car ce globe que Swedenborg nomme attractif, ressemble beaucoup à cet univers microcosme dans lequel nous avons dit (dans cet ouvrage) que l'homme était enfermé ; nous préférons ce qu'en dit ce grand extatique, à ce que nous en avons pu dire nous-même, vu qu'il est plus clair, plus positif, compréhensible et consolant que nous n'avons su l'être. L'observation calme du nom donné à cette

faculté humaine, de trouver *dans* ce globe attractif le sujet de ses affections, nous explique comment la mère peut presser sur son sein pendant un temps infini, l'enfant sorti de ses flancs matériels, qui n'est plus enfant maintenant. Comment chacun peut jouir de l'objet de ses affections, puisque c'est *l'image vivante de ces affections* qui s'offre selon ses vœux à ses yeux, comme au moment où il en a joui matériellement.

Il est vrai que cette jouissance paraît n'être que ce qu'on nomme sur la terre jouissance *imaginaire*, mais cette imagination mal définie parmi nous, n'en est pas moins une *image vivante* de la chose même, ce qui n'établit pas une *erreur de l'esprit*.

En effet, nous n'obtenons que des images inertes des objets que nous désirons copier mécaniquement sur la terre. Le daguerréotype est ce qui nous a produit des images les plus complètes des choses ; mais il manque encore à ces images matérielles la vie que possèdent celles spirituelles. Si l'on comprend bien cette question, on verra que ces prétendues images spirituelles sont mal nommées par ce nom *Images*, puisque l'image d'une chose quelconque chez nous, n'est que la copie de cette chose : quant au monde spirituel, c'est le type de la chose, c'en est l'*âme* et la vie que l'on y voit. Il serait donc plus raisonnable de dire : on jouit dans cet état de la possession des types successifs

des objets de ses affections, que de dire que ce n'en sont que les images. Cette dernière proposition représente un rien quelconque quand la première représente la *partie* d'un tout quelconque.

Puisqu'il n'est pas une action passée de l'homme qui ne puisse être vue à l'état de permanence par le lucide, comme nous en avons la preuve irrécusable, c'est donc que chaque action humaine *enfante* ou est un *être* immortel renfermant en elle tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement de cette action.

Que l'on comprenne bien cette proposition ; car elle est la clef des études sur la vie future ; elle est la solution de toutes les questions de ce genre qui pourraient nous être adressées. Ainsi l'enfant matériel mort à l'âge de dix ans, est au spirituel, *avant*, *pendant* et *après*, un homme comme nous ; mais l'état dans lequel nous avons pressé sur notre sein son enveloppe matérielle, âgée de dix années, peut nous être rendu objectif et aussi plein de vie au monde spirituel qu'il l'était sur la terre à cet âge. L'*âme-homme* qui anima cette enveloppe terrestre dix années sur la terre, n'est plus dans ce représentatif spirituel portant l'âge de dix ans ; mais ce représensatif est animé de *la vie* et *des pensées* que cette âme-homme y a déposées pendant les dix années qu'elle l'a habitée ; ce qui fait que la *mère*, la *sœur*, le *frère*, etc., se retrouvent ainsi *le temps* qu'ils veulent et *au temps* qu'ils le désirent. Je ne

fais point ici de la métaphysique déductive; je parle d'après ce qui nous est prouvé par les études somnambuliques Ainsi, dans l'homme âgé de cinquante ans il n'y a pas un *homme fini*, mais bien un HOMME INFINI, divisible en autant d'êtres *représentatifs de lui-même*, que d'actions qu'il a faites dans sa vie matérielle; ce qui cependant ne détruit en rien l'*indivisibilité* de son âme; par une étude sérieuse des facultés somnambuliques, on sera convaincu de cette vérité; voilà pourquoi la perception des décédés par les lucides, offre et offrira toujours beaucoup de contradictions.

3° Swedenborg nous conduit par degrés vers une existence parfaite de sensations, de bonheur, de savoir et d'amour, espèce de vie contemplative de tout ce que nous avons pu observer et pouvons connaître de la grande œuvre de l'éternel; nous retrouvons encore là les croyances des chrétiens et de toutes les autres religions.

En quoi donc ce grand révélateur pourra-t-il être contredit? Est-ce parce qu'il nous fait étudier, observer, classer et parler de ces lois sublimes en homme qui n'aime ni l'éteignoir ni la verge du maître? Est-ce parce qu'il nous enseigne à chacun le moyen *vrai* de contrôler ses observations, de produire, observer et penser par nous-mêmes, de nous relever de cette abjecte position dans laquelle nous croupons depuis des siècles, aux pieds d'ex-

ploteurs qui nous percent la langue pour qu'elle ne leur fasse pas de questions auxquelles ils ne pourraient répondre ? Est-ce enfin parce que ces études nous rappellent à la religion primitive et à l'observation rigoureuse du précepte du CHRIST : *« de ne point fréquenter les temples où les hommes vont prier pour être vus, et de le faire enfermé dans notre cabinet ; car Dieu, qui est en tous lieux, se trouve dans ce cabinet. »* Nous le répétons, que chacun fasse comme nous, qu'il étudie en toute liberté de conscience ; là est tout le savoir et la dignité humaine.

Nous désirons compléter cette belle étude par les révélations sur la nature des pensées que nous a faites un jour Adèle en sommeil magnétique. La lecture du procès-verbal suivant, nous en sommes assuré, sera très goûtée de nos lecteurs. Nous les prions seulement de bien s'y préparer par un moment de repos ; car depuis le commencement des révélations précédentes, nous sentons nous-même que, si l'étude est fructueuse, la fatigue est proportionnée, et plus d'un de nos lecteurs pourrait avoir besoin de calme.

Qu'on se rassure ; car la compréhension de ces choses est d'un si grand intérêt, qu'elle récompense au centuple de la peine qu'elle a causée.

Après cette question, nous passerons à d'autres plus attrayantes pour ceux qui sont curieux de con-

naitre l'inconnu ; nous ferons un petit voyage aux pôles de notre globe, et nous nous élancerons jusque vers la mélancolique Phœbé, voir si quelques pulsations d'amour battent dans son sein pour notre chère espèce, et si la vie future y est connue ou pressentie par les êtres que nous y rencontrerons.

---

## RÉVÉLATION SUR LA NATURE DES PENSÉES,

*Par Adèle MAGINOT.*

J'ai déjà dit plusieurs fois que dans le somnambulisme magnétique, plus l'homme était ardent à vouloir résoudre les questions qui lui plaisent, moins il y réussissait, vu que les meilleures révélations lui arrivent accidentellement : ce qui prouve que l'homme se *démène*, et que Dieu le *mène*, suivant le vieil adage populaire. On va en juger par la lecture de la séance suivante. Le 7 août 1851, j'avais mis Adèle en sommeil pour qu'elle me magnétisât dans cet état, vu que j'en éprouvais un très grand bien. Le temps était très orageux. Adèle était trop accablée par la fatigue, pour le faire convenablement. J'étais sur le point de la

réveiller, lorsqu'il me vint l'idée de lui demander si elle se sentait assez de lucidité pour visiter une petite chienne que nous avons, qui était malade. Comme Adèle aime beaucoup cette bête, elle y consentit. Après la visite faite, je hasardai cette question qui reveilla sa lucidité dans toute sa force, comme on va en juger.

D... — Lorsque tu visites un animal, t'arrive-t-il de voir ses pensées ?

R... — Oui.

D... — Vois-tu celles de cette chienne ?

R... — Oui.

D... — Comment les vois-tu ?

R... — Exactement comme les nôtres, avec cette différence qu'elles sont beaucoup plus égoïstes, c'est-à-dire qu'elles reportent toutes leurs sensations au propre bonheur de l'animal.

D... — Cependant le chien est un animal bien dévoué ?

R... — Son dévouement est en rapport avec le bien qui en résulte pour lui. Il n'en est pas ainsi chez l'homme, le dévouement de ce dernier se confond avec le bien qu'il rapporte aux autres.

D... — L'homme aime cependant aussi ce qui lui rapporte du bien ?

R... — Oui, mais il partage et procure *généreusement* ce bien à ses frères, au lieu que l'animal ne voit que lui, ne pense qu'à lui, et s'il le caresse,

c'est pour *être caressé*. Il ne tire rien de lui avec connaissance de cause pour en faire le don. L'homme donne au contraire sa propre vie pour sauver celle de ses frères.

D... — Cela est très bon ! Mais pourrais-tu me dire comment tu vois ces pensées et me décrire leur nature. J'ai déjà dit beaucoup de choses sur ce sujet dans le *sanctuaire du spiritualisme* et le *traitement des maladies*, à l'article MALADIES NERVEUSES. Je voudrais savoir si j'ai trouvé juste.

R... — Tu peux avoir trouvé juste, parce que, sans être somnambule comme moi, tu as la faculté de PENSER LA PENSÉE.

D... — Qu'entends-tu par penser la pensée ?

R... — J'entends que ne la voyant pas comme moi, tu la *penses*, tu la *médites*, c'est une espèce de faculté intuitive somnambulique, que je nomme *penser la pensée*.

D... — Eh bien ! toi, comment la définis-tu ? où la prends-tu, où la quittes-tu ? donne-moi une solution claire sur ce sujet.

R... — Je prends la pensée dans le système nerveux et je la quitte dans la mémoire. Elle m'apparaît en premier lieu comme une *étincelle électrique*, qui circule dans les canaux nerveux ; puis elle passe dans le sang sous l'apparence d'un *atome de cristal*. devenant, petit à petit, en circulant dans les canaux sanguins, d'une couleur laiteuse, qui



se condense et passe à l'état d'un petit corps semblable à un œuf de fourmi, ou à une graine de millet. Lorsqu'elle est arrivée à cet état, elle se trouve recouverte d'une petite pulpe qui se déchire et la fait éclore, dirai-je. C'est alors qu'elle produit son effet.

D... — Où éclôt-elle ainsi ?

R... — Au cœur et au cerveau.

D... — Dans lequel de ces deux organes manifeste-t-elle son effet en premier lieu ?

R... — Dans le cœur, te dis-je, et dans le cerveau.

D... — Quel effet produit-elle dans le cœur ?

R... — Celui de la sensation, et de se rendre visible à l'œil spirituel.

D... — Je croyais au contraire que le cœur la sentait ; mais que le cerveau la voyait ?

R... — Non, c'est le cœur qui la voit le premier ; mais la sympathie entre ces deux organes est tellement grande, qu'elle est vue presque en même temps par le cerveau et par le cœur... Je dis *vue*, il n'y a que l'œil spirituel qui la voit ; mais elle est *sentie* en même temps par ces deux organes.

D... — Je croyais que les pensées passaient en dernier lieu par le système nerveux ; je l'ai écrit ainsi ?

R... — Tu t'es trompé ; c'est par ce système

qu'elles sont introduites, et elles éclosent dans le sang.

D... — Dans quels vaisseaux sanguins la vois-tu passer en dernier lieu ?

R... — Dans les gros vaisseaux qui traversent le cœur ; puis elle monte avec *plus* ou *moins* de vivacité par les vaisseaux que nous avons au cou sous les oreilles, et de là se projettent dans le cerveau *comme sur une glace*. C'est ce qui fait que dans le délire occasionné par l'abondance du sang à la tête, l'œil matériel cesse ses fonctions, et que l'œil spirituel fonctionne à sa place. La multitude de choses qu'il voit est bien la preuve que c'est une grande abondance de pensées qui lui *sont apportées*, par la grande abondance du sang qui envahit la tête.

D... — Et après ?...

R... — Et après un séjour plus ou moins permanent, elles se rendent dans le domaine de la mémoire, où alors elles *sont spiritualisées*. Elles entourent l'âme et ne la quittent plus. Elles la suivent au monde spirituel comme un vaste musée d'*images vivantes* et *agissantes* comme l'âme elle-même.

D... — Avant de parcourir ainsi les rameaux nerveux, où se trouvent ces pensées ? Est-ce dans l'atmosphère dans laquelle nous baignons ou dans

la sphère qui nous est personnelle, ou dans le corps matériel?

R... — Elles sont *dans l'homme*, dans son système nerveux, à l'état de feu électrique, *d'où elles se manifestent par de petites étincelles*, pour se matérialiser comme je te l'ai dit.

D... — Les sensations qu'elles procurent à l'homme sont-elles le résultat de leur état propre.

R... — Oui, et c'est en cela que nous éprouvons des pensées plus pénibles et plus paresseuses dans la maladie que dans la santé, parce que le sang où elles se baignent les influence selon qu'il est lui-même en bon ou en mauvais état. S'il est trop chaud il les brûle (je dis brûler), il les agite et les fait souffrir; elles ne sont plus dans un élément qui leur convient, et semblables à la graine qui éclôt dans un mauvais terrain, elles rapportent des fruits nourris par les substances qu'elles traversent. On a raison lorsqu'on dit d'une personne malade qu'elle a des pensées noires; les pensées du malade se trouvent dans le même état que les humeurs qui le troublent, et c'est pourquoi, dans toutes les maladies, le système nerveux est toujours le plus influencé, car il se trouve, par *sa grande sensibilité*, très impressionné par le trouble des pensées.

D... — Les pensées ne se troublent-elles pas aussi d'elles-mêmes?

R... — Oui, comme les tiennes ont été et sont encore troublées ; cela se fait dans une trop grande contention d'esprit. Lorsque l'âme veut approfondir des choses qu'elle ne *doit pas connaître de suite*, elle va alors au-devant des pensées et ne leur laisse pas le temps d'éclorre. Elle fouille dans elles comme un brouillon le ferait dans une bibliothèque, dérangeant tout et ne pouvant remettre rien en place. La pensée que l'âme est allée ainsi chercher, reste *permanente et comme fixe* à ses yeux, jusqu'à ce qu'elle puisse rentrer dans la place d'où elle a été extraite de force ; ce qui ne peut avoir lieu que lorsqu'elle en trouve les moyens ; c'est ce qui l'est arrivé dans les autipathies que tu as éprouvées : les pensées que tu avais *arrachées* de leur place se trouvaient mal au contact des autres, vu qu'elles *n'étaient pas de leurs groupes*. Tu ne retrouves la tranquillité qu'au fur et à mesure qu'elles rentrent en circulation... Ce qu'on nomme des pensées fixes n'est pas autre chose.

D... — Les pensées sont donc ainsi par groupes ?

R... — Oui, c'est ce qui fait qu'à un seul mot prononcé par une personne qui vous parle, ou à la simple vue d'un objet que nous fixons, il se soulève en nous des groupes de pensées qui sont *semblables ou non semblables* à ces choses. Ces groupes sont tellement nombreux qu'ils renferment en eux tout ce qu'il est possible de penser de ces choses.

D... — C'est donc un effet d'attraction ou de répulsion ?

R... — On nomme cela ainsi ; mais moi, je nommerais plutôt cela *écho*, parce que le corps qui est ainsi influencé reçoit exactement l'*écho* de ce qui l'influence ; sans que le sujet qui cause cette influence *entre, attire* ou *repousse* en rien le corps qu'il influence : c'est une espèce d'appel qu'il fait aux groupes de pensées par lesquelles l'âme le *voit* et le *sent*.

D... — Pourquoi l'âme voit-elle un objet quelconque par la pensée de cet objet ?

R... — Qu'entends-tu par la pensée de l'objet ?

D... — J'entends la pensée elle-même qui représente à l'âme la forme de l'objet. Est-ce l'objet réel, l'objet matériel que l'âme voit, ou une espèce d'image de cet objet que lui représente la pensée ?

R... — C'est l'objet même, l'objet matériel, vu que cet objet est une pensée éclosée.

D... — Je ne te comprends pas : lorsqu'il m'arrive de penser à Pékin, par exemple, ville que je n'ai jamais vue et qu'une espèce d'image se présente obscurément à mon esprit, vois-je bien Pékin réellement, ou ne vois-je que la pensée représentative de Pékin ?

R... — Tu ne vois ni l'un ni l'autre ; tu ne vois Pékin positivement que lorsque ton corps matériel est dans Pékin, *et tu ne peux être matériellement dans*

*Pékin que lorsque la pensée de Pékin est complètement éclosée en toi. Ce que tu vois ainsi intérieurement n'est que la pensée de Pékin non éclosée.*

D... — Cette réponse de ta part serait la négation de la matière; fais-y attention.

R... — Elle n'est pas la négation de la matière; car la matière existe comme le spirituel; mais ces deux créations divines répondent aux deux états différents de l'âme. Si la matière ne te semblait pas un assemblage de choses qui résistent à ton toucher, tu ne saurais définir l'*air* ni la *terre*. Il en est de même dans le monde spirituel: si l'on ne touchait pas des objets qui résistent à la pression, on ne pourrait apprécier le *dur* et le *mou*... Dieu a placé l'homme dans des conditions qui exigent qu'il fasse des différences, et c'est pourquoi il a créé l'état matériel et l'état spirituel. Chaque état a ses lois: celles de la matière sont qu'elles résistent aux corps matériels, et celles du monde spirituel permettent aux corps de se traverser sans se disjoindre, quoique étant résistants également. On ne peut comprendre ni admettre cela; il est inutile d'en parler davantage.

D... — Dans vos vues somnambuliques vous voyez cependant des villes dans lesquelles vous n'êtes jamais allée?

R... — Certainement, puisqu'elles sont en nous, qu'elles sont *nos pensées*; mais alors nous les *voyons*

*spirituellement*, c'est-à-dire soumis aux lois du monde spirituel. Ces pensées sont semblables aux pensées esclaves de Pékin et autres villes de ce genre; elles les représentent sans avoir besoin d'éclorre elles-mêmes; mais il n'en est pas ainsi matériellement : pour voir Pékin il faut aller à Pékin. *Sache que dans mon état actuel je ne vais pas dans ces lieux. Ce sont leurs pensées spirituelles qui sont en moi que je vois et dans lesquelles mon âme entre : comme si cette ville spirituelle fût un composé de semblable matière à celle qui compose ces lieux matériellement. CELA NE PEUT ÊTRE AUTREMENT. La mort n'est qu'un changement d'état qui permet à l'âme de jouir de la vraie et invariable création qui est la CRÉATION SPIRITUELLE.*

Il n'y a plus de matière pour l'âme dans cet état, par conséquent plus d'obstacles du genre de ceux matériels. Ces obstacles ont été créés par Dieu pour nous faire apprécier, comme je te l'ai dit, les beautés de son œuvre : beautés que nous n'aurions pu admirer, si nous n'avions pu leur comparer une création qui *leur parait inférieure...* Tout cela est nécessaire.

---

OBSERVATIONS SUR LES RÉVÉLATIONS PRÉCITÉES.

Je ne me permettrai pas d'ajouter aucune réflexion pour ou contre ce que vient de nous dire

la lucide. Cette séance est à mes yeux une des plus belles de toutes celles que j'ai obtenues jusqu'à ce jour. Elle a une portée philosophique immense ; que chacun l'étudie et en prenne ce qui lui convient. On pourra m'objecter que j'ai déjà dit cela dans mes autres ouvrages, et qu'Adèle *me répète* ou a communiqué de pensée avec moi. Je répondrai qu'il est vrai que j'ai dit *de cela* ; mais je ne l'ai pas dit comme elle : il est facile de le vérifier. Adèle se sépare de moi pour me compléter. Elle a le mérite sur moi d'être à même de mieux juger la question par la supériorité de son état.

Je regarde donc cette révélation comme étant bien au-dessus de tout ce que j'ai pu dire à cet égard. J'ai pu aider la pensée d'Adèle en écrivant cette séance aussi clairement que possible ; mais j'ai respecté avec un grand soin ce qu'elle a dit en dehors de moi. Je n'avais encore présenté, jusqu'à ce jour, la pensée que comme étant le type vivant des choses et la seule création vraiment existante, mais je ne supposais pas ce beau mécanisme harmonique qu'Adèle nous décrit.

Le système qu'on vient de lire n'est en rien contraire à celui que nous a révélé Swedenborg sur le classement des pensées dans le domaine de l'homme, et en particulier dans la *boîte* ou les *boîtes cérébrales*. En effet, à partir du moment où elles résident dans l'homme, jusqu'à leur éclosion,



elles résident quelque part. La tête ne peut qu'être ce lieu d'attente, surtout si elles sont mises en circulation, comme le dit Adèle, *en premier lieu dans le système nerveux*. D'après les plus habiles anatomistes du jour, le système nerveux prenant naissance dans la matière cérébrale, c'est sans doute de cette matière que sortent les pensées sous forme d'étincelles électriques, pour entrer en circulation et faire leur éclosion dans le cœur, comme on l'a lu.

Cette séance n'offre donc aucun argument contre les révélations précédentes de Swedenborg ; elle s'en trouve, au contraire, être la confirmation par une autre démonstration.

Elle est de plus le complément de ce que nous avançons sur ce sujet dans la troisième séance qu'on va lire, sur les recherches de John Franklin que nous avons faites.

## VOYAGE AUX POLES DE LA TERRE,

*Fait par Adèle Maginot sous la conduite de l'esprit*

DE SIR WILLAM HERSCHEL,

Le 1<sup>er</sup> novembre 1851.

### Renseignements sur John Franklin.

Je venais de faire une séance spéciale pour adresser plusieurs questions traitant d'astronomie à sir Willam Herschel, lorsqu'il me vint l'idée de lui parler ainsi au sujet de l'infortuné Franklin, dont le monde savant déplore la perte de nos jours. Je lui dis :

— Depuis longtemps on est à la recherche de John Franklin, allé vers l'un des pôles de notre globe à la découverte de quelque terre nouvelle ou de quelque passage inconnu. Il commandait deux bâtiments anglais desquels on n'a eu aucune nouvelle depuis très longtemps. Beaucoup de navires sont allés sur ses traces sans obtenir aucun résultat heureux; on en a conclu que ces braves marins étaient morts. On a également envoyé plusieurs lucides à leur recherche; mais les rapports contradictoires et peu exacts qu'on en a obtenus n'ont

rien appris à leur égard. Pouvez-vous me dire si ces malheureux sont morts ?

R... — Il y en a de morts ; mais Franklin et d'autres hommes de son équipage ne sont pas morts. Ils ont été saisis entre des glaces où personne avant eux n'avait encore pénétré. Étant à moitié gelés, ils ont été attaqués et faits prisonniers par les habitants de ces contrées.

— Étaient-ils encore deux navires réunis ?

R... — Non, c'est celui de Franklin qui a été pris ainsi.

— Où sont-ils en ce moment ?

R... — Avec les habitants de ces contrées.

— Que font-ils ?

R... — Ils les font travailler, c'est pour cela qu'ils ne les ont pas tués. Ils ne sont pas heureux.

— Sont-ils nombreux ?

R... — Je ne le sais pas ; ils ont été partagés par ces naturels : deux d'un côté et trois de l'autre, comme on fait des esclaves !

— Le navire existe-t-il toujours ?

R... Il n'existe plus.

— Ils ne pourront donc jamais revenir ?

R... — Je pense que Franklin reviendra.

— Comment fera-t-il ?

R... — Des bâtiments iront dans ces contrées et le retrouveront.

— Il est donc bien difficile de pénétrer vers ces pôles ?

R... — Oui, surtout vers un.

— Lequel ?

Adèle dit que cet esprit lui fait des descriptions à l'infini ; qu'il est très parleur, et qu'elle ne comprend rien à ce qu'il lui dit. Il tient une carte à la main, parle de latitude, d'artic-tic-tic... Je n'y connais rien, dit Adèle impatientée.

Prie-le de te montrer, sur cette carte, le côté dont il te parle ?

R... — Il me montre celui de droite, la carte ouverte devant moi.

— Pense-t-il qu'on pourra pénétrer quelque jour vers ces pôles ?

R... — Oui ; mais ce ne sera pas demain. Ce ne sera qu'après un mouvement qu'il y aura dans l'atmosphère, ou alors la terre fera, à cet égard, comme a fait la mer, qui nous a laissé à découvert des contrées entières. Il en sera de même dans ces temps-là, on pénétrera alors par quelques détroits qui sont entre ces glaces !

En sa qualité d'esprit, Herschel pourrait-il te faire voir ces lieux sans que tu en éprouves de souffrance ?

R... — Oh ! cela n'est pas facile.

— Prie-le de te faire voir seulement un de leurs habitants ?.... Adèle entre dans l'état nécessaire à

pénétrer dans ces contrées ; après quelques minutes écoulées, elle me donne la description suivante : non sans se plaindre d'avoir très froid. Elle a grande envie de n'être plus questionnée et de quitter ces lieux, qui, par un effet sympathique, étendent leur froid d'Adèle à moi (quoiqu'il ne fit pas froid ce jour-là) au point que j'étais prêt à greloter comme le faisait la lucide.

« Ah ! que de glaces, dit-elle !..... mais je suis dans la glace..... je ne vois que cela !..... tiens, voilà qui est trop fort, ce sont des rues de glace dans lesquelles je marche.... Oh ! je vois un jeune homme, il a déjà les cheveux blancs !..... Qu'ils sont petits, ces hommes-là ; celui que je vois n'est pas plus grand que *Paul* (enfant âgé de six ans) ; il est maigre..... ses cheveux sont courts, frisés et assez fournis. Il n'a pas de barbe, front bas, yeux tout ronds, nez grand, vilaine bouche, lèvres très épaisses, face large, bras grands et longues mains. Oh ! quelle disproportion avec le corps qui est si petit. Les jambes sont également longues... Qu'ils sont vilains, ces hommes-là. Celui-ci a la peau rouge ; il est recouvert d'une peau qui a des écailles larges comme des pièces de cinq francs..... Ses chaussures sont de la même peau..... cela sonne comme des cailloux ; que c'est laid !... Leurs maisons ressemblent à des niches à chiens.... Ils couchent sur des peaux poilues.... ils n'ont aucun

meuble... Je n'y vois pas de terre, ce n'est que de la glace..... c'est une vraie ville dans laquelle je suis... les rues n'y sont pas *hautes*; ce sont des voûtes accidentées, étroites et tortueuses... Tiens, ils s'assemblent sur une espèce de place pour faire cuire leur pâtée sur des braises... Qui donc a pu creuser des voûtes semblables? il passerait des chariots dessus qu'ils ne les crèveraient pas!.... Qui donc se douterait qu'il vit des hommes là-dessous, et qu'il y existe une espèce de ville surtout?... Oh! mais, comment sortent-ils donc pour se faire de la braise?... Je ne vois pas de terre qui leur donne du bois pour en faire?... Oh! voilà, s'écrie Adèle! ils montent par une espèce de trevasse..... Oh! quelle épaisseur, mon Dieu, c'est comme si on montait à une tour!... A la bonne heure, *voilà une terre!*... c'est une espèce de forêt..... oh! elle est pleine de bêtes de toutes sortes; mais elles sont toutes blanches!.... Que ces hommes sont vifs et légers; ils sautent sur ces bêtes et les tuent avec une espèce de bâton, seule arme que je leur vois; il est crochu par le bout.... Je ne connais pas ces bêtes-là, il y en a qui ressemblent à des loups et à des ours.... Oh! j'en vois de bien plus grosses encore; jamais je n'en ai vu de semblables.... Qui donc pourra aller par-là; L'AIR EST TOUT DE GLACE? tout n'est que glace; on serait même sur ces *rochers* de glaces, qu'on ne supposerait jamais qu'il y a

des habitants sous soi!..... mais ces hommes-là n'ont pas aussi froid que nous!..... Allez donc tirer du canon contre des murailles semblables! je vous en donne, vous feriez grand chose!... Laissez-moi me sauver de là..... »

Adèle n'y peut plus tenir et je crois qu'il serait dangereux de pousser plus loin ces recherches.

*Séance du 2 novembre 1831.*

Comme je l'ai dit, la séance qu'on vient de lire a été faite fortuitement sans aucune préparation de ma part. Les questions qu'elle contient et résout ont été en partie faites par M. E. Mouttet, publiciste, qui se trouvait présent à ce moment. Ces détails me rappelèrent que beaucoup de personnes m'ont souvent engagé à me servir de la précieuse lucidité d'Adèle pour faire explorer les planètes, afin de nous dire ce qu'elle y trouverait de plus curieux. Cette étude ne lui est pas plus impossible à faire qu'à moi de l'écrire; mais les argumentateurs qui ont une objection toujours prête à opposer journellement à chacune de nos révélations seraient dans leur force, vu que personne ne pourrait contrôler nos assertions. La lumière resterait alors ce qu'elle est, et où l'on veut qu'elle soit : *sous le boisseau*. Nous avons déjà assez de

peine à nous tenir dans la lice avec les armes puissantes dont nous disposons; sans nous exposer à une défaite qui nous couvrirait d'un ridicule mérité... Swedenborg, et quelques extatiques après lui, en ont assez dit à ce sujet pour nous imposer silence. Que dire de plus détaillé que ce qu'a avancé Swedenborg à cet égard? rien. A-t-il été cru? non. Nous serions de même; soyons donc prudent, et utilisons nos moyens en vue d'un meilleur résultat s'il est possible. Puisque nous venons d'entrer dans la voie de l'inconnu, que Dieu permet que le livre de ses merveilles soit ouvert devant nos yeux, lisons-y ce qu'il est raisonnable d'y lire, et ce qui, plus tard, par le progrès des sciences, pourra peut-être être vérifié; au moins là, on ne dira pas que nous avons vu ces tableaux dans aucune mémoire humaine, et si nous avons erré, on n'accusera pas notre bonne foi en vue du service que nous désirons rendre à nos frères.

Je n'avais pu, comme on l'a lu dans la dernière séance, questionner Adèle d'avance par deux raisons : la première est que, n'étant point préparé, je ne savais quelles questions lui adresser; la deuxième est qu'Adèle souffrait tellement du froid, qu'il eût été inhumain de prolonger cet état. Il me vint mille questions à l'esprit à la suite de ces révélations. Je me repentai de ne pas lui avoir



demandé telle ou telle chose, comme chacun le comprendra ; mais l'idée me vint qu'elle avait dû beaucoup plus observer que parler, à en juger par les intervalles qu'elle mettait dans sa narration. Je l'endormis donc le lendemain, à l'intention d'obtenir plus de détails si cela était possible. Lorsqu'elle fut en sommeil, je la questionnai ainsi :

— Tu m'as dit hier avoir été conduite à l'un des pôles de la terre, dans les mers glaciales, où tu as vu une espèce de ville sous la glace, dans laquelle ville il y avait des habitants ; veux-tu rappeler tes souvenirs à cet égard pour compléter ces renseignements s'il t'est possible ?

R... — Oui.

— As-tu vu dans cette même ville quelques monuments dignes d'être cités ?

R... — La place où ces hommes rassemblés faisaient cuire leur viande était un monument très curieux. Il était vaste. Je le nomme une place, parce que cela y ressemble intérieurement beaucoup ; cependant, par sa composition, cela a l'air d'un monument.

— Comment as-tu pu voir dans cette ville souterraine, non éclairée, ce que tu m'as décrit ?

R... — Par des fenêtres.

— Comment cela, par des fenêtres, dans une épaisseur de glace semblable ?

R... — C'est ce qui m'a paru le plus drôle et le

plus beau en même temps. Ce sont des espèces de trous parfaitement ronds et polis comme tu ne peux t'en faire une idée. Cela jette un très beau jour ; joint au brillant de la glace, je t'assure qu'on y voit très bien. Le monument duquel je t'ai parlé avait plusieurs trous ainsi disposés, très bien entretenus.

— Quelle forme ont leurs maisons que tu nommes *niches à chiens* ?

R... — Ce sont des espèces de voûtes en forme d'arcades dans le genre de celles de la rue de Rivoli (si j'ose faire une telle comparaison) ; mais cela se réduit à l'arcade, un bas sans étages. J'y ai vu deux rues ainsi bâties qui étaient assez longues ; elles rejoignaient par un coude le monument dont je t'ai parlé.

— N'as-tu pas aperçu quelques objets d'utilité domestique dans leur demeure ?

R... — Je n'ai rien vu autre chose que les peaux qui forment leur lit, puis les bâtons crochus dont je t'ai parlé.

— Tu ne m'as cité qu'un jeune homme que tu as vu ; cependant tu en as vu d'autres dans la forêt. T'ont-ils paru semblables ? Y as-tu vu des femmes ?

R... — J'ai vu assemblés en tout, dans la ville et le monument, environ une vingtaine d'êtres. Je n'y ai pas distingué les femmes des hommes ;

car étant tous habillés de la même manière et n'ayant pas de barbe, il serait très difficile de distinguer les hommes des femmes. Cependant j'en ai vu *un* que j'ai pris pour une femme, à un mouvement de coquetterie qu'elle a fait devant moi en se regardant dans une glace, mais une *glace naturelle*, un pan de muraille si brillant et si bien que nous nous en contenterions bien à défaut de poli, nos miroirs.

— As-tu distingué dans ce monument quelque place taillée avec précision, qui représente une idée d'architecture quelconque?

R... — Ce monument m'a paru très beau, mais il ne ressemblait en rien à ce que je connais. Il n'y avait pas de moulures ni de dessins; il n'était ni carré ni rond, c'était accidenté et d'un poli parfait.... Les trous dont je t'ai parlé y étaient divisés avec soin, et le jour qu'ils donnaient jetait un certain éclat sur le brillant de cet intérieur. Cela plaisait à l'œil, quoique ce ne fût pas beau.

— Ces trous peuvent-ils être fermés pour empêcher le froid ou la pluie de pénétrer dans la ville?

R... — Oh! non; le froid, ils ne le connaissent pas, et la pluie encore moins, ils en ont très soin, c'est admirable de clarté par rapport à leur longueur. Je ne sais comment le jour peut y pénétrer et être aussi beau que je l'ai vu.

— A quelle profondeur penses-tu que cela soit?

R... — Oh ! j'ai bien monté la valeur de la hauteur des tours de Notre-Dame de Paris.

— Comment as-tu monté si haut ; y a-t-il des marches ?

R... — Je n'ai pas monté par ces trous-là, mais bien par une espèce de crevasse en pente très-unie et très douce ; quoi qu'il en soit, je ne suis pas arrivée au haut sans peine. Eux montent cela très adroitement. Ce chemin m'a paru bien plus long que la hauteur dont je te parle. Il n'est pas facile d'y atteindre. Imagine-toi qu'étant au haut, j'en vis un rentrer qui venait de la forêt ; il s'est assis sur son derrière et s'est laissé glisser tout doucement jusqu'à la ville ; telle est leur manière d'y descendre.

— Tu m'as dit qu'ils avaient la peau rouge ; penses-tu qu'ils se la peignent ?

R... — Non, c'est leur couleur naturelle. Ils m'ont semblé rouges, comme nous lorsque nous avons froid ; mais c'est leur couleur ordinaire ; elle est uniforme sur toute la figure.

— Tu m'as dit que tu ne pouvais connaître les sexes, vu qu'ils n'avaient pas de barbe ; est-ce que tous t'ont paru ainsi ?

R... — Je n'en ai pas vu un seul avec de la barbe, et il serait même très difficile de connaître leur âge à leur figure ; car de petits êtres comme ceux-là vous paraissent comme des enfants ; ce qui m'a paru

le plus drôle, c'est qu'ils ont *tous* les cheveux d'un blanc-gris.

— Tu m'as dit également que leurs cheveux étaient courts ?

R... — Ils paraissent tels, vu qu'ils ne pendent pas comme les nôtres ; mais étant frisés comme ils sont, ils doivent être assez longs à en juger par leur volume, ce qui les fait paraître avoir des têtes énormes.

— Ceux que tu as vus dans la forêt portaient-ils les mêmes vêtements et les mêmes chaussures ?

R... — Oui ; les uns étaient couverts de peaux écailleuses et les autres de peaux poilues. Celles écailleuses étaient très brillantes et ressemblaient à de la nacre. Les écailles n'étaient point rapportées à la peau, elles lui appartenaient bien : rondes et couchées les unes sur les autres, elles n'offraient à l'œil que la forme d'un fer à cheval... Leurs chaussures étaient de simples semelles ayant la forme de sandales ; leurs pieds étaient à nu dessus, mais un peu entrés dedans. Elles étaient ligaturées autour de la jambe avec des courroies de la *même* pièce.

— N'as-tu pas aperçu sur leurs jambes, par exemple, du poil, qui annonce que la nature aurait pourvu à leur égard à une fourrure naturelle ?

R... — Je n'ai rien aperçu en ce genre ; je les

crois moins fournis de poils que vous autres, puisque je ne leur ai pas vu trace de barbe... et ils sont tellement bien enveloppés qu'on ne pourrait voir leur chair. Comme je te l'ai dit, ils sont très vifs, légers et adroits ; ils n'ont pour toute arme que leurs bâtons. Celui que j'ai vu chasser un animal savait bien s'en servir. Il a surpris la bête en lui sautant sur le dos à califourchon ; elle ne s'attendait à rien, il ne lui a donné qu'un seul coup du croc de son bâton sur la tête pour l'étendre morte !

— S'ils n'ont que leurs bâtons, comment ont-ils pu percer les trous qui servent de fenêtres au monument duquel tu m'as parlé ?

R... — Je pense qu'ils ont des instruments tranchants, puisqu'ils dépècent leur gibier, dont j'ai vu des lambeaux sur les braises ; mais je ne leur ai vu aucun instrument de ce genre. Je n'ai vu également que des peaux étendues à terre pour leur servir de siège, comme elles leur servent de lit... Ne serait-ce qu'avec des cailloux tranchants, ils doivent avoir les moyens de travailler leurs niches pour les avoir faites ce que je les ai vues (se dit Adèle à elle-même).

— Y avait-il loin de la ville de glace à la forêt ?

R... — Mais oui, j'ai bien été un quart d'heure à franchir cet espace (quoiqu'Adèle n'ait pas été une minute selon moi).

— As-tu trouvé cette forêt belle ?

R... — Oui et non ; c'est beau pour le lieu, mais c'est très laid pour ce que nous voyons journellement...

— La verdure y est-elle belle ?

R... — Non, c'est aride et sauvage ; l'air porte une odeur de sauvage désagréable à respirer.

— Connais-tu les espèces d'arbres que tu y as vus ?

R... — Non, je n'en ai jamais vu de semblables ; il y en avait de plusieurs sortes, mais je n'ai fait attention qu'à deux : les uns très petits, en forme de pain de sucre, et les autres très grands, d'une hauteur *démesurée*.

— Comment étaient les petits ?

R... — Ils avaient des feuilles larges comme la main, très dentelées et d'une couleur rougeâtre ; elles pouvaient être longues une fois et demie comme la main.

— Et les grands, comment étaient-ils ?

R... — Je n'ai pas pu saisir la forme de leurs feuilles, vu qu'elles étaient à perte de vue (1) ; le

---

(1) Que l'on fasse attention que cette vue est relative à l'état du lucide, il se croit bien matériellement dans ces lieux et non spirituellement, ce qui fait qu'il oublie qu'il a la faculté de voir à de plus grandes distances ; comme à travers les corps opaques, ce qu'il est les de faire journellement ; c'est pourquoi Adèle dit ne pouvoir voir à travers les vêtements de ces naturels.

corps de ces arbres était aussi uni et dépouillé de branches qu'un mât de cocagne ; leurs branches, en haut, au lieu de s'étendre comme celles de nos arbres, étaient au contraire dans le sens de l'arbre et formaient un bouquet très curieux à voir.

— Y as-tu vu des fleurs ?

R... — Oui, de deux couleurs seulement.

— Comment étaient-elles ?

R... — Elles étaient attachées en espèce de liannes à ces petits arbres, de l'un à l'autre, ce qui formait des guirlandes très belles à voir. Il y en avait de couleur bleue et de couleur rouge ; les bleues étaient de la nuance de nos bluets, et les rouges de celle de groseilles, mais d'une fraîcheur de ton magnifique. Leur forme était celle d'un éteignoir, longues comme le doigt, évasées comme un calice à leur ouverture, et allant en pointe par le fond ; cela formait comme un tube épanoui par un bout... J'oubliais de te dire que j'ai vu grimper un de ces petits hommes à l'un de ces grands arbres ; un singe n'irait pas aussi vite et ne serait pas plus adroit.

— As-tu distingué autre chose digne d'être cité, soit dans la ville soit dans la forêt ?

R... — Non, je n'avais pas le temps d'examiner à mon aise ; j'avais hâte de me sauver, le froid me poussait par les épaules, et ces hommes-là ne me rassuraient pas trop... Voilà pourtant (continue



Adèle) ce qu'est le commencement de la civilisation!... Ces hommes seront un jour ce que nous sommes... Paris a été ce qu'est leur ville... Ils nous remplaceront, voilà comment va le monde!!!

— Voilà comme tu le fais aller, lui répondis-je; mais la science a des notions positives à cet égard, qui ne lui disent pas que nos contrées ont jamais été dans cet état?

— La science en sait long (reprend Adèle); elle est bien avancée votre science, elle ne sait pas seulement ce que je viens de voir!

— Je ne sais pas moi-même si tu vois juste.

— Je vois juste pour moi, et assez juste pour savoir que vous ne savez rien!...

Adèle étant très fatiguée, je terminai là cette séance, après lui avoir demandé toutefois si elle avait su ou vu quelques gravures dans son état de veille, qui pussent se présenter ainsi à son esprit? Elle m'assura, *prenant Dieu à témoin*, qu'elle n'avait jamais rien vu de semblable, et m'assura également que les hommes ignoraient eux-mêmes ces choses, qui un jour seraient connues.

Que Dieu permette que cette lucide ait dit vrai, surtout à l'égard de Franklin, et que ces deux séances ne soient pas les plus mauvaises de ce livre!

Je lus dans le journal *la Presse*, du 24 août 1853, la note suivante, concernant l'infortuné Franklin; qu'on pense quel fut mon étonnement

et ma joie en même temps de voir, après deux années écoulées entre les séances précitées et cette nouvelle, qu'il y avait l'identité qu'on va remarquer. Cette note me conduisit à croire que nous n'avions pas erré dans nos recherches et à tenter une troisième séance.

Note du journal précité :

— On lit dans le *Liverpool-Times* : — « SIR JOHN FRANKLIN. » — « Un correspondant nous envoie l'extrait suivant d'une lettre écrite hier d'Irlande. Il a toute confiance dans la source de ses renseignements :

Près Bell-Lullet, 15 août 1853.

« Vous avez sans doute appris qu'une pauvre femme a trouvé une bouteille tout près d'ici ; cette bouteille renfermait une lettre de sir John Franklin, en date de mai dernier ; il disait qu'il était empêché par les indigènes de quitter une île où il se trouve actuellement. L'officier de gardes-côtes a envoyé la lettre à l'amirauté, et il vient d'apprendre que l'écriture est bien réellement celle de sir John Franklin ; ainsi, il existe encore des chances qu'il soit sauvé. »

---

TROISIÈME SÉANCE.

9 septembre 1853.

La note qu'on vient de lire réveilla en moi le besoin de faire une nouvelle séance à ce sujet ; mais en demandant la simple apparition de Franklin, afin d'éviter à Adèle les désagréables sensations de froid qu'elle a éprouvées dans la première. Cette manière de demander un esprit étant celle que j'emploie ordinairement dans nos vues à distance, je dus donc en espérer des résultats aussi heureux que dans ces vues, ou alors ce sont les esprits qui *soi-disant* viennent vers le lucide, au lieu que le lucide aille vers eux. Je dis *soi-disant*, par la prudence que commandent les révélations d'Adèle sur cette question, révélations qu'on a lues sur la nature des pensées. Je sens qu'on pourra argumenter en disant que si Adèle n'est pas allée réellement dans ces lieux, comment a-t-elle pu éprouver le froid dont j'ai fait mention, et comment a-t-elle pu recevoir le coup de soleil matériel dont j'ai parlé dans le 2<sup>e</sup> volume de cet ouvrage ? Je répondrai qu'à partir du moment où le repré-

sentatif des lieux et des êtres est au parfait en elle, tant en manifestations vivantes qu'imaginées, il doit produire les mêmes résultats de sensation et d'impression qu'il produirait matériellement. C'est un effet de répercussion du réel au réceptacle ou à l'imaginée de ce réel qui produit aux distances fictives des esprits des effets de locomotion sympathiques, sensibles et marquants à nos yeux. J'ai déjà trop traité cette question pour y revenir.

Par ce fait, Adèle pouvait donc voir Franklin, et n'éprouver aucune autre sensation que celle de le voir ; mais si elle étendait ses recherches jusqu'à vouloir connaître, par le secours de la vue au lieu de celui de la parole, les actes de Franklin, elle souffrirait naturellement les impressions que produisent ces actes matériellement,

Je voudrais que l'on pût comprendre cette question comme je la comprends moi-même, et comme je me suis efforcé de la traiter : on reconnaîtrait que la pensée et la parole sont les seules choses existantes pour l'esprit dans l'univers. Les magnétistes, tels que je l'ai dit, ne doivent pas douter de cette proposition, vu qu'ils peuvent, par mille créations diverses, impressionner leurs lucides au point de produire sur eux des *manifestations* et des *marques* externes par le seul secours de la pensée. C'est ainsi qu'ils *purgeront, brûleront, contusionneront* et *TUERONT* même, s'ils le veulent, le sujet

assez sensible, pour dépendre ainsi d'une seule de leurs pensées (voir *la Magie magnétique*). Ce préambule m'égare de mon sujet ; j'y reviens. Je prie donc Adèle de demander Franklin. Aussitôt que cette lucide le voit, je parle ainsi à cet esprit : « L'Europe est dans la désolation depuis plusieurs années à votre égard : on vous croit à jamais perdu pour la science maritime. Il n'est rien qu'on n'ait tenté pour retrouver vos traces ; des navires sont encore en ce moment à votre recherche. Votre malheureuse épouse est on ne peut plus affectée par des doutes sur votre existence. Ces temps derniers, une bouteille est parvenue sur les rivages d'Irlande, renfermant un billet écrit de votre main, qui affirme ce que nous avons su nous-même voilà deux ans. Je désire donc, au nom de tous vos amis, que vous ayiez l'obligeance de me donner quelques détails sur votre voyage et sur votre séquestration dans ces contrées ; quelles y sont vos occupations et votre espoir ? »

Adèle me répond : Il me paraît bien abattu et découragé ; il semble ne pas comprendre ce que tu lui dis.

— Serait-il malade ?

R... — Il est dans un état pitoyable !

— Mais enfin, comment le vois-tu ?

R... — Je le vois vieilli de vingt ans depuis la dernière fois...

Adèle me donne son signalement qui se résume ainsi : — Cet homme doit bien avoir cinquante ans ; il est grand, maigre, brun, figure *indescriptible*, barbe longue, les épaules couvertes d'une espèce de pelisse de poil qui ne ressemble à rien... Il est là, couché sur des peaux ; son abattement est si grand que je ne peux attirer son attention... Oh ! quel état, pour une tête aussi bien organisée ! ... Il est presque dans l'enfance...

— Demande-lui s'il a vraiment écrit le billet duquel je te parle ?

R .. — Oui, il en a même écrit plusieurs.

— Pourquoi n'a-t-il pas mis dessus le nom ou les parages de l'endroit où il se trouve ?

R... — Il ne le sait pas lui-même... Il me dit qu'il a pénétré où aucun homme n'avait pénétré avant lui. *Qu'il a forcé le passage* et que jamais on n'arrivera jusqu'à lui. Tous ceux qui sont allés à sa recherche s'arrêteront devant les obstacles qu'il a franchis.

— Cependant cette bouteille est bien venue en Europe, par conséquent on peut suivre la même route ?

R... — Tu crois cela ! cette bouteille a filé sous la glace..... va donc passer là-dessous toi.... tous les navires seront démolis comme l'a été le sien, entre ces montagnes de glace.

— Je croyais que tu m'avais dit qu'il avait

été attaqué par les naturels et fait prisonnier ?

R... — Certainement ; mais leur navire était perdu ; ils s'étaient sauvés dans de petits bateaux, avaient abordé dans des terres ; c'est là où ils ont été faits prisonniers !

— Quel genre d'esclavage subissent-ils ?

R... — Celui d'être loin de leur patrie ; car ces hommes-là ne leur ont fait aucun mal ; ils ne les empêcheraient pas de s'en aller, s'ils le pouvaient !

— Tu m'as dit qu'ils les avaient disséminés par deux et trois. Ils voulaient donc les rendre captifs ?

R... — Ils les ont pris plutôt par curiosité que par méchanceté ; car s'ils avaient voulu les tuer, ils ne vivraient plus.

— Sont-ils encore beaucoup ?

R... — Cet homme ne le sait pas ; il n'a jamais eu de nouvelles des autres qui sont dans d'autres contrées qu'il ne connaît pas ; et crois-tu qu'il soit facile de se faire comprendre de ces sauvages-là ?

— Combien sont-ils encore avec Franklin ?

R... — Ils étaient quatre en tout, la dernière fois que je l'ai vu, ils ne sont plus aujourd'hui que deux : un matelot et lui..... Si tu les voyais tous les deux dans l'état où ils sont, tu ne les tourmenterais pas par tes questions.

— Tu crois donc tout espoir perdu ? Tu avais dit que Franklin reverrait l'Europe ?

R... — J'avais dit ce que je ne dis plus. Il faut un miracle!

— Fais entendre à ce pauvre frère qu'il ne perde pas courage ni l'espoir de revoir sa patrie ; qu'on sait qu'il vit et qu'on le trouvera à tout prix.

R... — Il m'entend bien ; mais ce n'est que son esprit !..... va donc faire comprendre cela à son corps ; tu sais que quand nous parlons entre esprits nos corps l'ignorent !

— Oui ; mais fais quelques efforts pour lui implanter cette idée.... prions Dieu pour qu'il lui donne la force d'espérer, etc., etc.

J'étais trop ému pour continuer cette séance. Je passai le reste de la journée à consoler, en pensée, ce malheureux.

Que ce qu'Adèle a vu soit exact (en ce qui concerne l'existence de l'infortuné Franklin, quoique peu en rapport avec le contenu de la bouteille ; qui ferait au contraire espérer qu'il a encore son navire à sa disposition, en disant qu'il est retenu par les indigènes), le fait est que par ce billet, et par ce que voit Adèle, il existe ; mais il est dans un état désespéré. J'ai donc conçu l'idée de former un aréopage magnétique afin de le magnétiser à distance pour réparer ses forces épuisées et son moral abattu. Les études que j'ai faites, jusqu'à ce jour, m'ont prouvé, à n'en pouvoir douter, qu'il n'y a pas de distance pour cette action et que la



seule pensée de croire près de soi un être quelconque éloigné, suffit pour que l'esprit le voie, par conséquent, lier une communication directe avec le corps de cet esprit. Il nous est donc possible de magnétiser cet infortuné, animés de la confiance que nous avons dans son existence, et par la puissance de notre action. Franklin fût-il mort, que nous n'en souffririons pas beaucoup à sept que nous sommes de le magnétiser chacun une huitaine de jours, quelques minutes, à des heures fixes; quelques mois de ce travail ne nous effrayeront pas : au moins aurons-nous tenté une expérience toute de fraternité, que Dieu bénira peut-être. J'ai commencé moi-même le 12 septembre 1853.

Allez donc vous immoler pour l'humanité ! chercher, au péril de vos jours, à lui faire connaître le globe qu'elle habite ; lui rapporter des nouvelles de frères inconnus d'elle à des distances immenses ! Revenez déposer ces trophées sur l'autel de la patrie, quelle sera votre récompense ? Les lambeaux de votre chair échappés aux déchirements de mille morts, seront-ils même pensionnés par l'État ?

Verrez-vous rendre un salut d'honneur à ce vieux matelot qui aura plus fait pour la civilisation en trois ou quatre années, que tel ministre n'en fera dans dix lustres ? Non, l'un couvert d'habits brodés sera le respecté de tous, et l'autre couvert de haillons sera le maudit !.... Oh ! si vous pouviez vous

porter par la pensée, comme je le fais auprès de l'infortuné Franklin, que vous le vissiez combattre la mort pendant des années, au milieu d'une telle *atmosphère*, de tels *déserts*, de tels *êtres* et de telles *privations*!..... Si vous voyiez ce cadavre étendu sur les glaces, envoyant une dernière pensée à l'Europe, dans une telle enveloppe, sous la garde de quelque bon esprit, sans oser espérer qu'elle y parviendra et qu'on saura un jour qu'il a tant souffert!..... Si vous entendiez les heures *centenaires* de ces contrées sonner à vos oreilles, vous, SEIGNEURS de l'époque, reposant sans aucuns soucis sur les douces fourrures que ces pauvres gens vont vous chercher si loin au prix de leur vie, vous honoreriez, autrement que vous ne le faites, ces vieux marins dont les parchemins sont cent fois plus nobles que les vôtres!... Quelle est leur récompense? un rire moqueur, lorsqu'ils se présentent dans vos salons parquetés au prix de leurs sueurs. Ils ne connaissent pas vos *bonnes* et *bêtes* manières, vos *nobles* et *ridicules* usages, ce qui fait qu'ils ne sont à vos yeux que les idiots de la création, quand ils en sont les lumières!.... Vos *gouvernants* leur donnent la calle, vos *prêtres* des cachots, et le peuple des *huées*!.... Oh! globe d'idiotisme, de crimes et d'esclavage, tu n'es pas le globe le plus fraternel des globes. Si c'est un crime de te quitter par le suicide, ce doit être une vertu de t'avoir habité un demi-siècle dans les larmes!!!

## SYSTÈME ASTRAL.

### RÉVÉLATION ET VOYAGE DANS LA LUNE.

Comme je l'ai dit dans la relation concernant l'infortuné Franklin, je ne suis pas poussé à faire explorer les globes de l'univers par ma lucide, par les raisons suivantes : 1° Emmanuel Swedenborg a déjà traité cette question dans ses révélations sur le monde astral, etc. ; 2° bien d'autres magnétistes que moi l'ont traitée plus ou moins bien. Le résultat de ces études devient une inutilité devant les exigences des hommes et l'impuissance où se trouve la science de pouvoir les apprécier. Cependant si, dans le premier volume de cet ouvrage, j'ai cru devoir questionner l'esprit Swedenborg sur la nature de notre soleil, pensant qu'un jour on pourrait vérifier ses révélations sur cet astre, je n'ai pas cru déroger en rien à la règle que je me suis imposée, en désirant obtenir également quelques notions sur la lune, astre dont on connaît aujourd'hui presque géographiquement la constitution. Il y a 90 chances à parier contre 100, qu'au premier jour on trouvera le moyen de perfectionner encore les instruments d'optique dont on se sert, et qu'on

arrivera à voir les êtres de ce globe ainsi que ses productions. Dans cet espoir, j'ai donc cru faire une étude utile et concluante en même temps sur la faculté que les lucides possèdent, quand il plait à Dieu de nous révéler quelques-unes de ses merveilles par leur secours.

Ce n'est qu'à titre de notes que je présente les révélations suivantes sur l'astre le plus près d'être connu intimement de la science ; qu'on les garde pour s'en servir au besoin, ou les rejeter si elles sont une erreur de vision.

Je ne croyais pas, lors de la première séance faite fortuitement sur ce sujet, aller aussi loin ni être aussi complet ; mais en tout l'homme propose et Dieu dispose... Les procès-verbaux des séances qu'on va lire sont textuellement écrits sous la dictée de la lucide ; j'ai voulu respecter cette narration un peu décousue ; que le lecteur ne m'en accuse pas, vu qu'il n'en sera que plus près de la simplicité naturelle de celle qui, depuis quelques années, lui révèle tant de choses ignorées des hommes en général.

---

*Séance du 10 février 1853.*

---

QUESTIONS ADRESSÉES PAR LE SECOURS D'ADÈLE  
MAGINOT EN SOMMEIL MAGNÉTIQUE, A L'ESPRIT  
D'EMMANUEL SWEDENBORG, SUR LE SYSTÈME  
ASTRAL ET SUR LA LUNE EN PARTICULIER.

D... — Depuis votre départ de la terre, avez-vous visité quelques planètes ?

R... — Oui ; mais avant de la quitter, j'avais déjà traité cette question.

D... — Vous l'avez traitée concernant le système planétaire de la terre ; mais je vous demande si vous avez reconnu que les autres globes que nous voyons et que nous nommons en astronomie soleils, planètes, étoiles, nébuleuses, etc., etc., sont habités comme les planètes desquelles vous avez traité ?

R... — *Dieu n'a rien créé en vain.* Un globe sans habitants serait une création nulle. La pensée de Dieu a été d'être complète dans toutes ses créations ; pour lors, vous devez croire que Dieu a créé un nombre suffisant d'êtres pour les globes qu'il leur destinait. Il n'y a rien d'inhabité dans l'immensité ; chaque chose y est complète ; c'est là où

règne l'harmonie de la création. Dieu n'a pas été à court d'âmes pour peupler ses globes : sachez donc qu'il existe autant de globes spirituels que vous en voyez de matériels, et que ces derniers possèdent bien plus d'âmes que les premiers.

D... — Je pensais que les étoiles que nous voyons pouvaient être ces globes spirituels desquels vous me parlez ?

R... — Vos yeux matériels ne pourraient voir les globes spirituels ; la lumière de ces globes est bien trop *claire*, trop *pure*, trop *éthérée* et *diaphane* pour que vous puissiez la voir. Non, tous les globes que vous voyez sont des globes *matériels habités*.

D... — Pensez-vous que les nébuleuses soient des globes semblables aux autres ?

R... — Je n'ai point étudié cette question.

D... — Pourriez-vous seulement me donner quelques détails sur la lune ? Nos astronomes sont arrivés à une telle précision dans la confection de leurs instruments d'optique, qu'ils découvrent dans cet astre des montagnes, des volcans éteints, des rivières, etc., et sont parvenus jusqu'à en mesurer les espaces. J'ai l'espoir qu'au premier jour ils arriveront à voir les habitants de cette planète ; par conséquent, ils pourront contrôler ce que vous me direz à ce sujet ; cela leur prouvera que les esprits peuvent communiquer avec des globes en

*dehors du leur...* Ne voyez point dans cette demande une envie de ma part de m'étendre sur une question qui serait peu appréciée. Je désire simplement quelques notions sommaires qui équivaldront à de plus grands détails ?

R... — J'ai parlé de la lune avant de quitter la terre.

D... — Je l'ignore ou je ne me souviens pas l'avoir lu ; veuillez avoir l'obligeance seulement de répondre à ces quelques questions, si elles vous conviennent. La lune est-elle habitée ?

R... — Oui.

D... — Que sont ses habitants par rapport à nous ?

R... — Ils sont *très petits*, d'une taille presque uniforme entre eux, taille ne dépassant pas trois pieds environ.

D... — Quelles sont leurs mœurs ?

R... — Elles sont naturelles.

D... — Qu'entendez-vous par naturelles ?

R... — J'entends qu'ils vivent d'une vie d'indifférence qui n'est stimulée par aucune passion ; ne connaissant pas comme nous la *vengeance*, le *trouble* ; la *guerre*, et ne possédant pas nos désirs ardents du *savoir* ; leur existence est *mécanique*.

D... — Quoique petits de taille, sont-ils bien proportionnés et d'un visage agréable ?

R... — Leur tête est trop grosse pour leur corps ; leur visage est plat et peu agréable à voir.

D... — Les femmes sont-elles mieux que les hommes ? sont-elles coquettes comme chez nous ?

R... — Elles ne sont pas mieux et possèdent la coquetterie de leur sexe.

D... — Sont-ils religieux ?

R... — Ils pressentent un Dieu.

D... — L'adorent-ils dans des temples ?

R... — Ils l'adorent par groupes, dans les champs.

D... — Ont-ils des prêtres ?

R... — Ils ont des instructeurs qui leur en tiennent lieu.

D... — Comment prient-ils ?

R... — Debout et le dos tourné à leurs idoles.

D... — N'ont-ils pas d'idée arrêtée sur la forme de Dieu ?

R... — Non, tout chez eux est mécanique et indifférent ; chacun représente Dieu à sa manière.

D... — Pourquoi tournent-ils le dos à leurs idoles ?

R... — Parce qu'ils ne se croient pas dignes de regarder Dieu en face.

D... — Ont-ils des villes, des monuments, enfin quelque chose qui annonce de la civilisation ?

R... — Ils ont des villes, des espèces de ha-



meaux dans lesquels ils vivent par groupes... Ils ont un peu de civilisation.

D... — Quel genre de gouvernement ont-ils ?

R... — Ils en ont et ils n'en ont pas : ce sont les vieillards qui règlent les affaires publiques et de discussion ; n'ayant aucunes passions vives de l'ordre des nôtres, ils vivent indifféremment en bonne intelligence entre contrées et groupes.

D... — Aiment-ils la famille

R... — Oui, comme tous les gens qui font ce qu'ils font par une espèce d'acquit de conscience.

D... — Quelle est la température de ce globe ?

R... — Elle est froide.

D... — Connaissent-ils la culture ?

R... — Oui, ils ensemencent les terres et récoltent une espèce de graine qui leur sert de blé ; elle fournit la farine avec laquelle ils font du pain.

D... — Ce blé ressemble-il au nôtre ?

R... — Non, pas positivement ; cette plante porte une grappe longue.

D... — Cette grappe ressemble-t-elle au blé de Turquie ?

R... — Non, mais elle est abondante en farine.

D... — Ne mangent-ils que du pain ?

R... — Ils vivent du produit de leur chasse.

D... — Sont-ils vêtus ?

R... — Oui, presque tous avec des peaux.

D... — Vivent-ils vieux ?

R... — Oui..., ils offrent trop d'indifférence pour être étudiés et fréquentés; le peu d'intérêt qu'ils portent aux autres éteint celui qu'on leur porterait.

Adèle ne paraissait pas disposée à continuer ces demandes. J'eus peur d'être ennuyeux par mes questions. J'aurais préféré que cette lucide fit elle-même une tournée sur ce globe; mais elle s'y est toujours refusée; je ne sais pourquoi... Ensuite je n'étais pas préparé à ces questions, qui ont fait suite à d'autres d'un autre genre, ce qui me fit terminer cette séance aussi incomplètement.

---

*Séance du 12 février 1853.*

---

#### VOYAGE DANS LA LUNE.

D'après ce qu'on vient de lire, tout le monde sent qu'il y a un million de questions à adresser sur les *lois, usages, connaissances, productions*, etc., etc., de ces contrées... Hélas ! si je pouvais moi-même satisfaire à la curiosité qui me dévore comme le lecteur, j'établirais mon quartier-général dans cet astre, et mon écritoire sur la terre,

quitte à écrire avec mes pieds ce que mes yeux verraient et ce que mes oreilles entendraient ; mais je suis soumis à la même diète que tous, et je n'absorbe cette bienfaisante nourriture de l'intelligence que lorsque la faim me fait *braire* comme un animal. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; j'ai voulu oublier tout ce que j'ai appris jusqu'à ce jour de cette bonne créature qui nous a déjà tant consolés par ses révélations infinies. Je l'ai accusée de me laisser casser le nez et morfondre le cerveau dans les ténèbres et dans les mille et une suppositions que je fais sur cette pauvre lune et ses petits habitants. Adèle, touchée du piteux état de mes facultés, s'est décidée à fermer ses yeux matériels sur mes douleurs et à ouvrir ses yeux spirituels au monde du SAVOIR. J'ai tout de suite appelé notre bien bon protecteur Emmanuel Swedenborg, et je l'ai prié de si bonne grâce de conduire ma lucide dans la lune, afin qu'elle y prit des impressions de voyage plus complètes s'il est possible, que les quelques détails qu'il a eu l'obligeance de me donner dans la séance précédente, que le bon esprit s'est chargé de ce compagnon de voyage et allait partir avec elle, lorsque je me suis *ravisé*, en lui demandant s'il la garderait longtemps, vu que j'ai lu dans ses voyages dans les astres qu'il avait été jusqu'à dix heures en route pour arriver à certaine terre astrale ? Swedenborg m'a rassuré,

en me disant qu'il ne connaissait pas alors ce qu'il connaît aujourd'hui. Il voyageait à l'aise, comme le ferait un aéronaute; mais à présent il n'avait qu'à désirer être dans le lieu qu'il veut visiter pour y être instantanément, et, pour m'en donner la preuve, Adèle fut dans une minute sur notre chère Phœbé, sans quitter mon cabinet, et me dicta ainsi ses impressions de voyage :

Oh ! que de montagnes... que de montagnes, mon Dieu ! il n'y a donc que cela ?... Oh ! non, j'y vois des maisons creusées dans leurs flancs et dans les rocs... Les habitants impressionnent comme des idiots ; je n'en vois qu'ayant les cheveux ou tout noirs, ou tout rouges, il n'y en a pas d'une autre nuance sans doute. Ils les portent longs et pendants sur le dos... Ces hommes sont forts dans leur petitesse ; ils sont bien taillés et ont les membres robustes... Tiens, voilà une espèce de tour très haute et ronde, allant en pointe comme l'obélisque... Elle est sur une place... Il y a beaucoup de fontaines naturelles par-là... Le ciel y paraît plus beau que chez nous, la lumière y est plus vive, plus BLANCHE. Ils récoltent comme des pommes de terre rondes, de couleur grise, et d'autres noires... Oh ! voilà des gros oiseaux comme nos cygnes, mais dont le cou est moins long... ils sont blancs comme eux... Oh ! quels BEAUX ARBRES ! ils sont tous bas, les feuilles en sont longues... ils

portent des fruits ressemblant à des bouquets de cerises, mais dont les grains sont à peine gros comme ceux du raisin... chaque grain est attaché par une queue plus longue que le doigt... ils sont d'une belle couleur grenat *foncé*; ces arbres sont très beaux à voir... Ces hommes sont propres... je vois de la propreté partout... Les femmes sont mieux que les hommes... les enfants y sont tout petits et gros comme des bouleaux... tête énorme... Ils dansent en tournant et frappant dans leurs mains... Ils ont un certain chant, *ou cri*, qui leur sert pour danser... Si nous ne les connaissons pas, ils nous connaissent encore moins; ils n'ont pas idée de notre globe; ils ne sont pas scientifiques, sont indifférents et lourds; vivant et s'éteignant sans nul souci... Ils croient cependant à une autre vie... Leur caractère est gai et apathique à la fois... Tiens, ils font griller leur viande dans des trous... c'est une vraie vie *de nature*... Je n'y vois pas d'animaux domestiques... j'y vois une espèce de *moutons*, mais bien plus longs que les nôtres; ils ont bien le double en longueur; leur laine est très blanche, et non jaune comme celle des nôtres; aussi leur peau sert-elle de vêtement à ces hommes... les plus huppés sont *fouffés là dedans, il faut les voir!* ah! que c'est drôle!... Il paraît que c'est à rebours de chez nous; dans leur mariage, un garçon qui a quelque chose doit épouser une fille qui n'a rien:

il en est de même pour les filles... Oh ! mais ils sont fidèles à leurs femmes comme à leur Dieu : la tromperie est un grand crime chez eux... Ils ont les yeux plus rapprochés de la racine du nez que ne le sont les nôtres, ce qui parait laid... Grande bouche, lèvres épaisses... Je ne leur vois pas de barbe, quoique leurs cheveux soient bien fournis... Il parait que c'est comme ici-bas, on ne peut aller chasser sur les terres des autres... Ils ont tous du bien, mais ils ne sont pas travailleurs ; ils dorment beaucoup. Je ne vois pour lit que des feuilles sèches des arbres dont je t'ai parlé... Je vois dans leur demeure des espèces de *bahuts* très grossiers ; c'est sans doute pour serrer leur pain... Voilà des escabeaux pour s'asseoir, chacun a le sien ; tout cela est brut... il n'y a pas d'art, c'est grossier... Ils se servent de métal pour échange... Pour armes, je leur vois une espèce d'arc, et un grand couteau qu'ils portent à la ceinture ; la lame est en fer, le manche est en bois brut... Je ne fais que voir des montagnes. Toujours les mêmes maisons et les mêmes arbres dont je t'ai parlé ; ils sont nombreux ; je n'en vois pas d'autres. Ils offrent un beau coup d'œil ; les feuilles sont bien larges comme les deux mains à leur naissance et longues comme la moitié du bras ; elles finissent en pointe et sont d'une belle forme ; leur couleur est d'un beau vert velouté ; elles sont très nombreuses, ce

qui fait paraître ces arbres (hauts à peine comme nos pommiers) comme d'épaisses touffes de verdure très belles à voir. Ils mangent leurs fruits et en font une boisson... Adèle se dit avoir les pieds très fatigués à gravir ces montagnes comme elle le fait depuis un instant; en plus, elle se plaint du froid qui règne en ces lieux, quoiqu'elle n'y aperçoive pas de neige ni de glace, ce qui fait que l'esprit Swedenborg la ramène sur terre. Il lui dit qu'une autre fois il lui fera voir la plus belle capitale de ces contrées, dont elle n'a vu aujourd'hui que les campagnes. Je demande à Adèle si elle avait parlé avec ces hommes pour connaître les explications qu'elle m'a données? Elle me dit : Non, mon Dieu, non ! J'ignore même s'ils m'ont vue; mais M. Swedenborg leur a parlé, lui; j'ai simplement remarqué qu'ils parlaient tant qu'ils avaient d'haleine; ils en devenaient pourpres : on aurait dit qu'ils tiraient leurs paroles de leurs orteils; mais je n'ai rien compris à leur langage.

---

*Séance du 16 février 1853.*

---

DEUXIÈME VOYAGE DANS LA LUNE.

Ah ! cette fois-ci, je vois une forêt magnifique.  
Oh ! cette belle fontaine ! L'eau qui en sort est

pure et blanche comme des boules d'argent...; elle vient d'un rocher et coule à deux pieds de terre environ...; elle est bien placée dans cette forêt. Quels grands arbres ! ils ressemblent presque à nos sapins... Mais sont-ils hauts ! sont-ils hauts !... J'en vois d'autres plus bas, dont les feuilles sont très larges, longues et pendantes... Il n'y manque pas de ces gros oiseaux dont je t'ai parlé... Pour le coup, voilà une ville... Tiens, c'est un homme qui sonne les heures ! Que c'est drôle ! Je le vois sur une place frappant avec une espèce de marteau, en forme de boule, sur une grosse boule de métal, sans doute... Oh ! quel son cela rend !... Bom... bom... J'y vois des maisons très basses et d'autres un peu plus élevées ; il n'y a pas d'égalité entre elles... Voilà qui est bizarre, les fenêtres et les portes n'y sont pas carrées comme chez nous ; elles sont rondes comme un *œil de bœuf*, elles sont grandes comme quatre de nos carreaux (environ trois pieds de diamètre). Ce n'est pas du verre qui bouche ces fenêtres, mais c'est très clair et ça y ressemble beaucoup... Qu'est-ce que c'est donc ?... Ces maisons sont presque toutes en bois...; on dirait qu'elles ont plusieurs étages, mais ce n'en sont pas... Ils font usage d'une petite graine rouge à la manière de notre café ; ils en font des infusions et en prennent beaucoup... Les intérieurs de ces maisons sont un peu mieux meublés, mais c'est toujours très



grossier près de nous autres... Décidément ils n'ont d'autres lits que des feuilles à terre et une espèce de coton qui pousse sur des arbres... Toujours des escabeaux... Tout y est en bois plus ou moins bien... Je ne sais s'ils ont des ustensiles de cuisine, je n'en vois pas... Quelle drôle de manière de faire cuire leur viande ; elle est enfilée par une broche de *bois* dont les deux bouts entrent dans des petits trous afin de tourner facilement, et sous elle il y a un trou plus grand où est le feu qui la cuit... C'est bien ingénieusement fait... Les rues sont larges, non pavées, ni tirées au cordeau ; cependant elles sont assez belles et ressemblent à des trottoirs... Je n'y vois pas de boutiques, chacun à quelque chose et suffit à ses besoins... Je n'y vois que des marchands ambulants qui vendent de ces pommes de terre dont je t'ai parlé... C'est une vraie vie de nature... Ce que je remarque de plus beau en fait de monuments, ce sont les fontaines et les cascades... Je ne sais si elles sont travaillées par la main des hommes, mais je t'assure que cela offre un beau coup d'œil, c'est correct. Le pays est très propre... Ils n'ont pas d'armées, n'ayant pas de guerre... Tous se rassemblent en cas d'attaque ou de quelque surprise de ce genre et combattent avec une grande vigueur, mais cela est très rare ; ils sont trop calmes et n'en sont que plus heureux, car ils sont sans ambition ; ils ne nous

ressemblent pas de ce côté... Si l'un deux devient voleur, ils le tuent de suite...

Je vois qu'Adèle met peu d'ordre dans ses observations, me jetant çà et là un renseignement, y joignant les descriptions que lui fait Swedenborg, qui sont celles qu'on a lues. Je préfère lui poser des questions dans l'ordre suivant, afin qu'elles les soumette à son conducteur ou les résolve elle-même... Elle préfère les soumettre à Swedenborg, qui lui-même peut y répondre ou s'en informer aux gens de ces contrées... Adèle est toujours très étonnée de leur manière de parler; elle voudrait, mais ne peut les imiter.

#### QUESTIONS SUR LES SCIENCES.

1° — Ont-ils quelques notions d'ASTRONOMIE?

R... — Non.

2° — En PHYSIQUE, que connaissent-ils? Se doutent-ils de l'électricité?

R... — Rien.

3° — En CHIMIE, ont-ils des acides? etc.

R... — Ils en sont aux infusions.

4° — En MÉDECINE, connaissent-ils l'anatomie et la chirurgie?

R... — Ils se soignent *très adroitement*, connaissent et cultivent des plantes dont l'effet leur est assuré; voilà tout.

5° — En MÉCANIQUE, ont-ils quelques moyens propulseurs?

R... — Ils commencent.

QUESTIONS SUR LES ARTS.

6° — Connaissent-ils l'ÉCRITURE et le CALCUL?

R... — Oui, et très-bien; ils le font *très-vite*.  
Leur écriture ne ressemble en rien à la nôtre.

7° — L'IMPRIMERIE, en lettres ou sur étoffes, la connaissent-ils?

R... — Non; ils n'ont pour vêtements que des peaux plus ou moins belles et bien soignées.

8° — Ont-ils une idée de la MUSIQUE?

R... — Oui, ils possèdent plusieurs instruments; mais comme ils aiment beaucoup le chant et que leur voix est très forte, il leur faut des instruments très bruyants et très sonores.

9° — En ARCHITECTURE, que savent-ils?

R... — Ce que j'ai vu.

10° — Et en SCULPTURE, que font-ils?

R... — Ils font leurs vilaines idoles à *figure noire*.

11° — Connaissent-ils la PEINTURE.

R... — Ils ne s'en servent pas.

12° — Ont-ils des MÉTIERS comme chez nous?

R... — Non.

13° — Ont-ils des moyens de transports sur terre et sur eau?

R... — Ils n'ont que des bêtes pour la terre qui ressemblent à nos chameaux, moins les bosses; ils les chargent à dos et montent dessus par-dessus le marché, car ils sont bien paresseux... Sur l'eau, ils n'ont que des espèces de radeaux sur lesquels ils vont pêcher à la ligne.

14° — Quels sont leurs usages ou cérémonies, à leur naissance, mariage et mort?

R... — A la naissance de leurs enfants, ils les présentent à leurs idoles et se réjouissent beaucoup par des danses; puis il plongent ces pauvres petits dans l'eau naturelle des fontaines..... Je ne sais pourquoi.

A leur mariage, ils dansent encore beaucoup; car ils aiment passionnément la danse. Ce sont les vieillards qui les marient, et devant lesquels ils font des serments de fidélité; vu qu'ils sont jaloux, avec leurs grands yeux rapprochés du nez.....; mais ils ne se trompent pas.

A la mort de l'un d'eux, ils dansent encore..... Ils sont plus spiritualistes que nous et se réjouissent de mourir!... Oh! ils croient à une vie future.....

15° — Quelles sont leurs punitions envers l'assassinat et l'adultère?

R.... — Je t'ai dit qu'ils tuaient les voleurs :

pense s'ils tueraient les assassins et les adultères? mais ils ne connaissent ni ces rigueurs ni ces crimes....

16° — Les mers y sont-elles grandes?

R... — Ce sont des RIVIÈRES; mais qui sont très grandes.... Voilà qui est incroyable..... Comment cela se peut-il? .... Est-ce que les rivières ne sont pas toujours droites, me demande Adèle? Je lui réponds : non, elles sont souvent très tortueuses.... Je ne dis pas cela.... comment m'expliquerai-je bien?.... Il parait que les rivières n'y sont pas droites, me montre M. Swedenborg; elles font le bombé comme ça. Adèle me trace des courbes au lieu du niveau ordinaire de l'eau ou de la pente douce de nos rivières. Cela dépend peut-être de la géographie accidentée de cette planète; car Adèle a été très étonnée d'y rencontrer une vallée assez large où est bâtie la ville qu'elle nous a décrite; tout ce qu'elle a vu jusqu'alors n'étant que rochers, monts et montagnes.

17° — Le règne MINÉRAL y est-il aussi compliqué que le nôtre, soit en pierres précieuses ou métaux?

R... — La monnaie dont ils se servent est en cuivre, et M. Swedenborg me dit qu'il ne peut assurer que cette planète contient, en ce genre, tout ce que contient notre globe; mais qu'il n'existe pas un globe dans l'univers dont les règnes ne soient

combinés par le créateur, en vue des besoins des êtres qui les habitent.

18° — Le règne végétal y est-il riche ?

R... — Oui, très riche et beau.

19° — Et le règne animal y est-il compliqué en espèces ?

R.., — Très-compliqué, les espèces y sont nombreuses; ils ont, dans leur forêt, des animaux très-dangereux.

Adèle eut quelque peine à me faire cette dernière réponse, prise qu'elle était d'une quinte de toux. Ayant une irritation de poitrine depuis quelques jours, j'y fis peu d'attention; mais la voyant prendre sa tête entre ses deux mains, et m'apercevant qu'elle était très colorée, je lui demandai si elle souffrait?... Je vis qu'elle avait fait des efforts pour continuer cette séance et qu'il était temps que je m'emparasse moi-même de sa tête. Je ne parvins à la calmer qu'après plus de dix minutes de magnétisation soutenue; puis je la réveillai.

Avait-elle gagné cette espèce de congestion par un effet sympathique des êtres qu'elle voulait imiter, ou par la puissance de l'atmosphère de cette planète? Je ne le sais, en train d'écrire ses réponses, sous sa dictée, je ne m'étais pas aperçu des progrès de ce trouble.

*Séance du 23 mars 1853.*

Adèle ayant marqué trop de répugnance à faire les voyages qu'on a lus, ne paraît nullement disposée à en recommencer un. Ayant besoin d'éclaircissements sur les réflexions et questions suivantes, je la prie de demander, comme dans les séances précédentes, l'esprit Swedenborg, afin de nous renseigner sur elles :

1° — Dans ta première excursion sur la lune, tu m'as parlé d'une tour ronde et haute, et dans la ville où tu es allée dans ton deuxième voyage, tu ne m'as cité aucun monument de ce genre? Peux-tu me dire à quoi sert cette tour?

R... — M. Swedenborg me répond qu'elle est très ancienne et qu'elle leur sert à découvrir au loin. C'est une espèce d'observatoire.

2° — Dans la deuxième ville que tu as vue, tu m'as parlé d'un homme qui frappait sur une grosse boule de métal pour marquer les heures du jour; Cependant tu m'as dit qu'ils ne s'occupaient pas d'astronomie. Comment savent-ils les heures?

R... — Ils font des observations sur le soleil et savent très bien se rendre compte des heures. Cet homme que j'ai vu est payé pour les communiquer ainsi aux habitants; il fait l'office de sonneur. Je

t'ai dit qu'ils ne s'occupaient pas d'astronomie, vu l'indifférence qu'ils marquent pour toutes sciences ; mais ils en savent juste assez pour leurs besoins.

3° — Cette boule de métal que tu as vue accuse cependant quelque connaissance du travail des métaux, travail qui exige des moyens physiques qui sont au-dessus de ceux connus dans l'état de nature.

R... — M. Swedenborg dit qu'ils sont lents à penser, paresseux à l'étude, mais qu'ils sont très adroits dans tout ce qu'ils font. Ils ont des moyens de travailler les métaux qui valent les nôtres. Ce n'est pas dans la ville où j'ai vu cette boule qu'elle a été faite, mais dans une autre plus loin où l'on travaille mieux.

4° — Y as-tu vu des jeunes gens et des vieillards ?

R... — Je ne me le rappelle pas bien, surtout pour les vieillards ; les jeunes gens m'ont paru reconnaissables à leurs cheveux longs.

5° — Leur as-tu vu de la barbe et des cheveux blancs ou gris ?

R... — Non, je n'y ai pas bien fait attention ; mais M. Swedenborg me dit qu'ils ont de la barbe et que les vieillards y ont comme nous les cheveux blancs, *vu que le règne végétal subit en tous lieux les mêmes lois*, ajoute-t-il (Adèle paraît étonnée



de cette assimilation de règnes faite par M. Swendenborg).

6° As-tu vu quelques instruments de musique?

R... — Oui, et j'ai été bien surprise de leur en voir un surtout que j'ai beaucoup regardé. Je ne saurais t'en donner la description : tout ce que je peux te dire, c'est qu'ils jouent des instruments à vent avec plus de facilité que nous, vu la longueur de leur haleine. Oh ! quels sons ! quels sons !

D... — T'ont-ils paru agréables ?

R... — Ceux que rendait l'instrument dont je viens de parler étaient très doux. J'ai pris plaisir à l'entendre. C'est bien plus doux que la flûte.

D... — En est-ce une, ou à peu près ?

R... — Non, c'est bien plus compliqué.

D... — Cela ressemble-t-il au flageolet, à la clarinette ou à nos gros instruments ?

R... — Non... Mon Dieu, je ne pourrai jamais t'expliquer comment cela est fait...

D... — Tâche de le faire ; je saisirai ta description et y suppléerai si je peux.

R... — Imagine-toi voir une espèce de châssis ou cadre dans lequel seraient tenus par les deux extrémités trois, cinq ou sept instruments dans le genre du flageolet, mais non ronds comme cet instrument ; au contraire, ils sont plats, renflés à plusieurs places, formant comme des ondulations.

Chacun porte plusieurs trous qui sont dessous au lieu d'être dessus comme au flageolet. Ces trous sont percés entre les renflements, par conséquent ils se trouvent dans les creux. Il y a autant de trous au châssis dans lequel ils sont tenus qu'il y a d'instruments dedans ; mais ces trous n'arrivent pas droit dans chaque instrument. Le souffle passe avant dans le cadre, qui est creux et *très léger*, puis il se rend par des conduits séparés dans l'instrument auquel il est destiné et produit des sons on ne peut plus doux. Ils varient ainsi beaucoup leur musique, en soufflant de dans l'un après l'autre. Cet instrument n'est pas bien beau extérieurement, mais le travail en est très minutieusement fait.

7° — As-tu vu quelques étoffes qui annoncent qu'ils savent tisser ?

R... — Non, je n'y ai pas fait attention.

8° — Es-tu assuré que leurs montagnes ne sont pas comme les nôtres couvertes de neige ?

R... — M. Swedenborg me répond qu'il n'y en a pas, mais qu'elles sont couvertes de *glacis*. Il n'y fait pas chaud.

9° — Demande à l'esprit Swedenborg, si leur atmosphère est semblable à la nôtre ?

R... — Non, elle est beaucoup moins étendue.

D... — Dépasse-t-elle leurs plus hautes montagnes ?

R... — Oui, sans cela ils ne pourraient pas exister.

10° — Les aërolithes, que nous remarquons sur notre globe, proviennent-ils de la lune ?

R... — Oui; mais il n'y a pas que de ce globe qu'ils peuvent provenir; il peut s'en trouver venant d'autres globes.

D... Est-ce toujours l'esprit Swedenborg qui te fait ces réponses ?

R... — Oui.

11° Ont-ils des saisons, des jours longs et courts comme les nôtres ?

R... — Oh ! ils ont moins de chaleur que nous; il paraît qu'ils sont sujets à moins de régularité dans leur atmosphère; il n'y a pas de règle fixe comme chez nous. Il s'y manifeste beaucoup d'accidents; mais me dit Swedenborg, ils n'en ressentent rien physiquement et ils ont bien moins de genres de maladies que nous autres.

12° — Y as-tu remarqué des animaux dignes d'être cités ?

R... — Je n'y ai vu que mes grands oiseaux blancs.

13° — As-tu vu des arbres ou des fleurs curieuses ?

R... — Les forêts y sont très nombreuses et magnifiques; elles sont tellement touffues qu'on ne peut y pénétrer. Je t'ai dit les arbres que

j'ai remarqués; quant aux fleurs, j'y ai fait peu attention; cependant j'en ai vu beaucoup de naturelles, je veux dire champêtres; elles étaient très panachées, toutes *bariolées*.

14° — Ont-ils des espèces d'animaux rampants ou quadrupèdes, dangereux comme les nôtres?

R... — Oh! il n'en manque pas; mais je ne les ai pas vus; ils ont des ours très méchants, qu'ils savent très bien tuer, vu qu'ils sont très adroits.

15° — Ont-ils des poissons différents des nôtres?

R... — Oui, ils en ont une grande variété; M. Swedenborg me dit que chaque globe est ainsi peuplé par une variété infinie d'espèces. Il y a partout des hommes, des animaux terrestres, des oiseaux et des poissons; mais nulle part, il n'y a ressemblance parfaite. Les hommes que j'ai vus dans la lune, sont bien des hommes; mais ne ressemblent nullement à ceux de notre terre....

Là se termine cette étude; la prolonger eût été trop tomber dans le ridicule, diront les sceptiques; il vaut mieux paraître à moitié fou aux yeux des hommes que tout à fait. Nous laissons donc à nos lecteurs l'appréciation libre de ces révélations, et nous laissons aux opticiens le soin de les contrôler par le perfectionnement de leur art: ce jour n'est

peut-être pas éloigné; c'est alors que nous nous présenterons pour recevoir les adhésions des savants à ce que nous venons de dire, ou le bonnet d'âne; dans ce dernier cas, nous le porterons sans honte en faveur de notre envie d'être plus heureux une autre fois.

L'instrument décrit par Adèle, nous a paru trop curieux pour ne pas tenter d'en faire un semblable; mais hélas! nous n'avons réussi qu'à faire un avorton d'instrument, par le peu de temps que nous avons à lui sacrifier et le peu d'adresse que nous possédons dans cette partie; cependant nous avons obtenu des sons d'une très grande douceur et d'une ondulation *répercutée* très agréable à l'ouïe. Nous avons simplement fait un seul des instruments qui sont par 3, 5 et 7 dans le châssis décrit et lui avons adopté un sifflet comme au flageolet; mais il y a loin du son de ce dernier au premier; la flûte *lunaire*, qu'on nous permette cette dénomination, est plus agréable que la flûte de notre globe, par rapport aux ondulations douces de l'air qui passe dans ce genre de serpent *met-plat*. La longueur qu'elle m'a décrite se rapporte à 20 centimètres environ: forme carrée, *met-plate* d'un centimètre et demi environ sur le côté le plus large où sont percés les trous et un centimètre sur celui plus étroit. J'ai fait trois ondulations éloignées l'une de l'autre de 4 centimètres environ, ayant la forme par-

faite du serpent, hors l'embouchure qui est droite. Adèle dit qu'ils sont percés de trois trous en forme d'un V . . , dans le creux de la première ondulation du premier instrument ; trois autres semblables dans la deuxième ondulation du deuxième instrument, et ainsi dans le troisième, l'on en met trois. Ce qui fait neuf trous, qui, ouverts trois à la fois, ne feraient qu'une harmonie d'un son ; ces trous se couvrent avec le pouce qui glisse pour laisser sortir l'air par le premier, puis par le deuxième et le troisième ; on obtient ainsi quatre notes sur un seul instrument. Le deuxième en donne autant, se bouche avec l'autre pouce, et le troisième peut être repris par un des deux pouces libres, vu que chaque instrument ayant un tube et une embouchure particuliers, on ne souffle que dans celui que l'on désire. Les autres ne peuvent rendre aucun son, étant privés d'air. Qu'on s'imagine trois flageolets ajoutés dans un châssis creux, éloignés l'un de l'autre suffisamment pour passer les doigts ; ce châssis se tient naturellement sur champ, dans le sens de la harpe, et les lèvres passent d'une embouchure à l'autre. Ces embouchures viennent toutes aboutir à un coin de châssis, séparées l'une de l'autre, de manière à ne pas souffler dans deux à la fois ; un tube courbe conduit l'air dans chaque instrument. Ne désirant pas faire l'instrument dans tout son entier, je me suis contenté de percer au

mien les trous comme ils sont percés à nos ageolet ; en sachant jouer, et désirant savoir si le trou intérieur, qui est carré dans toute sa longueur, rendrait un ou des sons semblables aux trous ronds de tous nos instruments à vent, j'ai été étonné du résultat qui est le même ; mais j'ai trouvé bien plus difficile de pratiquer cette espèce de feuillure carrée, serpentée et très unie, que de percer au tour un trou rond ordinaire. J'ai été de plus obligé de rapporter un couvercle bien collé et pointé pour fermer ce trou ; les difficultés que j'ai éprouvées, n'étant pas outillé à cet effet, m'ont empêché de continuer ; mais je conseille à un luthier très adroit d'essayer de cet instrument qui, par sa forme bizarre et ses sons harmonieux, le dédommagerait de sa peine et enrichirait nos orchestres d'un instrument de plus.

---

## CONCLUSION PHILOSOPHIQUE

*Découlant d'une libre appréciation des ARCANES*  
DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS.

Il résulte des études réitérées que nous avons faites jusqu'à ce jour sur la question que nous traitons, et de la faculté qu'ont les lucides magnétiques de communiquer avec les âmes des personnes dé-

cédées... 1° Que Dieu permet cette communication et en fait même une loi de jonction des deux mondes, loi qui permet à l'homme d'étudier un avenir inconnu de lui, avenir qui n'est qu'une succession harmonique de *vie*, de *sensations*, d'*observations*, d'*affections* et même, oserai-je dire, de *passions* plus ou moins satisfaisables, par conséquent rapportant à l'âme plus ou moins de *douloureux dépits*.

Oui, Dieu permet cette communication entre les deux mondes par le moyen d'un état intermédiaire de l'homme, qui s'obtient par la simple imposition des mains dix minutes sur le front des êtres privilégiés à cet effet, état que nous nommons somnambulisme artificiel ou magnétique... Cette communication sera toujours préférée à celles, si simples soient-elles, qui se font de nos jours par le moyen des *tables tournantes*, parlantes, etc., etc. Dans ces dernières communications, l'homme studieux ne se trouve que devant l'inconnu qui lui révèle de différentes manières qu'il *est*, mais qui ne lui dit pas qui il *est*?... Supposer un esprit présent et converser lentement avec lui, par le moyen fatigant de l'alphabet, n'est pas être assuré que cet esprit est bien ce qu'il dit être, comme nous pouvons le vérifier par l'état somnambulique, ni lier avec lui une conversation intime, qu'un sténographe aurait du mal à trans-



crire!.... Ce n'est pas voir éprouver pour le décédé ces sensations sympathiques que le lucide éprouve, sensations qui gagnent les auditeurs, au point de chercher des mains ce qu'ils ne peuvent voir des yeux... La communication telle que nous l'avons enseignée, sera donc toujours la communication des âmes et des sensations intimes, quand l'autre ne sera que la communication grossière des corps et des sens.

2° Cette faculté qu'ont les lucides, offre d'irrécusable que le décédé, ou pour parler un langage plus convenable à cette question, LE SPIRITUALISÉ se présente à ses yeux dans tous les détails d'esprit, de corps et de vêtements, où il était en quittant la terre.

3° Le lucide nous prouve également qu'il peut remonter jusqu'aux premiers âges de ce spiritualisé, par le secours d'une espèce de daguerréotypie, qui constitue le domaine de ce que nous nommons *la mémoire*; mais qui, dans cet état, est bien toute une création vivante et permanente d'êtres et de choses agissant comme au temps où le corps qui les a manifestés, le faisait matériellement.

4° Dans l'étude que peut faire le lucide de ce passé imagé, il y a des *preuves*, des *certitudes* et des *conclusions positives*, qu'il voit, apprécie et décrit le passé, comme si ce passé était au présent, mais qu'il peut apprécier et narrer ce passé en his-

torien plus ou moins précis et plus ou moins éclairé.

De là doit découler naturellement un *priori* plus ou moins contestable et une vérité plus ou moins acceptable.

Il n'est donc pas à mettre en doute pour moi que cette entrevue des *spiritualisés* et des lucides est *vraie, exacte, réelle*, sans RÉTICENCE, et qu'elle est l'effet, comme je l'ai dit, d'une loi dont dépend le monde spirituel ; mais il m'est également prouvé qu'elle peut être entravée par l'influence spirituelle d'esprits contraires à ce genre de communication.

Ces esprits, par des images trompeuses, introduisent le doute à cet égard dans l'appréciation des hommes.

5° Il m'est encore prouvé que la perfection de l'état du lucide, comme l'état de doute et de désirs contraires à ces entrevues par les assistants, peuvent paralyser cette étude. Je m'en suis donc toujours tenu à obtenir un signalement très détaillé de la *physionomie*, ainsi que des renseignements parfaits sur le *caractère*, les *affections*, les *manières*, les *intimités* même du spiritualisé, afin d'accepter son apparition comme vraie.

Je n'ai pas toujours pu cependant obtenir la même certitude dans les apparitions successives du spiritualisé, que ce fût bien sans cesse lui et non une image de lui que voyait le lucide. J'ai dû en douter par la raison que, forçant ainsi cet esprit de

nous apparaît selon notre bon plaisir, nous détruisons sa liberté et en faisons notre très humble serviteur. Cela se conçoit par tout ce que nous voyons faire journellement en ce genre. Il y a des personnes qui désirent continuellement des esprits, des *renseignements*, des *notions*, des *prophéties*, des *protections*, etc., qui useraient dix existences spirituelles, par conséquent feraient de cette vie un petit enfer cent fois pire que le nôtre.

Je connais des magnétistes qui ne peuvent signer un billet, aller en route, faire telle ou telle minime action, sans consulter l'esprit d'une mère ou d'un ami spiritualisés. Nous tombons là dans le ridicule et la non-appréciation. L'esprit qui, soi-disant, répond à ces questions ne peut être tout au plus qu'une répercussion *ennuyée* de la pensée de l'être évoqué, et non sa présence réelle. Lorsqu'il m'arrive de faire des études avec le bon esprit Swedenborg, qui m'a éclairé jusqu'à ce jour, je le prie d'avance d'étudier telle question que je lui sou mets, en lui demandant quand il pourra m'en donner la solution.

Il m'arrive d'attendre ainsi cette solution quinze jours et plus. Je n'abuse jamais de cette condescendance envers moi. Je suis même souvent deux et trois mois sans évoquer cet esprit.

Lorsque je m'adresse isolément et mentalement à Swedenborg pour implorer sa protection et sa

lumière, je ne me figure pas autre chose que de recevoir par inspiration une pensée, qui m'est adressée des régions qu'il habite, au lieu que cet esprit se dérange de ses occupations pour satisfaire à mes désirs.

A compter du moment où nous admettons une continuité d'existence dans l'état spirituel, ainsi qu'une continuité d'usages, nous devons être conséquents avec nous-mêmes, en observant envers les esprits les lois de la bienséance, que nous observons sur la terre envers les hommes.

Je sais qu'on pourra nous présenter beaucoup d'objections sur ce sujet, mais nous les récuserons toutes à l'égard des esprits supérieurs. Si nous en admettons quelques-unes au sujet des esprits inférieurs, c'est parce que les affections de ces derniers correspondent davantage aux nôtres, et qu'il leur coûte moins de s'en occuper ; mais nous ferons toujours une réserve en vue du *désir* et de la *faculté* que leur état leur permet dans cette circonstance.

Ce que je viens de dire me paraît dicté par une retenue que ne peut récuser la plus simple logique.

C'est encore à ce sujet que je renverrai le lecteur à tout ce que j'ai dit dans les deux premiers volumes de cet ouvrage, en ce qui concerne la prudence qu'on doit mettre dans les questions qu'on

adresse aux spiritualisés, comme dans les exigences qu'on met à obtenir des détails parcimonieux sur leur signalement, habillement, etc. Dans le premier cas, ces spiritualisés peuvent être d'une ignorance très grande sur les questions qu'on leur adresse, comme il peut se faire que leurs souvenirs les servent mal. Il ne faut pas croire que l'esprit, dégagé de la matière, est un *petit dieu*; il n'est que dans un état semblable à celui de nos lucides; il est vrai que ces derniers peuvent connaître toutes choses; mais il est non moins vrai que la plupart connaissent fort peu de chose; comme il est encore non moins vrai qu'il n'est même pas permis aux plus intelligents de connaître ce qui n'est pas du *temps présent*.

J'ai conversé avec des spiritualisés cent fois moins avancés dans la reconnaissance de leur état présent que je le suis moi-même.

J'ai cru connaître, à cet effet, ce que nous voyons sur la terre, qui est que d'une intelligence bornée on fera difficilement un homme de mérite. On doit considérer le rapport avec les spiritualisés comme celui des hommes matériels, où l'on ne voit pas un mathématicien demander des conseil à un peintre. Chacun *là et là haut* est élevé selon ses affections, mais est *très bas* selon les affections des autres.

Le souvenir de la vie terrestre s'efface aussi très

vite chez les spiritualisés, surtout pour les gens, les lieux ou les choses qu'ils ont peu affectionnés. Le lucide n'en éprouve que plus de mal à retrouver l'image de ces choses dans la sphère du spiritualisé ; c'est là où lui-même est lancé dans un abîme d'erreurs ; car, selon la *puissance de sa vue*, il pourra pénétrer, de la dernière, à la dix ou vingtième image des âges ou habillements des spiritualisés, et se trouver vous décrire ainsi des tableaux totalement contraires à celui que vous demandez. Cette faculté de vision est la même que celle de lire dans un livre fermé à un feuillet indiqué. Que font les lucides dans nos salons ? que d'erreurs ne rencontrons-nous pas pour une expérience réussie ? Ces erreurs proviennent de la facilité avec laquelle le voyant pénètre à travers ces feuillets et lit aux feuillets suivants ; à plus forte raison qu'elle est l'épaisseur que lui offrent les images spirituelles, pour qu'il s'arrête à celle qu'il cherche, surtout si le spiritualisé ne la lui montre pas, faute de s'en souvenir lui-même ? C'est cette complication qui, fort souvent, fait que le lucide voit une barbe au spiritualisé ou un habit de telle couleur ou une forme qui ne sont pas celles connues en dernier lieu ; pourquoi cela ? Parce qu'il nous plaît de porter notre barbe dans tel état, comme un habit de telle forme aujourd'hui, et qu'il nous plaît de ne plus les porter tels demain. La barbe et l'habit d'hier ne sont pas dé-

tachés de l'homme d'hier, et *c'est l'homme d'hier* que voit le lucide au lieu de l'homme d'aujourd'hui.

C'est donc pourquoi, dans toutes les études qui se font de nos jours sur ce genre de communications et manifestations spirituelles, il ne peut en résulter que la preuve irrécusable de l'existence d'un monde occulte, d'un monde invisible pour les yeux de la chair, mais visible pour les yeux de l'âme.

Il découle également de cette proposition que les hommes insatiables, enthousiastes ou ironiques et de mauvaise foi, n'obtiendront que des erreurs qui nuiront considérablement au succès de nos révélations... Je redoute même dans cette question cent fois plus l'approbation d'un enthousiaste que la négation d'un incrédule... Voir un tel homme se livrer à nos études, c'est voir un fou signer des billets sans connaître la valeur des chiffres. Là où il croira le rembourser facile il se trouvera à découvert *de plus* qu'il ne possède.

L'étude du monde matériel ne se fait pas ainsi, à plus forte raison celle du monde spirituel doit-elle être entourée de grandes précautions : si l'on ne joue pas impunément en chimie avec les acides, on ne doit pas jouer impunément avec les puissances spirituelles : c'est compromettre le laboratoire et l'opération que d'en remettre la direction à tout le monde.

Voilà pour les questions physiques. Nous dirons sur les questions morales ce qui suit. Il y a identité entre les résumés des lucides sur les points suivants :

1° L'existence spirituelle est une continuation de celle terrestre ;

2° Il existe autant de groupes d'esprits que de genres d'affections spirituelles concernant les usages, les études, les croyances philosophiques et religieuses ;

3° Il y a un ciel supérieur, ou état, vers lequel tous indistinctement aspirent comme ici-bas nous aspirons à un état meilleur ;

4° Ce ciel est la sphère divine dans laquelle chacun sent et comprend Dieu, sans le voir sous une autre forme que celle d'un soleil resplendissant de lumière ;

5° Par opposition à ce ciel, il y a un lieu ou des lieux, un état ou des états ténébreux, nommés lieux d'épuration, dans lesquels l'âme ne souffre que de l'ardente aspiration de jouir librement de la douce béatitude des élus, et d'effacer de ses pensées jusqu'au moindre souvenir de ses fautes passées. Il paraît que cet état est on ne peut plus pénible à supporter ; il est en raison des crimes, fautes et désordres de la vie terrestre.

6° En matière philosophique, il est impossible à aucun lucide de raisonner logiquement, libre ou



non libre arbitre. Ce que nous avons su de plus acceptable et nouveau en ce genre est la révélation faite par Swedenborg qu'on a lue à la page 245. Si cette révélation est exacte, elle jette un jour très grand sur cette immense question, et nous prouve que notre liberté d'agir sur la terre remonte à notre départ du monde spirituel. Elle nous laisse entrevoir que nous venons ici-bas pour notre compte ou pour celui de groupes auxquels nous appartenions, y manifester des actes arrêtés d'avance par nous ou par ces groupes. Cette révélation est tout un nouvel ordre d'idées pour nos études philosophiques : aussi ne pouvons-nous nous en occuper dans cet ouvrage déjà si plein de révélations nouvelles. Il en découlerait, au premier aperçu, que les inspirés apparus jusqu'à nos jours sous le nom de prophètes, etc., etc., ne seraient que les révélateurs, que les chefs, que les professeurs sur notre terre, d'études ou de plans arrêtés antérieurement dans les groupes d'où ils sortent. Nous comprendrions par là les révolutions et innovations sociales, terrestres, ainsi que la contrainte que ces manifestations éprouvent chez nous : effet de déplacement de ce qui est par ce qui doit être. Nous comprendrions alors les rôles des bons et mauvais guides que les lucides disent voir auprès de nous, chacun aurait celui de nous rappeler à notre engagement précédent, ou de nous en détourner pour le bien de

ce que nous venons déplacer. Nous comprendrions la possibilité des prophéties; celui qui connaît cette existence en sait toutes les phases. Nous serions les répétiteurs volontaires, *à notre insu*, d'une comédie dont nous avons choisi les rôles ailleurs. Pour lors, notre non libre arbitre terrestre ne serait que la conséquence de notre libre arbitre spirituel.

Dieu, en dehors de cet amusement d'enfants, ferait simplement à notre égard ce que nous faisons à celui de nos enfants, lorsqu'ils rentrent au logis, en leur donnant le baiser d'amour sans nous inquiéter de leurs petites tribulations; mais si cependant des plaintes graves nous sont portées contre eux, nous les punissons selon notre justice. Dieu nous punit selon la sienne dans les mêmes circonstances.

On nous demandera également si les révélations religieuses que font les esprits sur leur état présent sont ou non contestables? Nous répondrons qu'elles ne le sont pas, quoique paraissant plus ou moins contradictoires. Voici la clef de cette question: qu'on ne l'égare pas, si l'on veut connaître à fond cet état mystérieux pour nous.

Nous avons dit que ce que nous nommons la mort n'est que la spiritualisation de notre être et de nos affections en général, spiritualisation qui permet à notre âme de jouir comme, et *mieux* que

sur la terre, du sujet de ses affections, par conséquent de continuer sans transition aucune son existence *terrasco-spiritualisée*. C'est donc par l'effet de cette continuation d'*études*, d'*usages* et de *travaux* que chaque esprit se trouve confiné dans le sujet de ses affections et de ses croyances ; c'est pourquoi nous entendons l'un dire qu'il se trouve dans un lieu d'ÉPURATION, l'autre qu'il est dans un RAYON DU CIEL DIVIN ; un troisième auprès du CHRIST, et les suivants auprès de LUTHER, CALVIN, MAHOMET, CONFUCIUS, BRAHMA, etc., etc. Chacun se trouve sur la terre où il a désiré aller, assure que ses croyances et les lieux où il est sont les seuls et les meilleurs du ciel.

Les esprits sont à cet égard comme ici-bas ; ils n'ont pas la science infuse, du moins dans leur premier état. Ils ne *savent* et ne *disent* que ce que cet état leur permet de savoir et de dire... On nous demandera alors qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'ils peuvent dire sur cette question ? Nous répondrons que le fond des réponses de chacun est vrai, vu que chacun de ces états n'est qu'une fraction des immenses groupes qui composent ces sphères spirituelles, par conséquent produisant entre eux ce que les *couleurs*, les *aromes*, les *sous*, les *êtres*, *pays*, *nations* et les *globes* même de l'univers représentent dans l'harmonie de la création. Cet assemblage de combinaisons humaines en reli-

gion (quoique divergentes entre elles dans leurs croyances et leur liturgie) se fond ensemble dans le but de ces combinaisons, qui est la connaissance et l'adoration de Dieu, comme toutes les nuances se rendent aux sept couleurs, les combinaisons aromales aux aromes typiques, et les demi-tons, soupirs, modulation quelconque aux sept tons primordiaux de la musique. Ces *groupes, sociétés, cieux* et *états* différents doivent donc représenter à notre observation ce que les sept sons, les sept couleurs, les dix chiffres, les vingt-cinq lettres de notre terre, enfantent de combinaisons imaginables pour les besoins de nos corps. C'est l'infini des idées sur la religion comme sur toutes choses qui éclot pour les besoins de l'âme, et de ses manières infinies d'adorer l'INFINI. C'est enfin l'infini des cieux comme c'est l'infini des terres !

Tous les peuples de l'univers, avant de connaître Dieu sur la terre, tel il EST, le définissent tel il N'EST PAS. Chacun le forme à sa manière, en attendant que le développement de leur intelligence le leur fasse connaître tel il est : *lumière* des LUMIÈRES. Ce qui ne se fait ni dans un jour ni dans un siècle chez nous, ne se fait pas plus tôt dans l'état qui succède au nôtre : c'est donc sur ce sujet une question de temps et de temps ÉTERNEL.

Nos idoles terrestres, plus ou moins prônées et

définies par les êtres qui n'ont aucune notion du Dieu que, soi-disant, elles représentent, prennent un certain degré d'existence et d'empire sur le cerveau des ignorants dont l'intelligence est plus ou moins ouverte à la compréhension des histoires fabuleuses de ces idoles. *L'astuce*, le *commerce*, la *spoliation* s'en mêlent, et l'idole dure le temps que ses défenseurs ont la puissance de la protéger et d'être nourris par les deniers que la sottise dépose à ses pieds!... C'est ainsi que l'homme quitte ce monde sans élever ses yeux vers les cieux pour y adorer en toute liberté de conscience et d'amour celui que son cœur aime et vénère!... Oui, comme une vile marchandise, cet homme est déposé dès sa naissance sur les marche d'un temple quelconque, ce qui représente aux dieux de ce temple un **ESCLAVE** et une **RENTE** de plus, et ce qui fait de cet homme un être plus ou moins bien *scellé* dans une pensée dont il *dépend* et qui peut **CONSIDÉRABLEMENT TROUBLER SON AVENIR SPIRITUEL**. C'est un faux point de départ spéculatif, qui produit un résultat en rapport avec sa sottie combinaison.

Cette triste spéculation continue dans le monde spirituel, **NOUS L'AFFIRMONS**, jusqu'à ce qu'enfin la générosité et le droit crient à ces *suborneurs de consciences*: **ASSEZ! ASSEZ!** et que le **VRAI DIEU** remplace les idoles et faux dieux de ces *fous*, s'ils ne sont pas *criminels*.

Les lucides, de quelque culte qu'ils soient, sont donc tous dans le vrai en assurant que ceux qui n'appartiennent pas à tel culte ici-bas ne pourront entrer au monde spirituel dans le ciel de ce culte, c'est-à-dire dans le *groupe* ou la *société* de ce culte ; car chacun a ses fidèles inscrits sur ses matricules, et les SAINT PIERRE de toutes les religions sont en droit de revendiquer la suprématie du saint-Pierre de Rome en ouvrant la porte de leurs cieux à leurs ÉLUS ! Il en est ainsi pour leur prétendu enfer ; c'est vous-même qui enfantez ce lieu en en admettant la possibilité : c'est une pensée dans laquelle vous vous enfermerez pour un temps quelconque.

Au-dessus de toutes ces *combinaisons*, *cieux* et *états* différents, il y a le CIEL DES CIEUX, le VRAI CIEL DIVIN, comme nous l'avons dit, d'où chacun de nous est sorti, et où chacun rentre à son tour sans exception... La question de temps est la seule barrière qui ferme ce ciel, qu'aucun autre saint-Pierre n'ouvre que DIEU LUI-MÊME ; et comme nous l'avons vu par la révélation d'Adèle sur la justice divine, elle ne peut être franchie que dépouillée de toute *haine*, *orgueil* et *vanité* quelconque. Nous n'osons pas plus nous présenter à cette barrière, la conscience maculée de crimes, qu'enfant nous n'osons rentrer à la maison paternelle, nos habits en désordres, ou sachant que des plaintes y sont faites contre nous.

C'est la main dans la main et le cœur contre le cœur que Dieu y reçoit ses enfants et les admet au banquet des joies éternelles ainsi qu'à la véritable connaissance de ses œuvres et de sa majesté.

Tout est LA et Dieu AU DELA ; on n'entre dans ce ciel que suivant *à la lettre* ce précepte du Christ :

NE POINT FAIRE A AUTRUI CE QU'ON NE VOUDRAIT PAS QU'AUTRUI NOUS FIT.

Nous pourrions aller plus loin ; mais nous croyons avoir déjà assez compromis notre sécurité en donnant connaissance de ces révélations aux hommes. Que chacun, par l'étude que nous proposons, continue notre œuvre et prépare son *ciel* et son *enfer* à sa manière.

S'il est des *saisons* pour les fleurs, il est des SIÈCLES pour les lumières.

FIN.





## TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.....	1
DIALOGUES SUR LES ARCANES.	
1 <sup>er</sup> DIALOGUE. Arguments contre cet ouvrage, par M. Hebert de Garnay.....	9
2 <sup>e</sup> — Arguments posés par M. le baron du Potet.....	14
3 <sup>e</sup> — Arguments par un homme du monde..	23
4 <sup>e</sup> — Arguments par un homme d'église....	29
5 <sup>e</sup> — Arguments d'un positiviste.....	32
<u>RÉPUTATIONS des arguments principaux :</u>	
1 <sup>er</sup> Contre la reproduction de la mémoire dans les appa- ritions.....	38
2 <sup>e</sup> Contre les fils conducteurs.....	53
3 <sup>e</sup> Contre les christicoles, les protestants, etc., qui blâ- ment nos études.....	60
4 <sup>e</sup> Contre la vie terrestre.....	67
5 <sup>e</sup> Contre l'individualité collective de l'homme en faveur de l'individualité de l'âme humaine.....	70
6 <sup>e</sup> Contre les vêtements que portent les esprits.....	77
<u>APPARITIONS NOUVELLES, attestations de :</u>	
1 <sup>er</sup> M. Marchandise.....	83
2 <sup>e</sup> M <sup>me</sup> Thérèse Sychevesky.....	85
3 <sup>e</sup> M. Godquin.....	89

Supplément à l'apparition précitée.....	91
4° M. W. de Voigts-Rhetz.....	97
5° Quadruple apparition.....	101
6° Apparitions, par le professeur Dyne et M. Marcillet..	108
7° Apparition de M. Cahagnet (mon père).....	113
Observations .....	120
8° Nouvelle apparition de mon père.....	124
Observations sur cette séance.....	129
APPARITIONS DIVERSES de :	
1° M. le comte Fr. D.....	133
2° M <sup>me</sup> la comtesse G. D... J.....	134
3° M <sup>me</sup> la baronne de L.....	136
4° M. le baron G. de Z.....	136
5° M. R. T. K.....	139
6° D'un enfant âgé de trois ans.....	139
CORRESPONDANCE sur des apparitions, recherches, etc., faites par Adèle.....	141 à 164
Observations sur les procès-verbaux précédents.....	164
APPARITIONS et RÉVÉLATIONS obtenues par l'abbé Almi- gnan.....	166 à 186
Appréciations des faits précités.....	186
RÉVÉLATIONS SUR LA JUSTICE DIVINE et la justice facultative des hommes.....	192
RÉVÉLATIONS de l'esprit Emmanuel Swedenborg, faites à Adèle Maginot en sommeil magnétique sur l'incarnation de l'âme humaine à notre monde, concernant le travail moléculaire de son habit matériel dans ses perfections comme dans ses monstruosité, ses pensées, ses affec- tions, etc. :	
PREMIÈRE ÉTUDE.....	203
Séance du 29 avril 1852.....	209
DEUXIÈME ÉTUDE : Questions supplémentaires.....	230

Observations sur les réponses précédentes.....	234
TROISIÈME ÉTUDE : nouvelles questions adressées à l'esprit	
Swedenborg sur l'incarnation de l'âme humaine..	241
Réflexions sur cette séance.....	246
QUATRIÈME ÉTUDE.....	248
Observations sur les révélations de cette étude.....	252
CINQUIÈME ÉTUDE.....	255
Séance du 6 septembre. Étude par plusieurs lucides à la	
fois .....	264
CRÉATIONS SPONTANÉES .....	271
CRÉATION D'UN SEUL JET ou Création permanente.....	278
ÉTUDES NOUVELLES résumant les révélations faites par l'es-	
prit Swedenborg à Adèle Maginot, jusqu'à ce jour.	281
RÉPONSES DE SWEDENBORG.....	289
Observations sur les réponses précitées.....	298
RÉVÉLATIONS sur la nature des pensées, par Adèle Maginot.	306
Observations sur cette révélation.....	315
VOYAGE D'ADÈLE AUX PÔLES DE LA TERRE, sous la conduite	
de l'esprit sir Willam Herschel, renseignements	
sur sir John Franklin.....	318
2 <sup>e</sup> Séance .....	323
3 <sup>e</sup> Séance .....	335
SYSTÈME ASTRAL, révélations à ce sujet.....	341
VOYAGE DANS LA LUNE, séance du 12 février 1853.....	350
Deuxième voyage dans la lune, séance du 16 février 1853.	355
NOUVEAUX DÉTAILS, séance du 23 mars dernier.....	365
CONCLUSION philosophique découlant d'une libre apprécia-	
tion des <i>Arcanes de la vie future dévoilés</i> .....	371

FIN DE LA TABLE.

430,443



L B O H H B. 1, 10

L. V.  
155



